REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE



VIIme ANNÉE - N° 3 - JUILLET-SEPT. 1932
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 3 :

PIERRE LINN	*L'étalon-or* 217
EUGÈNE DÉVAUD *professeur à l'Université de Fribourg*	*Parmi la jeunesse russe* 235
M. T.-L. PENIDO *chargé des cours à l'Université de Fribourg*	*La morale et la religion bergsoniennes* 249
CH. HENRI OPPIKOFER	*Enquête en Espagne* 280
HENRI FERRARE	« *Le Petit Frère* » Récit 290
GINO SEVERINI	Deux panneaux décoratifs: *La lezione di musica* 217 *Il demone del Gioco* 296

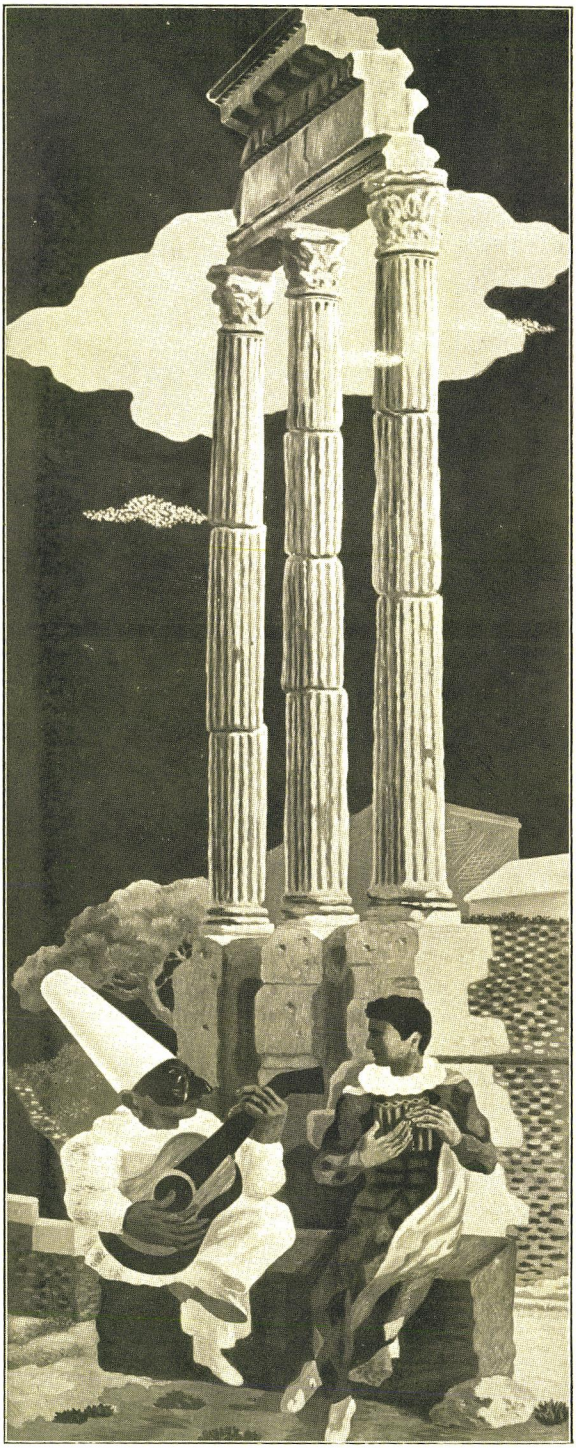
Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro . . . . . » 2.50

S'adresser aux éditeurs: Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques: II a 20. Téléphone: 2.12



L'ÉTALON-OR[1]

En somme, avant la guerre, on ne parlait de l'étalon-or qu'aux étudiants. C'était une idée claire et distincte, une vérité newtonienne, le soleil en plein midi. Depuis, il y a eu des éclipses dont la présente paraît la plus grave. On devine que M. Rueff, auteur d'une conférence intitulée *Défense et illustration de l'étalon-or* vise à rien de moins qu'à rallumer le soleil ; ou plus exactement, comme nous le verrons, M. Rueff est convaincu qu'il n'a cessé de nous éclairer et qu'on ne doit pas en croire les gens qui obstinément gardent les yeux fermés.

On sait que M. Rueff est attaché financier près de l'Ambassade de France à Londres, ancien professeur à l'Institut Statistique de l'Université de Paris, auteur d'une *Théorie des phénomènes monétaires*, ouvrage dont, à notre connaissance, le premier volume seul (Statique), a paru en 1927. C'est encore l'auteur de thèses mieux qu'ingénieuses relatives aux transferts des réparations et aux effets économiques de l'assurance-chômage. Mais surtout il a réassumé et renouvelé l'emploi, qui vaquait depuis quelque

[1] Nos lecteurs rapprocheront des articles de M. Marcel Malcor cette très remarquable étude de M. Pierre Linn, où l'auteur, se plaçant au plan que les anciens appelaient la *pécuniative*, montre que la lutte autour de l'étalon-or est la lutte de deux conceptions du monde, erronées en sens contraire, la conception cartésienne et libérale, et la conception hégélienne et communiste. *(N. d. l. R.)*

temps, de docteur du libéralisme économique. La grande autorité dont il jouit désigne à l'attention ses thèses sur l'étalon-or.

M. Rueff avoue: « L'étalon-or est en de nombreux pays, l'objet de graves accusations. Des voix autorisées ont affirmé qu'il avait cessé de remplir sa fonction et qu'il devait être remplacé par un système nouveau, où la volonté de l'homme suppléerait à un prétendu automatisme, désormais inefficace. Ainsi, est née la querelle de l'étalon-or»[1].

Avant d'aborder le détail des idées de M. Rueff, il faut rappeler une définition élémentaire. Ce qu'on entend par étalon-or, c'est le système où la monnaie créée par l'autorité souveraine est définie en termes d'or. Où, juridiquement, est établie l'équivalence absolue des instruments représentant l'unité monétaire avec un certain poids d'or. Et où cette équivalence est pratiquement confirmée, réalisable, par la convertibilité en or des instruments monétaires. En un mot, le système de l'étalon-or est basé sur l'affirmation fondamentale que l'or c'est la seule monnaie réelle[2]. Pourquoi ? Parce que l'or et l'or seul possède les propriétés physiques d'une monnaie. L'or est donc la monnaie par excellence; c'est le commun dénominateur des divers instruments monétaires.

M. Rueff, cela va de soi, ne s'est pas dérangé pour rallumer ces chandelles. Ces vérités élémentaires n'ont pas besoin d'être défendues ni illustrées parce que personne ne les attaque et qu'elles sont éclatantes. Mais il va s'expliquer lui-même. «L'univers économique, dit-il, est constitué par une multitude d'individus, inspirés toujours par l'infinie diversité de leurs désirs... Tous, ils sont là, comme des molécules innombrables, produisant, vendant, échangeant,

---

[1] Nous citons d'après un article de M. Rueff (Revue des Deux Mondes du 15 avril 1932), qui contient l'essentiel de sa conférence.

[2] Cette affirmation néglige volontairement tout ce qui est contenu dans la théorie du bimétallisme. Aussi bien, y sommes-nous autorisé par la démonétisation quasi-universelle de l'argent-métal.

consommant, se heurtant et se bousculant dans le désordre de leurs trajectoires individuelles, entièrement indépendantes les unes des autres. Jamais aucun d'eux ne se préoccupe des conséquences que ses actes exerceront sur la situation de la collectivité. » Après le multiple, évocation de l'Un : « Et pourtant, si l'on cesse de considérer l'aspect individuel pour examiner dans son ensemble le monde économique, tel qu'il existait avant la guerre — avant l'éclipse — peut-on n'être pas frappé d'étonnement devant l'extraordinaire équilibre qu'il révélait ». Courons à la solution : « Cet état de choses était-il le fait du hasard ?... Il suffit de poser la question pour se rendre compte que cet équilibre ne pouvait être accidentel et que, puisqu'il existait, c'était qu'un *mécanisme* approprié en assurait à chaque instant l'existence et le maintien. » Nous touchons au but. « Les économistes s'entendaient en général pour admettre et enseigner que ce mécanisme était et ne pouvait être que le *mécanisme des prix*. »

Qu'est-ce donc que le mécanisme des prix sur lequel tout repose ? Dans un texte plus ancien M. Rueff nous le décrit de façon excellente : « Une denrée vient-elle à être apportée en quantité insuffisante sur le marché ; immédiatement son prix augmente sous l'effet des demandes non satisfaites et les entrepreneurs, à la recherche de profit maximum, se trouvent avertis qu'ils pourraient augmenter le chiffre de leurs ventes, partant de leurs bénéfices en développant leur production, ce qu'ils ne manquent pas de faire. De même, les travailleurs (sont)... guidés d'une manière sûre et infaillible par les mouvements de salaires. Les capitaux enfin sont orientés vers les placements qui pour le minimum de risques donnent les plus gros intérêts » ; tous ces mouvements concourent spontanément à guider l'action libre des individus « *précisément comme il convient pour que soit constamment assuré et maintenu cet équilibre en dehors duquel une société ne saurait subsister* »[1]. Au

[1] RUEFF, *Théorie des phénomènes monétaires*, 1927, p. 319.

passage, on relèvera que pour l'auteur, pas de société sans mécanisme des prix. Premier regard dans les profondeurs du monde de M. Rueff.

Mais il faut poursuivre : « Le mécanisme (des prix) est donc absolu et irrésistible, et d'une efficacité qui ne peut être mise en doute puisqu'il ne cesse de fonctionner que lorsque l'effet à obtenir a été obtenu ». « Son influence était (avant la guerre) peut-être plus décisive encore dans les relations internationales, car elle assurait d'une manière quasi-permanente, l'équilibre de la balance des comptes, c'est-à-dire l'égalité des dettes et des créances de chaque pays à l'égard de tous les autres. » Enfin, l'auteur explique que ce mécanisme ne peut pas ne pas être efficace, pourvu qu'on laisse se produire les variations de pouvoir d'achat intérieur résultant de l'état de la balance des comptes. « Or, dans nos systèmes monétaires, ces variations sont réalisées par le jeu des transferts d'or. L'or dans ses migrations entraîne avec lui le pouvoir d'achat qui lui est attaché et assure ainsi le fonctionnement de ce mécanisme précis et subtil qui maintient l'équilibre de balance des comptes et le rétablit lorsqu'il a été accidentellement troublé. » C'est de cette façon toute pratique que M. Rueff rattache le mécanisme des prix à l'or. Encore une citation de grande valeur. « Dans sa toute-puissance [l'étalon-or] est un maître impérieux et discret, qui gouverne sans jamais apparaître et sans jamais aussi être désobéi. Cependant, il laisse toujours les hommes suivre la pente de leurs désirs. Jamais, il ne leur interdit d'acheter à l'étranger les objets qu'ils souhaitent ; mais, compte tenu de leurs actes, il oriente leur volonté pour que se trouve sauvegardé l'équilibre qu'il est chargé d'assurer. Encore faut-il marquer que dans son action sur les désirs des hommes, il respecte leur libre choix. Toujours, ceux-ci pourront acheter là où leurs préférences les conduiront, mais le mécanisme monétaire augmentera le prix de ce que l'intérêt général exige qu'ils n'achètent pas jusqu'au moment où ils préféreront ne pas l'acheter. L'étalon-or, c'est un monarque

absolu mais éclairé. Il ne détruit pas la liberté des hommes, il l'utilise à ses fins. »

L'étonnement nous oblige à faire une nouvelle pause. On a rarement vu un texte proposer de façon aussi pure l'idée d'un monde où le bien peut être obtenu sans l'exercice d'aucune vertu. Alors que cette idée devrait être connue comme un véritable nid d'hérésies, voilà ce qu'on lit dans des pages dont l'auteur, certes, croit ne rien publier qui puisse embarrasser les honnêtes gens. Ce côté de la discussion mériterait un bon chapitre qui s'accrocherait à la phrase au sujet de « l'équilibre en dehors duquel une société ne saurait subsister ». Mais les réflexions du lecteur suppléeront à ce que nous devons malheureusement laisser tomber. Il faut rejoindre M. Rueff qui annonce l'examen des fins de l'étalon-or.

Dans l'examen des fins, il y a encore quelques formules caractéristiques: « Ce que tendent à maintenir le mécanisme des prix et l'étalon-or en particulier, c'est purement et simplement la pérennité du système. Qu'ils cessent de jouer et l'organisme prendra fin. Le mécanisme des prix, c'est l'expression de la tendance fondamentale de l'être à persévérer dans l'être, c'est la condition de durée de l'organisme économique tout entier. » Puis ceci, qui introduit une variante: « L'intérêt général ce n'est pas la somme des intérêts particuliers, mais c'en est l'opposé. » Il faut faire prévaloir l'intérêt général contre la totalité des volontés individuelles. Ceci s'obtenait — avant la guerre — grâce à la faillite: « La faillite ce n'est pas seulement une mesure de morale et d'équité, c'est avant tout et surtout la condition d'existence du mécanisme des prix, donc du régime économique que l'on qualifie habituellement de capitaliste. » Il faut sonder, toujours en passant, cette opposition radicale conçue entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. Ainsi rien de ceux-ci ne passe dans celui-là, le général ne peut rien fonder sur les intérêts particuliers. Or, ceux-ci sont des intérêts humains, donc l'intérêt général n'est pas humain et c'est bien ce que pense M. Rueff

dont c'est le dogme que le mécanisme des prix réalise parfaitement, automatiquement surtout, l'intérêt général. On aboutit encore au mécanisme des prix.

L'explication aux mains de M. Rueff ne va pas plus avant. C'est qu'il est économiste. Et pourtant, ne parle-t-il pas « d'univers économique », n'a-t-il pas écrit: « Depuis dix ans, tout l'effort des hommes a tendu à construire le monde, non tel qu'il devrait être pour durer, mais tel que ceux qui y vivaient voulaient qu'il fût pour leur donner le maximum de satisfaction contre le minimum de peine »; n'est-il pas l'auteur de la petite phrase sur « l'équilibre en dehors duquel une société ne saurait subsister »? Univers, monde, société, est-ce là le vocabulaire d'un économiste ? Aussi bien le ton, ce dogmatisme superposé à la description, doit éveiller l'attention. Pourrait-on rendre ces superbes arrêts si l'on n'avait dans l'esprit autre chose qu'une science des phénomènes de l'économie ?

Coupons au plus court. D'ailleurs, l'idéologie de M. Rueff est si pure, si « naïve » qu'on ne peut guère s'y tromper. Les citations que nous avons faites multiplient à satiété l'image d'un monde où l'ordre est infailliblement produit par un mécanisme. Les individus « sont toujours inspirés par l'infinie diversité de leurs désirs... Jamais ils ne se préoccupent des conséquences que leurs actes exerceront sur la situation de la collectivité ». Ainsi, à l'échelle des individus, des appétits, qui visiblement n'intéressent pas l'auteur. Il n'y a pas de place, dans tout le système, pour une régulation des activités individuelles, pour les vertus, ni pour aucune finalité. Les individus pourraient être tous insensés que ça n'aurait aucune importance. Car leurs activités, qui échappent à toute règle en tant qu'individuelles, tombent sous une règle d'airain en tant qu'elles sont insérées dans le fonctionnement de la collectivité. Alors, elles sont régies par un mécanisme « absolu et irrésistible ». Sur le plan de l'univers, M. Rueff est aussi dogmatique qu'il était sceptique quant aux individus. Mais ce qui nous intéresse, c'est que tout ce que M. Rueff peut trouver

d'ordre dans le monde est sur le plan de l'univers. Car ceci nous désigne clairement l'espèce métaphysique de sa pensée.

La proposition: « Il n'y a d'ordre que sur le plan de l'univers », est en effet une des conclusions où doit immanquablement aboutir un rationalisme mécaniste. Le mécanisme tire de sa nature idéaliste le principe que l'intelligence n'atteint pas les choses mais des portraits des choses dont la ressemblance est suspecte, en vertu d'un des plus fermes postulats de l'idéalisme. Les choses étant bannies dans l'inconnaissable, la question de l'ordre ne peut se poser quant à elles. Y a-t-il de l'ordre dans les choses ? L'idéaliste doit professer qu'il l'ignore. Cependant l'intelligence exige l'ordre et, faute de le trouver dans les choses, le mécaniste se satisfait en construisant un univers avec les relations mathématiques de grandeurs, prises comme abstraites des choses en vertu de cet autre postulat, l'essence mathématique du réel. C'est sur cet univers de relations mathématiques et sur lui seul que porte l'idée d'ordre dans le mécanisme. Il s'ensuit que dire, comme le fait M. Rueff, qu'il n'y a d'ordre que dans l'univers, c'est avouer le mécanisme. Mais à quoi vise cette identification métaphysique des théories de M. Rueff ? A établir au-delà des connexions pratiques affirmées par l'économiste, les raisons métaphysiques qui gouvernent ses problèmes.

Par exemple, la solidarité entre le mécanisme des prix et l'étalon-or que M. Rueff affirme sans relâche, mais dont il se contente de montrer comment, dans certains cas, elle fonctionne. Quelle est la raison de cette solidarité, selon la propre métaphysique de M. Rueff ? L'ordre que celui-ci voit dans l'univers économique est l'effet du fonctionnement du mécanisme des prix. Il faut distinguer ici le mécanisme des prix et le processus de formation des prix. Ce dernier n'est rien de plus que l'établissement d'un rapport entre l'offre et la demande de marchandises, de services ou de capitaux. Pour passer de la formation des prix au mécanisme des prix, régulateur automatique universel de l'économie, il est absolument nécessaire que tous ces rapports

soient mathématiquement comparables entre eux. Parce qu'alors seulement sera produit un univers mathématique, objet du mécanisme. Il est évident que tous ces rapports ne seront mathématiquement comparables entre eux que si l'unité qui les mesure est partout et toujours identique à elle-même. Ces rapports sont matériellement mesurés en termes de monnaie, la monnaie est l'unité de mesure. Et la seule monnaie qui possède cette identité parfaite, fondement dernier et nécessaire du mécanisme, c'est l'or.

Ainsi, sous une affirmation pratique, donc toujours contingente, c'est une relation nécessaire entre le mécanisme des prix et l'étalon-or que nous voyons surgir grâce à la découverte de la métaphysique de M. Rueff. Oté l'étalon-or ce n'est pas seulement un désordre temporaire introduit dans le mécanisme, c'est le mécanisme des prix qui se trouve métaphysiquement annulé et avec lui l'univers économique. Alors le monde de Rueff n'est plus monde, cosmos, mais chaos. Immense catastrophe où la métaphysique nous a menés [1]. Pour éviter d'être anéantis, il ne reste qu'à se réfugier dans l'expérience. Or, là que voyons-nous ?

Les économies qui ont supprimé, pour leur compte, l'étalon-or ne continuent pas moins d'exister. Ces corps infiniment complexes n'ont pas cessé d'agir. Bien plus, en Angleterre, on se félicite d'avoir échappé à ce « coquin

[1] A vrai dire, nous dramatisons. Mais M. Rueff a commencé. Sur la fin, sa conférence est traversée par des lueurs d'Apocalypse: « Je suis convaincu qu'il n'est pas d'autre devoir que d'essayer de ramener au bon sens la raison humaine entièrement égarée... si nous n'y réussissons pas, ç'en est fait de notre civilisation ». Et il évoque l'ombre de Jérôme Savonarole de telle sorte qu'on pourrait prendre ce radical dominicain pour une espèce de patron de l'étalon-or. Mais nous pouvons imaginer l'opinion de Savonarole sur l'univers économique que le mécanisme des prix nous a bâti. Sans doute, les événements bouleversent M. Rueff. Autrement, il se souviendrait de ce qu'il a sagement écrit en 1927: « Une théorie n'est vraie... que lorsque se trouvent réalisées les

d'or qui est un vaurien»[1]; on s'y vante que les deux cinquièmes du commerce mondial s'opèrent sur la base de monnaies détachées de l'or [2]. Comment cela est-il possible puisque la simple existence d'un corps implique déjà rigoureusement un ordre. Et tout ordre, quel qu'il soit, est infiniment séparé du chaos. Or, pour M. Rueff, pas de moyen terme: étalon-or ou chaos. D'où peut venir l'ordre des économies non-or ? Quelle est sa nature ? Ce ne peut être un ordre rationaliste et mécanique puisque celui-ci est entièrement suspendu à l'étalon-or. Donc, si un ordre existe dans une économie quelconque, en dehors de l'étalon-or, c'est qu'il puise sa raison dans un monde non-rationaliste. Il s'agit de savoir si ce monde existe [3].

D'abord quant à l'économie. Les formes propres du rationalisme sont la grande industrie machiniste, le commerce et la finance à l'échelle mondiale. Or, le développement même de ces formes tend à introduire, dans le système, des masses d'hommes absolument irréductibles à son essence rationaliste, telles que le prolétariat produit par la grande industrie, et les races les plus diverses prises dans le réseau commercial et financier étendu jusqu'aux extrémités de la terre. Le poids de l'argument vient de ce que l'irruption de ces éléments irrationnels (prolétariat et races de couleurs), n'est pas fortuite, elle n'est pas venue d'une imprudence accidentelle, mais comme conséquence nécessaire du jeu normal des institutions économiques rationalistes elle-mêmes [4].

---

conditions dans lesquelles elle a été établie. » *Théorie des Phénomènes monétaires*, p. 25. Il n'est pas impossible que nous nous trompions sur le cours du temps, et nous marchons peut-être vers les origines de la Maison Rothschild ? A cette condition, le dogmatisme de l'étalon-or est plein d'avenir.

[1] J.-M. KEYNES, dans l'*Agence Economique* du 6 avril 1932.

[2] Bulletin de Mars de la *Midland Bank* de Londres.

[3] Monde est pris ici dans le sens défini par M. l'abbé Journet: « Nous appelons « monde » un ensemble culturel informé par un principe unificateur supra-culturel ». *Nova et Vetera*, 1931, p. 383.

[4] L'analogue de ce processus se retrouve dans le domaine

Par ailleurs, on observe dans notre temps, la multiplication d'événements de première grandeur, irréductibles à un ordre rationaliste: la guerre, le marxo-léninisme russe, le fascisme, la civilisation américaine, la crise allemande. Enfin — et ce fait domine tous les autres qu'à vrai dire il explique et prouve qu'il s'agit d'un véritable monde — il appartient à l'histoire de la philosophie de montrer que l'effort des philosophes modernes (en particulier les classiques allemands), réfléchissant sur le rationalisme, a consisté à réintroduire dans le système du monde l'irrationnel qui subsistait au-delà de l'objet phénoménal des catégories. Ainsi a été amené au premier plan de la métaphysique, le concept d'activité auquel il a fallu chercher un sujet. Ce sujet c'était pour Hegel l'Esprit, pour Marx le Prolétariat. Ce grand mouvement philosophique est vraiment parti du besoin immédiatement perçu, contraignant, de réintégrer, dans la conception du monde, l'irrationnel que les systèmes que l'on peut appeler cartésiens visaient précisément à exclure [1].

---

politique où le système parlementaire représente l'institution rationaliste. Le parlementarisme lui-même repose sur la doctrine du peuple souverain, par laquelle se réalise l'exigence rationaliste fondamentale de construire un univers de grandeurs mathématiques, dans le cas présent une multiplicité d'atomes sociaux. Le terme pratique de la doctrine du peuple souverain, c'est le suffrage universel qui doit nécessairement introduire dans le système rationaliste un irrationnel formidable: le peuple. Voir Carl SCHMITT, *La situation actuelle du Parlementarisme au point de vue de l'histoire des idées* (en allemand), 1923. Ce processus immense, à proprement parler cette révolution, n'a pas totalement échappé à M. Rueff. « Notre système politique, dit-il, tend à promouvoir la somme des intérêts particuliers au rang de l'intérêt général et le mouvement pour la représentation des intérêts a donné à cette tendance une consécration dont l'importance nous a encore échappé. » Quand M. Rueff s'apercevra de l'importance de cette situation, que restera-t-il de son dogmatisme mécaniste ?

[1] Ce schéma appelle, nous le savons bien, de minutieuses mises au point. Il faudrait, en particulier, s'expliquer sur le pan-

L'existence de ce monde non-rationaliste a la plus grande importance quant aux problèmes posés par M. Rueff. En effet, de son point de vue strictement rationaliste, notre auteur est obligé de considérer les cas d'abandon de l'étalon-or, comme s'ils étaient l'erreur pure, comme le mal en soi et les signes du chaos. Au contraire, si l'on se place dans la perspective du monde non-rationaliste, les abandons de l'étalon-or se trouvent rattachés de façon intime à un ensemble d'événements qui forment un tout cohérent. Chaos aux yeux du rationaliste, les économies détachées de l'or participent à l'ordre du monde non-rationaliste.

L'ordre rationaliste est assuré par un mécanisme, c'est-à-dire par le jeu des seules causes efficientes agissant du dehors sur des corps réduits à leurs éléments mathématiques. Quelle est la nature de l'ordre du monde non-rationaliste ? Ici nous n'avancerons qu'avec prudence, sachant combien il est délicat de dégager dans toute sa pureté le principe simplificateur d'un ensemble culturel existant. Cependant, il semble que l'on puisse dire que l'ordre non-rationaliste est produit par actions immanentes à des organismes, par une « activité qui revient de soi sur soi ». C'est d'ailleurs en ces termes que Hegel définit le « biologique » et, avec toutes sortes de réserves, nous consentons à dire que ce monde non-rationaliste est un monde hégélien. De cette définition de l'ordre hégélien, il suit qu'il n'y a pas de place, dans l'économie de ce monde nouveau, pour un noyau atomique, ce qui est le propre de l'étalon-or dans l'économie rationaliste. Que devient alors la monnaie ? Il semble que déchue de son rôle suprême, la monnaie ne devrait garder, dans un système participant au monde hégélien, que la fonction d'instrument des échanges *hic et nunc*, la seule qu'elle tire de sa nature. Ce changement aurait

---

rationalisme de Hegel. Mais nous croyons que le fait premier de cette évolution, si complexe par la suite, est bien celui que nous disons.

probablement une répercussion sur le problème de l'usure et les plus grosses difficultés se résoudraient peut-être d'elles-mêmes si l'argent était exorcisé de la possession mécaniste [1]. Par ailleurs, il n'y a pas semble-t-il, de raison essentielle pour que l'étalon-or ne trouve pas un certain emploi dans une économie non-rationaliste, mais alors il ne sera plus qu'un des facteurs de cette économie, un simple appareil monétaire, judicieux, utile: contingent et non plus métaphysiquement nécessaire.

Dans tout ce qui précède, nous avons admis une dépendance fondamentale des divers domaines culturels à l'égard d'une conception du monde. Il s'ensuit que la question de la durée d'une économie non-rationaliste revient à demander ce que vaut la conception hégélienne du monde. Pour nous, toutes les métaphysiques établies au-dessous de l'être, et les mondes qu'elles inspirent, c'est-à-dire le monde hégélien aussi bien que le cartésien, sont précaires. Ces métaphysiques durent à peu près autant qu'elles restent le domaine des gens de lettres et des gens du monde, mais lorsqu'elles se répandent jusqu'à vouloir embrasser toute la société, l'entrée des hommes naturels dans le système fait craquer le réseau idéaliste. Imagine-t-on une société toute cartésienne ! C'est du reste la raison profonde de l'échec final de ces systèmes qui tous supposent un monde en acte pur d'intelligibilité [2]. Ce que le monde n'est pas. A mesure que ces systèmes se réalisent, qu'ils pénètrent la politique, l'économie, les mœurs, l'irrationnel qui est à proprement parler ce qu'il y a de potentialité dans l'univers réagit contre la dictature de l'actualisme qui est au fond de tout idéalisme [3]. On pourrait encore demander

[1] L'intérêt, c'est un plus qui s'ajoute au capital. Intérêt et capital sont mesurés en termes de monnaie. Il est évident que si la monnaie perd son identité mathématique, l'idée d'un plus ajouté au capital, devient problématique.

[2] J. MARITAIN, *Réflexions sur l'intelligence*, pp. 267, 268.

[3] On peut définir le mécanisme un « actualisme quantitatif ». R. DALBIEZ, *Cahiers de Philosophie de la Nature*, 1927, p. 178.

un choix entre les mondes cartésien et hégélien; l'un est vrai et l'autre est faux; il faut se décider pour le vrai. Mais précisément cette question n'a pas de sens, parce que l'intention profonde d'où l'un et l'autre de ces mondes procèdent, ce n'est pas la vérité mais l'activité. Il ne s'agit pas de savoir lequel de ces mondes est le vrai, mais lequel fonctionne. La supériorité de l'hégélianisme est d'avoir mis à nu cette conséquence de l'idéalisme et de se l'être incorporée. De ce point de vue, il faut dire rigoureusement que l'étalon-or a toutes les vertus que réclame pour lui M. Rueff, qu'il est la vérité, dans un monde rationaliste qui fonctionne et tant qu'il fonctionne. Or, il y a de très fortes apparences que le monde rationaliste ait de plus en plus de peine à fonctionner. Cela répond au cri pathétique de M. Rueff: « N'est-ce pas un affreux mensonge que de dire que l'étalon-or a perdu ses vertus essentielles et doit être remplacé par un régime nouveau ? »

* * *

Le capitalisme reste le système sous lequel vivent des centaines de millions d'hommes; mais sait-on bien ce qu'on entend par *capitalisme* ? Il y a un fait capitaliste, mais la polémique s'est saisie du mot, de sorte que l'idée est loin d'être claire. Pour la plupart des esprits, *capitalisme* exprime « la situation créée par les applications de plus en plus nombreuses et complexes des sciences de l'univers physique à l'économie ». Le capitalisme peut aussi se définir, comme l'a fait M. Malcor, « le système de l'économie qui favorise la richesse individuelle » [1]. C'est la conséquence sociologique qui est mise en avant dans cette excellente définition. On peut tenter d'en établir d'autres non contradictoires du reste.

Pour des raisons nombreuses dont l'exposition formerait l'esquisse d'une philosophie de l'histoire [2], c'est de la

[1] *Nova et Vetera*, 1931, p. 416.

[2] « La cause des maux qui nous accablent, comme de ceux

spécification métaphysique que paraît devoir procéder la définition des phénomènes culturels la plus pure et la plus féconde. C'est ainsi que nous dirons que le capitalisme est *le système de l'économie qui se réalise spontanément sous l'empire d'une conception rationaliste du monde.*

Au centre du capitalisme, il y a le capital. Le capital est l'expression propre, typique, de la richesse dans un système rationaliste de l'économie. Et parce que celui-ci est purement quantitatif — par nécessité métaphysique, étant un mécanisme — il faut dire que le capital, c'est *la forme purement quantitative de la richesse*, définition qui rejoint sans difficulté celle de M. Malcor. Qu'on songe au rôle de la comptabilité comme expression de l'entreprise capitaliste. L'impuissance générale à réagir contre l'erreur, pourtant évidente sur le plan moral, de considérer le travail comme une marchandise; la notion vulgaire du système Taylor; le mépris de l'idée de réforme en faveur de la rationalisation [1], tout cela offre l'occasion de vérifier notre définition. Tel est donc le capitalisme, ou plus exactement son espèce classique et mécaniste.

Mais si le monde rationaliste, au sein duquel ce capitalisme se réalise spontanément cesse d'être apodictique, que devient l'économie ? Le fait russe semble prouver que la projection économique du monde hégélien, c'est spécifiquement le communisme. Il reste cependant un doute parce que la filiation du léninisme s'établit, à travers Marx, sur une répudiation partielle de la philosophie de Hegel.

---

qui nous menacent, consiste en ce que des opinions erronées sur les choses divines et humaines se sont peu à peu insinuées des écoles des philosophes, d'où jadis elles sortirent, dans tous les rangs de la société et sont arrivées à se faire accepter d'un très grand nombre d'esprits. Comme, en effet, il est naturel à l'homme de prendre pour guide de ses actes sa propre raison, il arrive que les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté; et c'est ainsi que la fausseté des opinions, qui ont leur siège dans l'intelligence, influe sur les actions humaines et les vicie ». LÉON XIII, *Aeterni Patris.* Ed. Bonne Presse, 1, p. 45.

[1] J. MARITAIN, *Le songe de Descartes*, 1932, p. 279-280.

Il faudrait affirmer que la succession de Hegel est tout entière légitimement et définitivement aux mains de Marx. C'est un point délicat sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister à cette place. Ce qui importe, c'est la nature du système économique dans la situation où les deux mondes, le rationaliste et l'hégélien, co-existent et s'interpénètrent, ce qui est, à des degrés divers, le cas des collectivités occidentales et extrême-occidentales.

Celles-ci restent, disions-nous, sous le régime capitaliste. Cependant, on a vu que le développement normal des formes techniques du capitalisme (la grande industrie, les échanges mondiaux), incorpore au système des éléments hétérogènes, masses énormes d'hommes dont le rapport unique, direct, avec le système, c'est le travail. La logique de cette évolution veut que la réalité du régime économique tende vers un ordre qui incorpore le travail [1]. L'analyse révèle des traces de cet ordre dans la transformation que subit l'idée de production. Pure géométrie dans l'esprit original du système, la production en vient peu à peu à contenir l'idée des biens produits. On remarque d'ailleurs des formes d'entreprises dont le caractère travailliste est incontestable. L'espèce d'investissement de l'entreprise capitaliste classique par les contrats collectifs de travail, les arbitrages de conflits de salaires, etc... relève de la même tendance. Pour tenter de résumer cette transformation on pourrait dire que l'économie actuelle est un capitalisme moderne opposé à classique, prolétarien opposé à bourgeois et biologique opposé à mécaniste.

Les mots classique et moderne n'ont guère qu'une signification historique et il n'est pas utile d'en poursuivre l'analyse.

Pour expliquer le passage de bourgeois à prolétarien, on s'appuiera sur une analyse de l'idée de richesse. La

[1] L'importance de la notion de travail, son actualité, sont en évidence dans l'article Ier de la nouvelle Constitution où l'Etat espagnol se définit comme une « République démocratique de travailleurs de toutes catégories... »

bourgeoisie possède des richesses de réserve. Au contraire, la seule richesse du prolétariat, c'est le travail. Etant donné ces positions, que se passe-t-il lorsque la culture perd avec l'idée de nature toute ordination supérieure à la pure efficience ? D'une part, les biens tombent au rang de choses et leur possession est pour la bourgeoisie l'amorce matérielle de la conception du monde comme un univers de grandeurs mathématiques, objet propre du mécanisme. D'autre part, le travail, dans lequel le monde est immédiatement présenté au prolétaire, est dépouillé de toutes ses spécifications personnelles et se résout dans une activité qui ne peut dépasser l'ordre biologique[1]. La pénétration du capitalisme par le travail entraîne donc un glissement du mécanique vers le biologique. Cette analyse du couple sociologique : bourgeois-prolétarien nous fait toucher le couple métaphysique: mécaniste-biologique.

L'économie classique est suspendue à la notion de capital où l'intention mécaniste du système trouve sa plus pure expression. De là le nom très exact de capitalisme donné au régime de l'économie classique. Capital qui est, nous l'avons dit, la forme quantitative de la richesse. Pour exprimer la transformation que nous croyons voir dans l'idée de capital, nous nous référerons aux formules de Marx, faisant d'ailleurs toutes réserves sur le marxisme comme système. Le sens de ces formules: Bien-Argent-Bien; et Argent-Bien-Argent, est qu'il existe deux processus de circulation de l'argent[2]: dans le premier, l'argent est moyen terme entre deux biens; on part d'un bien pour aboutir à un bien à travers l'argent. Dans le second, le bien est moyen terme et l'on va de l'argent à l'argent, ou

---

[1] On trouvera une expression à peu près pure de l'idée «moderne» du travail dans le livre d'Adr. Tilgher, «Le Travail dans les mœurs et dans les doctrines», traduit de l'italien. Alcan, 1931.

[2] Les observations que traduisent ces formules se trouvent déjà, on le sait, chez Aristote (*Pol.* liv. *I* Chap. III) d'ailleurs cité par Marx. (*Capital:* liv. I, 2me partie.)

plus exactement l'argent devient capital et la raison de l'opération est de passer, à travers le bien, d'un capital 1 à un capital 1 + n. Une des intentions principales de notre travail a été de montrer que l'existence du phénomène décrit par la seconde formule de Marx, dépend nécessairement de l'apodicticité d'une conception mécaniste du monde. Lorsque l'influence de cette conception faiblit, on devrait se retrouver dans l'autre système où les actes économiques (formule B-A-B) remontent au premier plan, sont touchés directement et non plus à travers un champ de référence mathématique. Mais ce que traduit très exactement la première formule de Marx, c'est la situation d'une économie précapitaliste. On ne peut donc appliquer sans précaution cette formule à l'au-delà du capitalisme que nous cherchons à définir. Ce qu'on peut dire cependant, c'est que d'ores et déjà le phénomène économique a dévié de la seconde formule. Est-ce encore un capitalisme ? Pour peu que l'on se place en aval du courant travailliste qui pénètre l'économie, il paraîtra nécessaire de laisser tomber le nom de capitalisme et de comprendre le régime comme une tendance à un économisme biologique, ce dernier mot voulant signifier que l'ordre du système se prend de plus en plus du travail. La déviation du capitalisme de son type original n'est-elle pas déjà très visible dans le cours de la crise de 1929-193...? Les appels aux « lois économiques immuables » se font de plus en plus faibles ; par contre, on entend des invocations pressantes à l'« économie dirigée »[1]. Au surplus, l'analyse de la situation aux Etats-

[1] M. Rueff s'est expliqué sur l'économie dirigée et c'est encore une occasion de voir avec quelle ingénuité il roule sur la pente mécaniste. Sa critique est centrée naturellement sur l'idée de direction : il faudrait, dit-il, que l'organe directeur dispose, à tout moment, d'une information absolument complète, aussi bien de la production que de la consommation. Ce qui est une utopie. Ergo. C'est d'ailleurs l'objection vulgaire. Mais il doit être clair que cette objection ne porte qu'à l'égard d'un univers économique mécanique dans lequel l'information de l'organe directeur opérerait

Unis et en Allemagne laisse deviner les formes concrètes de l'économisme biologique.

Nous relèverons encore un fait de grande importance. Le mécanisme économique excluait toute finalité. Or, l'économisme biologique réintègre dans l'économie au moins la finalité qu'il puise dans sa participation à l'ordre biologique. Mais il reste que l'économie est un domaine de l'action humaine, laquelle possède par nature une finalité propre, bien plus élevée que celle qui suffit à la biologie. Le grand problème de l'heure, ce ne sont pas les malheurs de l'étalon-or, c'est de savoir ce qu'il adviendra de la finalité retrouvée. Une métaphysique avait écarté la finalité de l'économie; une autre métaphysique l'y ramène mais tronquée, diminuée. Pour restaurer l'économie dans toute sa dignité, il faudra recourir à une autre métaphysique encore, à celle qui place au premier rang de ses biens l'idée vraie de finalité: le thomisme.

PIERRE LINN.

---

par pure analyse. Evidemment, aucune analyse ne peut épuiser la multiplicité mathématique des éléments de l'économie, qui étant donné nos moyens d'action, doit être considérée comme infinie. M. Rueff construit l'organe directeur de l'économie exactement de la manière dont les philosophes mécanistes construisent leur sorte de dieu: « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'Analyse... » LAPLACE, O. C. VII, p. VI. Les critiques de M. Rueff et autres se réfèrent à une économie qui par nature, étant mécanique, exclut toute direction. Paralogisme. Si l'on veut parler sérieusement d'économie dirigée, il faut d'abord réintroduire dans l'économie une finalité, sur laquelle nous nous expliquerions sans aucun embarras.

PARMI LA JEUNESSE RUSSE[1]

1. *Un « nouveau type d'homme ».*

Piatiletka ! Le plan quinquennal, le Plan ! On ne pense qu'au Plan ! On ne parle que du Plan ! Journaux et discours ne discutent que de l'exécution du Plan, de sa faillite éventuelle, de son succès néanmoins relatif, du formidable essai d'organisation de l'économie qu'il constitue... Des tableaux impressionnants comparent la production, avant-guerre, 1917, 1922, 1927, 1932, du charbon, du fer, du naphte...

Et l'homme ? On l'oublie, dans cette hantise du Plan. Il nous importe, sans doute, de savoir si la Russie produit plus ou moins de blé, mais il nous importe bien davantage de savoir quelle espèce d'homme elle est en train de former. Car, le bolchévisme a prétendu créer un « nouveau type d'homme » par une nouvelle éducation, dans un nouveau milieu, l'esprit pénétré d'une nouvelle foi, le cœur épris d'un nouvel idéal. A quoi bon les usines et les fermes collectives, s'il n'y a pas de collectivistes

---

[1] Ces lignes sont inspirées des lectures périodiques ci-dessous, surtout de Mehnert. Mehnert est actuellement rédacteur en chef de la grande revue allemande *Ost-Europa* (Königsberg et Berlin). Il est né en Russie ; il y a passé toute sa jeunesse. Il y revient chaque année, se mêlant à la population russe et passant pour Russe. Lors des « journées d'études sur le bolchévisme », à Fribourg, Pentecôte 1932, M. Gurian a déclaré qu'on pouvait se fier à Mehnert, observateur pénétrant, écrivain parfaitement informé, sympathique à la Russie nouvelle, mais objectif et avisé.

Lénine et la Jeunesse, Paris, s. d. — KLAUS MEHNERT, *La Jeunesse en Russie soviétique*, Berlin, 1932. — ELLA MAILLART, *Parmi la Jeunesse russe*, Paris, 1932. — NICOLAS OGNEV, *Le Journal de Kostia Riabtzev* et *Kostia Riabtzev à l'Université*, Berlin s. d. — G. BIELYCH et L. PANTELEIEV, *Chkid, la République des vauriens*, Berlin, s. d. — LEBEDEV, *La Jeunesse la plus heureuse du monde*, Paris, 1932. — SAÏZEV, *Un nouvel homme naît...* Paris, 1931.

pour les exploiter ? Vaut-il la peine d'avoir causé tant de misère et répandu tant de sang dans le sixième des terres émergées simplement pour jeter dans le monde un peu plus de bois, un peu plus de grain, un peu plus de pétrole, simplement afin de faire la nique aux nations capitalistes et de les ennuyer ? Mais, si l'on « produit » un homme supérieur, plus fort, plus heureux ? Il est des gens qui osent estimer que la tentative n'est pas payée trop cher..., Menhert, par exemple.

Laissons donc les économistes à leurs tonnes de marchandises et de minerais; venons-en à la jeunesse.

Elle est l'avenir. Elle est déjà le nombre. On admet que la population actuelle de l'U.R.S.S. dépasse 160 millions d'âmes, pour autant qu'on nous permet de risquer ce mot à propos des citoyens du pays du matérialisme historique et dialectique.

De ces 160 millions, 100 sont nés après 1906. Ceux-là ont maintenant 25 ans et au-dessous. Ils avaient 8 ans, lorsque la dernière guerre a éclaté; 12 ans, lorsque le régime tsariste a été abattu. Ils ont donc été élevés sous les Soviets et par les Soviets. Ils ne savent rien de l'ancien régime; Nicolas II leur est aussi lointain, aussi étranger que Nabuchodonosor. Et ceux-là augmentent chaque année d'au moins trois millions...

Eliminons les enfants de moins de 16 ans, les vieillards de plus de 60 ans; ne gardons que ceux qui sont aujourd'hui en pleine capacité de travail, qui sont l'espoir du Plan; ils sont 90 millions.

Divisons-les encore en deux groupes, en deux générations : 1° une génération cadette, dont le seuil inférieur est constitué par les adolescents de 16 ans, récemment sortis de l'école, entrés dans les entreprises ouvrières ou agricoles, dont le sommet s'arrête à ceux qui avaient 20 ans, lors de la Révolution d'Octobre, qui achèvent maintenant leur 36me année; 2° une génération aînée, comprise entre 36 et 60 ans. La génération aînée compte 30 millions et la génération cadette, 60 millions. Depuis le moment où Mehnert écrivait, il y a huit mois, le temps a marché, au détriment des vieux comme toujours, à l'avantage de la jeunesse. Parmi la population active, celle qui n'a pas vécu le régime d'avant-guerre, celle à laquelle on n'a parlé que du communisme, de sa nécessité, de ses bienfaits, est de beaucoup la plus nombreuse : le double de l'autre.

Que pense donc la jeunesse ? Que veut-elle ?

Une bonne partie, et sans doute la majorité, ne pense rien et ne sait trop que vouloir; mais il est une minorité consciente, agissante, qui organise, actionne, entraîne la majorité amorphe. L'élite seule compte; seule, elle est intéressante; seule, elle « fait »

l'avenir. Il nous importe de la connaître. Car, si Mehnert l'étudie, quoiqu'elle ne représente guère que le six pour cent de la population cadette, c'est que le « nouveau type d'homme » est réalisé en elle; dans dix ans, c'est un peuple de 200 millions d'hommes qu'elle animera. Quelle figure ferons-nous à côté d'elle, nous qui sommes frappés à l'ancienne effigie ? Et comment saurons-nous résister à sa ruée sur l'Europe, si elle obéit au mot d'ordre de Lénine ?

2. *La voix de Lénine.*

C'est une voix qu'il est bon d'entendre. Elle s'est élevée le 4 octobre 1920, en particulier, pour définir « les tâches des Jeunesses communistes »:

Camarades, je voudrais aujourd'hui m'entretenir avec vous du rôle essentiel de la Fédération des Jeunesses communistes, et, à ce propos, de ce que doivent être les organisations de la Jeunesse dans une république socialiste en général.

Cette question mérite d'autant plus notre attention qu'on peut dire en un certain sens que c'est précisément à la jeunesse qu'incombe la tâche de créer la société communiste. Il est clair, en effet, que la génération élevée sous le régime capitaliste est tout au plus capable d'anéantir les bases du vieil édifice capitaliste fondé sur l'exploitation. Le plus qu'elle puisse faire, ce sera d'arriver à organiser une société permettant au prolétariat et aux classes laborieuses de garder le pouvoir et de poser les fondements sur lesquels pourra seule bâtir la génération qui entrera dans la vie active dans des conditions nouvelles, après la suppression de toute exploitation parmi les hommes...

La génération qui a maintenant 50 ans ne peut espérer voir la société communiste. Elle sera morte avant. Mais la génération qui a aujourd'hui 15 ans verra, elle, la société communiste et travaillera à la construire. Elle doit savoir que tout le but de sa vie est la construction de cette société.

La jeunesse doit s'entraîner à ce grand œuvre, non pas en répétant des formules toutes faites, apprises dans les « manuels et brochures communistes », ce qui n'aboutit qu'à produire « quantité de perroquets et de vantards », mais à se pénétrer pratiquement de « l'esprit de la morale communiste » et à s'assimiler « tout le trésor de la science amassé par l'humanité ».

Mais existe-t-il une morale communiste ? Existe-t-il une moralité communiste ? Certainement oui. On prétend souvent que nous n'avons pas de morale. La bourgeoisie nous reproche fréquemment, à nous autres, communistes, de nier toute morale. C'est là une manœuvre pour troubler les idées et jeter de la poudre aux yeux du peuple.

En quel sens nions-nous la morale et la moralité ? Nous les nions dans le sens bourgeois, où cette moralité découlait des com-

mandements de Dieu, ...ou encore on la tirait de phrases idéalistes ou semi-idéalistes, qui finalement ressemblaient fort aux commandements de Dieu. Toute cette moralité empruntée à des conceptions extérieures aux classes et même à l'humanité, nous la nions... Notre moralité, à nous, est subordonnée aux intérêts et aux exigences de la lutte de classe du prolétariat...

Nous disons: « La moralité, c'est ce qui sert à détruire l'ancienne société d'exploitation et à grouper tous les travailleurs autour du prolétariat pour la création de la nouvelle société communiste... » A la base de la moralité communiste est la lutte pour la consolidation et le parachèvement du communisme.

Est moral tout ce qui sert au prolétariat conscient, donc au Parti communiste, pour jeter à bas la société actuelle, non seulement avec son régime économique ou politique, mais avec ses arts, sa culture et ses religions, et pour édifier une société nouvelle, strictement communiste, dans le monde entier.

Pour ce faire, il faut être instruit. « Tout le pouvoir aux Soviets », s'est écrié Lénine au premier jour de la Révolution d'Octobre triomphante. Ce pouvoir ne peut être exercé convenablement que si le peuple est cultivé.

En abordant la question de ce point de vue, je dois déclarer que la tâche de la jeunesse... peut être définie d'un mot: apprendre. ... Nous ne pouvons édifier le communisme qu'en partant de la somme des connaissances, des organisations et des institutions, ainsi que des forces humaines et des moyens que nous avons reçus de la vieille société... Si nous ne nous sommes pas rendu compte que, pour créer la culture prolétarienne, il faut connaître et utiliser, en les remaniant, tous les éléments de la culture résultant de l'évolution antérieure de l'humanité, nous n'arriverons jamais à rien. La culture prolétarienne n'est pas donnée toute faite, elle ne jaillit pas du cerveau de je ne sais quels spécialistes en culture prolétarienne. Ce serait pure bêtise de le croire. La culture prolétarienne doit apparaître comme la résultante naturelle des connaissances conquises par l'humanité sous le joug capitaliste et sous le joug féodal...

Le communiste qui se vanterait d'être communiste simplement parce qu'il a dans la tête un certain nombre de données toutes faites, sans avoir accompli le travail très sérieux, très important et très difficile, qui consiste à analyser et à critiquer les faits, serait un bien pauvre communiste. Rien ne saurait être plus funeste qu'une attitude aussi superficielle: si je sais que je sais peu, je m'efforcerai de savoir davantage, tandis que si un homme prétend qu'il est communiste et qu'il n'a besoin de rien apprendre, il ne sortira jamais rien de lui qui ressemble à un communiste.

Deux objectifs, d'ordre interne : acquérir « la moralité communiste », qui consiste à se donner, à se vouer au triomphe du communisme sans réserve ni retour; et « apprendre, apprendre, apprendre ».

Puis deux objectifs d'ordre externe, d'urgence immédiate, bien concrets : aider à la liquidation de l'analphabétisme, aider à l'industrialisation du pays, et d'abord à son électrification.

Il est clair que, dans un pays d'illettrés, il est impossible de construire une société communiste. Mais il ne suffit pas que le pouvoir des Soviets ordonne, ou bien que le parti fournisse le mot d'ordre, ou bien qu'un certain contingent des meilleurs militants soit consacré à cette tâche. Il faut que la jeune génération se mette aussi à l'œuvre.

Le communisme consiste en ce que les jeunes gens et les jeunes filles appartenant à la Fédération des Jeunesses se disent: voilà un travail pour nous, nous nous grouperons et nous irons dans les villages pour apprendre à lire aux illettrés... Vous le savez, il est impossible de transformer rapidement la Russie ignorante et illettrée en une Russie instruite et éclairée ; mais si la Fédération des Jeunesses y met la main..., les jeunes gens et les jeunes filles qui la composent auront le droit de se nommer Fédération communiste des Jeunesses. Son but consiste, après s'être assimilé telle ou telle connaissance, à en faire profiter ceux qui n'ont pas pu eux-mêmes se débarrasser des ténèbres de l'ignorance.

Voilà pour la liquidation de l'analphabétisme.

Voici pour l'industrialisation du pays:

Vous savez tous que, après les problèmes militaires, après la défense de la République, c'est le problème économique qui surgit aujourd'hui devant vous. Nous savons qu'il est impossible d'édifier la société communiste sans ressusciter l'industrie et l'agriculture, et encore pas sous leur forme ancienne. Il faut les ressusciter conformément au dernier mot de la science contemporaine. Ce dernier mot, vous ne l'ignorez pas, c'est l'électricité. Le jour où tout le pays, toutes les branches de l'industrie et de l'agriculture marcheront à l'électricité, le jour où vous viendrez à bout de ce programme gigantesque, et pas avant, vous pourrez édifier la société communiste qu'était incapable d'édifier l'ancienne génération.

Le prophète repose, mort, dans son cercueil de verre, sous les murs du Kremlin. Mais son esprit anime encore l'élite de la jeunesse. Comment a-t-elle répondu aux mots d'ordre de Lénine ?

Apprendre ? Cette parole sonna désagréablement aux oreilles des 480 000 membres de la Fédération des Jeunesses communistes, le Komsomol. On se trouvait alors en pleine guerre civile; les jeunes ne rêvaient que plaies et bosses; la plupart au reste n'étaient que des demi-illettrés, une notable proportion de simples analphabètes. Bien peu se souciaient de retourner aux bancs d'école.

La *Nep* que Lénine décréta d'autorité, l'année suivante, ne fut ni mieux comprise ni mieux accueillie. On la considérait

comme une régression lamentable vers le régime économique bourgeois, comme une trahison des idées marxistes les plus claires et les plus impérieuses. Par ailleurs, comme le dictateur l'en avait avertie, la jeunesse se fatigua vite à répéter les phrases creuses des meneurs grandiloquents. Mais comme le Komsomol ne savait à quoi appliquer l'ardent besoin d'agir de ces jeunes gens de 14 à 23 ans, son discrédit fut si rapide qu'il tomba à 235 000 membres en 1922. Le Parti s'en émut; la pression officielle et l'agitation systématique firent remonter progressivement le chiffre à 350 000 en 1923, à 500 000 en 1924, au premier million en 1925, au second en 1927, au cinquième en 1931 (quoiqu'une épuration radicale l'ait purgé d'un million de membres en 1929 et 1930), au sixième à l'équinoxe du printemps 1932.

En 1922, on confie à la Fédération des Jeunesses la propagande en faveur de la marine, de son équipement et surtout de son recrutement. En 1928, elle est appelée à donner son effectif concours à l'exécution du Plan, ce qu'elle fait en constituant les fameuses « brigades de choc », en organisant des « campagnes d'assaut », et sur les deux « fronts » que Lénine lui avait assignés : l'industrialisation du pays, la culture intellectuelle des ouvriers et paysans.

3. La mystique de la culture.

« La liquidation de l'analphabétisme, qui n'embrassait, pendant toute la période 1920 à 1928, qu'environ un million d'élèves par an, en a englobé 18 millions en 1930-31 (l'année scolaire commence en U.R.S.S. le 1er octobre). En 1931, l'armée des volontaires de la culture a atteint 1 300 000 soldats ». Ces phrases sont extraites d'un rapport officiel daté du 8 avril 1932. Les chiffres ont été, selon toute vraisemblance, fortement arrondis par en haut. Il reste que l'effort est considérable et l'on peut se demander quel gouvernement bourgeois aurait eu l'audace d'envoyer à l'école tous les illetrés de 12 à 50 ans d'un empire de 160 millions d'habitants, qui en comptait 73 % en 1914.

Les volontaires de la culture dont on parle sont presque tous des jeunes gens. Après avoir accepté, en août 1930, le patronage de l'instruction populaire en U.R.S.S., le Komsomol a mobilisé ses troupes de choc, les étudiants des universités et et des technicums d'abord, mais leur effectif était des plus modestes. Il a fait alors appel à tous ses adeptes; ceux-ci ont répondu en foule, à la lettre « volontaires de la culture ». Pour enseigner ? Non, pas tous. Mais tous peuvent recueillir des ressources pour

acheter des livres, du papier, des crayons, pour louer des salles et les pourvoir de mobilier. Tous peuvent envahir les usines, les entreprises, les kolkoses, les villages, les quartiers extérieurs des villes, y fomenter une agitation fructueuse en faveur de l'art de lire et d'écrire, y constituer des « points de culture » (entendez : une salle, un maître, un noyau d'analphabètes ayant la volonté de se dégrossir). Beaucoup offrirent quelques journées de travail; le Komsomol ensemença, en 1930, 100 000 hectares dont le grain fut vendu au profit du fond de culture. Il y eut des matchs, avec *start* et *finish*, en faveur de quelque œuvre culturelle, avec distribution de récompenses et de mentions aux rayons qui s'étaient distingués.

Tout ce bel entrain fut marqué, comme il est naturel, par quelque désordre et par des épisodes comiques. Trop de ces soldats de la culture étaient assez mal armés, pour combattre en faveur de leur noble cause : 80 à 90%, nous assure-t-on, étaient insuffisamment « lettrés » eux-mêmes pour apprendre quoi que ce soit aux autres et quelques-uns (6,7% en 1926) complètement analphabètes. On institua bien des cours pour les préparer aux assauts, mais que peut-on bien assimiler en 3, 5 ou 10 jours de leçons; ceux qui en avaient le plus besoin n'y parurent pas tous. Aussi, parmi ceux qui s'étaient inscrits, nombreux furent ceux qui jugèrent prudent de ne pas se présenter ! Il y eut 6220 absences sur 10 000, dans un quartier de Moscou, désigné comme objectif d'un « raid culturel », et 1663 sur 2100 à Slatoustinsk. Le zèle des 30 analphabètes d'un « point de culture », situé en pleine Terre noire, dut se contenter de deux syllabaires; un autre groupe, de 40 à 50, dans l'Oural, n'en eut qu'un seul à sa disposition. Tandis qu'on manquait de manuels en Ukraine, on en expédia un wagon dans le Caucase, mais... en langue ukrainienne...

Et puis, il y eut des récalcitrants. Dans tel village, on mit le feu au « point de culture »; dans tel autre, la valeureuse milice de la culture fut accueillie à coups de bâton; ailleurs, ce furent les analphabètes désireux de tâter du B.A. BA. qui furent fouettés jusqu'au sang. Parmi les écoliers assidus, quelques-uns se rencontrèrent d'un cerveau si rebelle que tous les efforts furent vains; d'autres apprirent à épeler, puis, faute d'exercice, oublièrent promptement leur savoir fragile...

Il reste que beaucoup s'y sont mis avec un vif désir de s'instruire, et ont réussi. Ils lisent la gazette murale de l'entreprise où ils travaillent. Ils lisent les milliards d'affiches officieuses et officielles. Ils lisent les journaux qui pullulent comme des moustiques aux abords des marais, tous identiques, tous insipides

aux Occidentaux, et qui les passionnent, eux. Tandis que, dans les wagons « mous » du Transsibérien, les voyageurs de l'Ouest dévorent les romans édités par Ullstein ou Flammarion, sur les banquettes « dures », à trois étages, la jeunesse russe s'absorbe dans des brochures de science et d'économie. Je dis bien : des brochures et non des livres. Les livres n'existent plus guère en Soviétie. Ils sont trop longs et trop lents ; on ne les demande plus ; les marchands les relèguent sur les rayons d'en haut de leur boutique, où l'on accède par des échelles roides et périlleuses. Les presses ne consentent plus à gémir que pour des plaquettes rapides, et toujours au point, car après quinze jours l'une remplace l'autre. Dans les écoles mêmes, on use de la brochure et de la revue plutôt que du manuel. On lit avec passion dans la Russie d'aujourd'hui, avec acharnement, et quand le journal est lu, ou le fascicule, on le passe aux camarades...

Toutes ces publications ne traitent que des questions d'actualité ; or, il n'est que deux questions d'actualité : le Plan et la Révolution mondiale. L'histoire commence en 1905. Les arts du beau sont au service des arts de l'utile. Tout ce qui sentirait le souci désintéressé de « l'art pour l'art » provoquerait l'indignation des lecteurs ; l'écrivain serait soupçonné d'opinions bourgeoises et contre-révolutionnaires. Le lyrisme se transforme en épopée du travail ; les nouvelles et le théâtre ont pour fin d'augmenter la capacité de production. Ce n'est plus la « teste » que l'on souhaite « bien faicte », mais la main dont il faut décupler l'habileté.

4. La mystique de la production.

Piatiletka ! Cet adjectif, pour nous platement numéral, est devenu, dans le pays des Soviets, le synonyme de grand, de beau, d'aimable, de puissant ; il actionne l'effort, il résume l'espoir, il entr'ouvre comme une longue perspective vers le paradis terrestre ; il est le « maître-mot » magique de la jungle motorisée et collectivisée...

La jeunesse, en mal d'héroïsme, s'en est enchantée ! jusqu'aux enfants abandonnés, jusqu'aux jeunes bandits des « républiques de vauriens », elle s'est laissé domestiquer ! Le Komsomol se voua tout entier au Plan avec une ardeur mystique. Quel émerveillement, après les années honteuses de la *Nep* : lutter, libérer la Russie du joug économique, s'imposer durement aux nations bourgeoises, écraser le *Koulak* et le *Nepman* au-dedans, le capitalisme exploiteur au dehors, montrer que le socialisme franc et pur est capable de grandes choses, forcer le monde à

l'admirer malgré lui, puis l'écraser... Toutes les énergies sommeillantes furent secouées et bandées; toutes les expressions belliqueuses du communisme de guerre sont redevenues actuelles : campagne, front, armée, batailles, assaut, brigades de choc, bataillons de fer, cadres, tactique, stratégie... et Plan...

Un jour, la cellule du Komsomol d'une fabrique de cables électriques reçut une lettre des Komsomolistes téléphonistes de Saratov : « Honte, huées, à vous, du Komsomol d'Electroprovod ! Votre fil ne vaut rien. Il ne correspond nullement aux exigences d'une époque d'industrialisation. Il est inutilisable dans la proportion de 94% ! » Suit l'énumération des défauts de fabrication. Aussitôt la cellule des jeunes d'Electroprovod de s'agiter. Où git le mal ? Des projets d'amélioration ont été élaborés, mais... ils encombrent la table de la direction. Les ouvriers font savoir à qui de droit leur mécontentement; ils dressent une liste des machines en mauvais état, des procédés insuffisants. Ils proposent des perfectionnements. L'un de ceux-ci est jugé inexécutable par le comité directeur; les travailleurs l'exécutent eux-mêmes. Un autre est estimé trop coûteux; les travailleurs le payent de leur poche. La fabrique est encore en retard. Un jeune imagine d'organiser un « emprunt d'idées ». A qui présente une idée, que l'épreuve démontre avantageuse, on remet un bon d'une somme en roubles, proportionnelle au gain réalisé, payable à vue à la caisse de l'Etat. La qualité de la production finit par être irréprochable, et la quantité, suffisante.

Dans une meunerie du Caucase septentrionnal, un employé, presque un adolescent, Sorokine, lut dans un journal, un jour, un article sur la fabrique d'automobiles Autostroï, alors en construction. Il conçut le désir d'y travailler. Il s'inscrivit aux leçons techniques de la ville voisine, où sa conviction se fit si communicative qu'il avait gagné, le cours terminé, vingt-deux camarades à ses idées. Le plus âgé avait 22 ans. La brigade de choc de Sorokine se présenta, le 18 mai 1930, sur le chantier de l'Autostroï. Ils furent fraîchement accueillis. La direction, tatillonne et routinière, les tracassa de son mieux. Les anciens, que leur zèle au travail et leur endurance gênaient, les prirent en grippe. Les difficultés les lièrent en un groupe compact; ils menaient une stricte vie commune sous leurs deux tentes, et leur discipline était de fer. Sous l'influence de Sorokine, le direction dut capituler; le comité des travaux fut changé. Les nouveaux dirigeants placèrent l'équipe de choc aux postes les plus pénibles, aux travaux les plus durs, l'assainissement d'un marais, en particulier, où ils passèrent dans l'eau et la boue de longues journées, jus-

qu'à 20 heures sur 24. Quatre d'entre eux ne purent supporter pareil surmenage; les autres continuèrent. Leurs camarades plus âgés conçurent enfin quelque honte de leur indolence. Il n'y avait que 68 brigades de choc en août 1930, avec 1691 membres, « oudarniks »; il y en eut 253 en automne et 339, avec 7023 « oudarniks », au printemps 1931. Le Plan était exécuté à 200 %. Sorokine reçut du gouvernement l'Ordre militaire du Drapeau rouge.

Pour le Plan... ! Sorokine a rencontré de nombreux émules parmi la jeunesse, surtout dans le Komsomol. Les brigades de choc se composent de jeunes surtout. On les lance de préférence sur les usines dont la production demeure inférieure au Plan. Non sans dommage pour les machines et la fabrication : ces travailleurs improvisés ne jouissent d'aucune formation technique; leur agitation furibonde ne supplée point à leur insuffisante compétence. S'ils sont sages, ils parlent plus qu'ils n'agissent — et c'est ce que leur reprochent ceux qu'ils viennent morigéner. Leur fougue brouillonne indispose les ouvriers, qui les reçoivent sans bienveillance, mais qui les redoutent quand même. Il est par ailleurs incontestable qu'ils ont maintes fois réussi à galvaniser des entreprises somnolentes. Ce sont eux qui ont imaginé ces tableaux d'honneur, rouges, où les bons travailleurs sont signalés, avec le symbole d'avance et de progrès, l'avion, l'automobile, la locomotive, ces tableaux de honte, noirs, qui portent les noms des paresseux et des négligents, avec les animaux infamants : l'âne, le chameau et la tortue. Ce sont eux qui appendent dans les locaux communs, dans les ateliers, dans les vitrines, et jusque sur les appartements des intéressés, des inscriptions de louange ou de blâme. N'ont-ils pas organisé, dans la fabrique du « Triangle rouge » une exposition de 70 caricatures de mauvais ouvriers, qui fut visitée par 20 000 de leurs camarades en trois jours, et par quelques milliers d'autres personnes. Ils ont inventé les défits, les concours, les provocations d'équipe à équipe, les mobilisations, initiatives qui témoignent tout au moins d'une ardeur dans la foi que les insuccès ne diminuent nullement ni même n'entament. Foi en la matière ? en la production ? Non, foi en l'humanité, devenue dieu. On n'a pleinement vécu que lorsqu'on a consacré sa personne à ce qui est plus grand que soi, esprit, cœur et forces, jusqu'au bout. Nous disons : servir Dieu, et les hommes en Dieu. Ils disent eux : l'Humanité, celle qui peine et souffre, mais qui, demain, sera libérée et heureuse. Le Plan est présentement le moyen le plus efficace pour rapprocher l'humanité du bonheur qui lui est promis pour le temps lointain de « la phase supérieure du communisme ». Donc,

tout pour le Plan ! Il est une mystique de la production, ou, plus exactement, une mystique du bonheur par la production, qui soulève les énergies des âmes et les rend capables de splendides renoncements, de souffrances et parfois de l'offrande totale de leur personne et de leur vie. Il est une « spiritualité » bolchévique.

5. *La « spiritualité » bolchévique.*

En 1924, après la mort de Lénine, le Komsomol, réuni en Congrès, se plaça sous le patronage du prophète rouge et l'annonça en une lettre aux ouvriers et aux paysans. « Nous n'ambitionnons d'autres avantages que ceux d'accepter de lourds devoirs, car, de notre sein, doit sortir la génération qui reconstruira le monde ». Il se prépare à cette destinée par un sérieux ascétisme.

« Faire partie du Komsomol, est-il écrit dans les statuts, est un honneur plein de responsabilité... Un Komsomoliste ne doit jamais oublier qu'il est un futur membre du Parti communiste; il doit s'entraîner à se rendre digne de remplir cette glorieuse et difficile mission. Toujours et partout, dans l'industrie, dans l'agriculture, dans l'armée rouge, au service de l'Etat, le Komsomoliste doit être le premier des premiers, le plus capable, le plus énergique, le plus droit, le plus courageux, et son exemple doit servir de stimulant à tout le reste de la jeunesse ouvrière ». Obéir, travailler, entraîner les autres, voilà les vertus cardinales dont il doit faire montre à chaque instant, dans son groupement, au dehors, partout et toujours.

Il accepte une discipline de fer. Il appartient au Parti; il en reçoit des ordres absolus; il n'a jamais le droit de les discuter; il n'a qu'à les exécuter, rapidement, exactement. Après avoir travaillé toute la journée dans sa brigade de choc, peut-il se reposer ? Non, sa cellule le réclame; il doit assister aux réunions, y fournir les rapports qu'on lui demande, prendre part aux délibérations, accepter les missions sociales qu'on lui confie.

Et puis, le Parti le rejettera peut-être un jour, en dépit des services rendus. Il doit compter avec l'éventualité de l'ingratitude. On s'use vite dans les postes de commande des institutions soviétiques. Dès qu'on subit un échec, dès qu'on déplaît au soviet, on est écarté ou rejeté aux derniers rangs. Celui qui est frappé ne doit ni s'en aller, ni bouder, ni passer à l'opposition, mais s'effacer et continuer à servir là où le destin l'a replacé.

On n'a guère, en U.R.S.S., le culte de la chasteté. Le temps est passé cependant, où l'impudeur était promue vertu révolutionnaire. Lénine exige des jeunes gens qu'ils imposent à leurs

sens une laisse, sinon un frein, afin de réserver au travail productif et à la lutte des forces moins gaspillées. « La révolution demande concentration, accroissement des énergies, affirmait le dictateur du Kremlin à Clara Zetkin. Des masses, de chacun. Elle ne saurait tolérer les débordements et les orgies que les héros, les héroïnes de d'Annunzio tiennent pour la normalité. Le dévergondage sexuel est un vice bourgeois; c'est un signe de déchéance. Le prolétariat est une classe qui monte; il n'a pas besoin d'ivresse pour s'étourdir ou s'exciter. Se dominer, se discipliner, cela ne sent en rien l'esclavage, surtout en amour. »

Au milieu du terrible hiver de 1924, cinq garçons et cinq filles, que l'école allait rendre à la vie, ne se sentant aucun goût pour l'existence « égoïste » de la famille, résolurent de fonder « une commune ». Ils louèrent, au second étage d'une maison minable du vieux Moscou, un appartement de trois pièces et s'y installèrent en avril 1925. Une chambre fut adaptée en dortoir masculin, une autre en salle à coucher féminine, la troisième fut celle du club. Le mobilier ? exactement dix lits de camp, deux tables, deux bancs. Et ce fut la vie en commun la plus strictement conventuelle, avec un règlement minutieux, où l'emploi du temps était rigoureusement fixé à une minute près [1]. Salaires, gains accessoires, linge, vêtements mêmes, tout était à tous, mais nul n'avait le droit de disposer de rien sans l'assentiment de tous, après délibération et procès-verbal en due forme. Pas même d'un peu de monnaie pour de menues emplettes : un plat sur la table contenait un peu de billon; qui en avait besoin y puisait, après avoir inscrit sur un papier le montant et

---

[1] Voici l'emploi du temps d'une « commune » d'étudiants (Académie des Mines, Moscou) et d'une « commune » d'ouvriers (usine pour automobiles AMO, aux environs de Moscou).

Accadémie des Mines.

7,30	Lever.
7,30 — 8,45	Toilette, déjeûner, service de l'appartem.
8,45 — 14,00	Cours
14,00 — 15,30	Dîner et récréation.
15,30 — 21,00	Cours et étude.
21,00 — 21,30	Souper.
21,30 — 23,00	Repos et lecture.
23,30 — 24,00	Lecture des journaux.

Études 10 h. 45 min.
Travail à la maison, Repas et repos } 4 h. 45 min.
Lecture des journaux 1 h.

Usine AMO

Travail à la fabrique	6 h. 31 m.
Sommeil	7 h. 35 »
Étude	3 h. 1 »
Service des vivres	1 h. 24 »
Activité politique et sociale	53 »
Lecture	51 »
Récréation (cinéma club, théâtre, promenade)	57 »
Service de l'appart.	27 »
Conversations	25 »
Hygiène	24 »
Divers	1 h. 32 »
Total	24 h. 00 m.

sa destination. On se traitait en camarades sur le pied de l'égalité absolue : « les relations particulières, spécialement entre sexes, sont interdites, au moins pendant les premières années ». L'un d'eux souhaita, plus tard, se marier. Ce furent de longues discussions pour savoir si l'on excluerait le prétendant de la « commune » ou si l'on y admettrait sa jeune femme. Cette dernière solution prévalut. Mais la « commune » se réserva de déterminer si progéniture devrait s'ensuivre et quand. Un bébé naquit, après autorisation régulière. On admit qu'il serait l'enfant de la « commune » bien plutôt que celui de ses parents. Puis il y eut divorce, ce qui fut une nouvelle cause de longues palabres... La vie collective est pénible; il faut presque de l'héroïsme pour la poursuivre longtemps. Elle parut à plusieurs des « communards » si intolérable que six sur dix se retirèrent. « Je n'en puis plus, écrivait l'un d'eux; rester un peu seul, avoir un coin à moi, un peu de bonheur à moi, voilà ce qu'il me faut. » Ils furent remplacés. D'autres « communes » s'organisèrent, un peu partout, pas en grand nombre : le régime est trop dur. Ce sont des étudiants, des soldats démobilisés, des membres du Komsomol et spécialement des « oudarniks » de brigades de choc : des 22 « oudarniks » de Sorokine, 19 s'étaient unis en « commune » autour de leur « brigadier ». Les « communes » peuvent compter sur l'appui du Parti, de l'Etat. Ce sont les moines du nouvel ordre du monde. Ils donnent l'exemple de cette « révolution de la vie personnelle » qui est un des objectifs du communisme léniniste. Quelques-uns groupent leurs ressources, afin d'avoir à meilleur compte leur logis et leur pain. Beaucoup, afin de pouvoir servir mieux le *Piatiletka* et la cause de l'humanité. En renonçant à toute idée personnelle, à toute volonté propre, à toute satisfaction particulière, ils espèrent pouvoir faire avancer de quelques années, par la puissance accrue des forces, le paradis terrestre où chacun recevra « à la mesure de ses besoins ».

Pour le moment, on n'y mange pas toujours à sa faim et le travail est épuisant. Mais il est bien question de pareilles niaiseries ! Alors qu'il s'agit de « la naissance d'un monde nouveau » et d'un « nouveau type d'homme »... Le bonheur ou le malheur de la génération d'aujourd'hui n'importe guère ! « Un homme coûte si peu qu'on n'a pas à s'inquiéter si l'on tue celui-ci, si l'on dépouille celui-là, si l'on fait violence à cette autre... La « classe » seule compte. Des hommes, on en a tant qu'on veut ! » Le régime le plus spartiate est à la mode auprès de la jeunesse de l'U.R.S.S., pain noir, soupe aux choux, paillasse dans une salle commune. Aucun souci vestimentaire. On repousse systématiquement tout confort « petit-bourgeois ». Nul n'est plus indépendant de la

corporation des marchands de meubles qu'un peuple de Diogènes. Si le Plan ne réussit pas, on patientera, on recommencera. Les Républiques soviétiques confient leur sort moins au succès du Plan qu'à la volonté, qu'à l'endurance de la jeunesse.

Aussi bien, l'on ne saurait assez souligner le mépris de ces jeunes pour l'Europe occidentale; c'est celui du colon britannique pour le naturel dégénéré, celui des vingt ans pour l'homme de la soixantaine et au-delà, celui du clairvoyant pour l'aveugle qui prétendrait lui en remontrer dans le jeu des couleurs. Les nations de l'Ouest sont malades, vieillies, pourries, finies; mais l'U.R.S.S. est l'avenir; elle enferme dans ses lettres mystérieuses, où nulle frontière n'enclot un territoire, tous les prolétaires de l'univers et tout le progrès des temps à venir. Ne pas être communiste, c'est de l'idiotie; faire de l'opposition, une absurdité; vouloir garder ses idées à soi, faire du particularisme, c'est montrer un esprit obtus et rétrograde. Appartenir au parti, suivre la « ligne générale », voilà qui est sagesse, voilà qui est vertu...

Le présent article ne comporte aucune conclusion. Il ne souhaite que renseigner ses lecteurs sur la « mentalité » de la jeunesse russe de la dernière année du *Piatiletka*. Ou, si l'on en veut une, je la trouve dans une réflexion d'un de nos magistrats émise après un rapide exposé que je lui fis de l'état d'esprit des bolchévistes de 20 ans : « Voyez-vous, M. le professeur, les habiletés politiques ne pourront pas grand'chose contre le bolchévisme. Une mystique ne se combat que par une mystique meilleure qu'on lui oppose ». On ne saurait mieux dire, en précisant que la « mystique » du Christ doit être vécue, non parce qu'elle est utile dans les conjonctures actuelles, mais parce qu'elle est éternellement vraie.

EUGÈNE DÉVAUD,
Professeur à l'Ecole normale d'Hauterive.

LA MORALE ET LA RELIGION BERGSONIENNES

« ...Quelque chose comme le chemin que se fraye la dernière fusée du feu d'artifice, parmi les débris qui retombent des fusées éteintes. » Ce fragment d'une phrase de « l'Evolution Créatrice », nous vint en mémoire lorsque nous ouvrîmes le dernier livre de Bergson [1]. Voici donc la dernière fusée, attendue depuis vingt-cinq ans ! Faut-il avouer qu'en suivant sa trajectoire nous avons vu surtout retomber des débris éteints ? Sans doute l'ardeur de notre attente aura-t-elle mesuré la profondeur de notre déception. Car on était en droit d'espérer de grandes choses de cette morale et de cette religion. Pouvions-nous oublier cette série émouvante de témoignages — de Charles Péguy à Henri Massis — qui montrait à quel point le bergsonisme avait été pour beaucoup une doctrine libératrice ? Grâce à lui de nombreuses intelligences avaient retrouvé les vérités essentielles: — diminuées, je le veux bien, et même déformées, mais vivantes cependant et combien agissantes ! A notre époque de désarroi angoissé, la morale et la religion proposées par Bergson n'allaient-elles pas fournir à beaucoup de jeunes, l'occasion de s'évader des geôles savamment préparées pour eux, par les maîtres de l'heure ? On se rappelle le pathétique appel adressé naguère au vénérable philosophe, par Gabriel Marcel: «Il faut le dire avec certitude, le concret et le spirituel ne pourront être récupérés qu'ensemble; M. Bergson l'a toujours su, l'a toujours

[1] *Les deux sources de la morale et de la religion.* Paris, Alcan, 1932, in-8°, 343 pp.

affirmé, mais il faut bien hélas ! le constater: son enseignement est demeuré jusqu'ici chez nous sans fécondité véritable, et peut-être ce fait tient-il pour une part à ce que sur le problème religieux il ne s'est jamais expliqué. Nul ne peut savoir pour combien de temps il est encore parmi nous; nous sommes quelques-uns à le conjurer de nous livrer serait-ce de simples notes sur un aspect de sa philosophie qui ne peut à l'heure actuelle être pour les commentateurs qu'un lieu de conjectures hasardeuses et sans assises réelles. Les exigences strictes qu'il a toujours marquées à l'endroit de sa propre pensée, de l'expression aussi précise que possible de celle-ci — peut-être n'a-t-il plus tout à fait le droit de les maintenir jusqu'au terme. Dans le désert de la pensée française les sources sont trop rares: quand tant d'autres élèvent la voix qui n'ont rien à nous dire, nul message à nous communiquer, lui seul se taira-t-il ? »

Depuis qu'il écrivit ces lignes, leur auteur est venu à une meilleure philosophie, mais, même si cet heureux événement ne s'était pas produit, nous doutons que la réalisation de son vœu eût satisfait Gabriel Marcel. On répondra que tous ces espoirs étaient chimériques. Non pas. L'esprit le plus authentique du bergsonisme les autorisait. Ne nous avait-on pas dit que le philosophe doit se garder de « déduire paresseusement des conséquences selon les règles d'une logique rectiligne », mais qu'au contraire chaque problème exige un effort d'intuition entièrement neuf ? Ne pouvions-nous donc pas attendre qu'un effort soutenu pendant un quart de siècle, aboutirait à des résultats imprévus ? Par ailleurs nous savions que Bergson savourait les mystiques; à ce contact son génie n'allait-il pas se transfigurer ? Ce ne serait pas la première fois qu'un penseur aurait modifié sa doctrine en cours de route. Témoin Schelling, et, plus près de nous, Scheler. Or, quelques indications tombées de la plume de Bergson changeaient la possibilité en probalilité. En effet, le Maître semblait s'orienter vers une éthique dont les deux pôles seraient le plaisir et la joie. Contraste fort instructif et qui, poussé à fond, aurait permis peut-être l'élaboration d'une morale qui fonderait objectivement l'obligation; car au rebours du plaisir, qui se termine à l'individu et ne nous sort pas du

subjectivisme, la vraie joie ne se conçoit que comme jaillissant du dévouement de l'individu à une valeur qu'il ne crée point mais qu'il suppose. Si l'on creuse jusqu'à la racine de ces valeurs, si l'on veut les ramener à l'unité, on aboutit fatalement à Dieu, source suprême de l'obligation morale. La perspective était engageante et les années qui passaient sans nous donner le livre tant promis, ne faisaient qu'intensifier notre espoir. Nous n'ignorions pas, certes, les réserves de certains critiques pour qui une morale était impossible en bergsonisme. Surtout, nous avions présentes à l'esprit certaines déclarations du Maître en vertu desquelles il ne publierait rien, s'il ne parvenait à des conclusions aussi « montrables » que celles de ses précédents travaux. Un si long silence était peut-être un aveu d'impuissance, mais il y avait quelque chance pour que, si le livre venait, il fût « révolutionnaire». Or, le livre est venu et il ne «révolutionne» rien du tout, se réduisant à être un inventaire des idées courantes sur la morale et la religion, vue sous l'angle du bergsonisme. Nous n'entendons insinuer aucunement que l'on constate chez Bergson une décadence. Ce serait absolument injuste. Non, Bergson est resté lui-même ; mais justement nous regrettons qu'il le soit trop resté, au lieu de se renouveler. Etait-ce trop demander à un penseur qui tient une doctrine dynamiste et relativiste de la vérité ? Loin de nous apporter du nouveau, «Les deux sources » se présentent expressément comme une suite. Tous les thèmes de 1889 sont repris sans une seule modification. Le malheur est que ces thèmes ont vieilli. Dans le feu d'artifice bergsonien il y a décidément trop de débris éteints ! A quiconque est au courant de certains essais récents (nous songeons surtout aux phénoménologues) le livre de Bergson produit une impression analogue à celle qu'éprouvent, en entendant du Gounod, des oreilles habituées à Strawinsky. Et tout cela ne manque pas d'être troublant. Voici un philosophe qui renie la déduction, qui prêche le changement et l'imprévisibilité ; or, dès son premier « Essai », sa doctrine est immuablement fixée. Depuis lors, elle se développe avec une cohérence et une continuité dignes de Spinoza. Ce n'est aucunement un torrent de montagne, mais au contraire un beau fleuve qui s'épand en ligne

droite. La chose, qui serait normale et louable chez un « intellectualiste », est étonnante chez un dynamiste qui se réclame de l'intuition. On aurait souhaité plus d'imprévu. — Nous entendons la réponse des bergsoniens: le Maître n'a-t-il pas enseigné explicitement qu'un philosophe digne de ce nom n'a jamais dit qu'une seule chose et qu'il n'a eu, au fond, qu'une intuition originale ? Tout son effort ultérieur doit viser, à propos de chaque problème, à remonter au centre de jaillissement, au lieu de se laisser aller à déduire paresseusement des conclusions. — Mais de grâce, ne confondons pas procédés de composition et teneur doctrinale d'une philosophie. Qu'un penseur qui se fie à l'intuition n'éprouve pas les mêmes phénomènes de conscience que celui qui se sert de la déduction, c'est probable et même certain. Encore faut-il ajouter que les partisans de l'intuition, caricaturent souvent la déduction des « intellectualistes ». Il ne s'agit point, pour ceux-ci, d'assembler mécaniquement des syllogismes à peu près comme on enfile des perles, mais de remonter dans chaque cas à un principe évident à la lumière duquel l'intelligence juge du vrai et du faux. Mais là n'est pas la question. Répétons-le, ce qui nous intéresse pour l'instant, c'est la teneur objective de la doctrine et non la psychologie du philosophe. Or, nous devons bien constater que — selon une expression chère à Bergson — « tout se passe comme si » la morale et la religion qu'on nous présente, avaient tout simplement été *déduites* de ses ouvrages précédents. Que, de fait, elles n'aient pas été déduites, encore un coup cela importe peu, ou plutôt cela montre que l'intuition n'a point tenu ses promesses de fécondité philosophique puisque désormais elle n'invente plus, elle se répète. Il est remarquable en effet que tandis qu'autrefois d'une œuvre à l'autre on notait un développement du bergsonisme, c'est-à-dire un progrès (quoique toujours homogène), maintenant on constate un simple déroulement, ou si l'on veut, une application à un cas donné, de thèses déjà anciennes. Aussi il nous semble qu'un disciple diligent aurait pu construire déductivement ce livre, dans ses grandes lignes, à partir de « l'Evolution Créatrice » et surtout de quelques pages capitales de l'« Essai »:

pur travail d'adaptation d'idées psychologiques et cosmologiques aux réalités morales et religieuses.

Rappelons-nous la distinction fameuse entre les deux aspects du « moi »[1]. D'abord cette région où la plupart du temps nous vivons et qui est la surface de contact entre notre âme et les choses extérieures, son ombre projetée dans l'espace homogène. Ce moi « *statique* », est fait de la juxtaposition d'états inertes, nettement dessinés, séparés les uns des autres, fixés par conséquent: sensations, idées générales, souvenirs, mots. Tout cela congelé, cristallisé, impersonnel, identique à soi-même, régi par une logique rectiligne et soumis à un rigoureux déterminisme. Une toile habilement tissée par l'expérience millénaire, par le contact avec la matière, les habitudes du langage et surtout par les exigences de la vie sociale. « L'intuition d'un espace homogène est déjà un acheminement à la vie sociale. L'animal ne se représente probablement pas, comme nous, en outre de ses sensations, un monde extérieur bien distinct de lui, qui soit la propriété commune de tous les êtres conscients. La tendance en vertu de laquelle nous nous figurons nettement cette extériorité des choses et cette homogénéité de leur milieu est la même qui nous porte à vivre en commun et à parler. Mais à mesure que se réalisent plus complètement les conditions de la vie sociale, à mesure aussi s'accentue le courant qui emporte nos états de conscience du dedans au dehors: petit à petit ces états se transforment en objets ou en choses; ils ne se détachent pas seulement les uns des autres, mais encore de nous... Ainsi se forme un second moi qui recouvre le premier, un moi dont l'existence a des moments distincts, dont les états se détachent les uns des autres et s'expriment sans peine par des mots.[2] » Mais si, par un effort violent, nous brisons cette croûte écrasante et nous essayons de découvrir nous-mêmes à nous-mêmes, à ce moment, nous abandonnons notre âme conventionnelle pour descendre jusqu'au « moi *dynamique* », fondamental et

---

[1] *Essai sur les données immédiates...* p. 97-106; *Introd. à la métaphys.*, p. 4-7.

[2] *Essai...*, p. 104-105.

profond, celui qui veut et se passionne. Dans sa pureté originelle, il est vivante durée, continuité d'écoulement, hétérogénéité pure, perpétuelle acquisition de qualités, fleuve aux tourbillons indistincts. Lorsqu'installés mobilement en lui, nous posons un acte, cet acte émane de notre personnalité entière, telle qu'elle était alors et ne sera jamais plus. Incommensurable avec ses antécédents, absolument unique en son genre, un tel acte ne saurait s'exprimer par une loi ; il est donc libre.

Complétant et élargissant ces résultats, « L'Evolution Créatrice » nous enseignait que l'effort d'intuition par quoi nous sommes introduits dans l'intime de notre moi dynamique, ne nous en découvre pas simplement les richesses ; il s'ouvre par surcroît sur d'abyssales profondeurs, car il nous fait coïncider avec l'élan créateur de toute réalité. Au contraire, en suivant le chemin inverse, en nous laissant tomber du dynamique au statique, nous avons le sentiment que notre moi se relâche, s'éparpille peu à peu en souvenirs et en images, en idées déjà lourdes d'espace ; à la limite serait le pur homogène. Ainsi, le moi qui se détend, nous fait assister à la matérialisation progressive de la conscience et, du même coup, nous permet de deviner quelle est l'origine de la matière. Psychique inverti, celle-ci ne fait que continuer beaucoup plus loin le mouvement que la conscience pouvait esquisser en nous à l'état naissant.

Quiconque a bien pénétré l'opposition « *statisme — dynamisme du moi* », détient le secret des « Deux sources de la morale et de la religion ». Ces deux sources sont : d'une part la *société*, qui règle notre moi de surface et dont la « pression » lui impose une morale et une religion *statiques* conformes aux besoins de la communauté ; d'autre part le *moi profond*, en continuité avec l'élan vital, qui dans une sublime « aspiration », soulève le héros et le saint au-dessus de l'espèce humaine pour en faire des dieux, et crée ainsi la morale et la religion *dynamiques*.

* * *

L'ouvrage de Bergson s'ouvre par des pages que ne désavouera point le plus fanatique des « durkheimiens ». On nous y

fait vivement sentir l'adhérence de l'individu à la société, son incorporation à elle. La collectivité écrase chacun de nous de sa lourde masse, nous inflige une série de contraintes, engendre en nous des habitudes qui exercent une pression constante sur notre volonté libre et entravent le développement spontané de notre personnalité. « Que n'eût pas été notre enfance si l'on nous avait laissés faire ! Nous aurions volé de plaisirs en plaisirs. Mais voici qu'un obstacle surgissait, ni visible, ni tangible: une interdiction. Pourquoi obéissions-nous ? La question ne se posait guère; nous avions pris l'habitude d'écouter nos parents et nos maîtres [...]. Nous ne nous en rendions pas nettement compte, mais derrière nos parents et nos maîtres, nous devinions quelque chose d'énorme ou plutôt d'indéfini, qui pesait sur nous de toute sa masse par leur intermédiaire. Nous dirions plus tard que c'est la société. [1] » Peu à peu se forme en nous la notion *d'obligation*; elle est le fruit de l'impératif social [2]. La communauté donne à ses commandements, de par leur universalité même, une apparence de lois naturelles: « une infraction à l'ordre social revêt ainsi un caractère antinaturel: même si elle est fréquemment répétée, elle nous fait l'effet d'une exception qui serait à la société ce qu'un monstre est à la nature » [3]. « Chacun de nous se tournant vers lui-même, se sent évidemment libre de suivre son goût, son désir ou son caprice, et de ne pas penser aux autres hommes. Mais la velléité ne s'en est pas plutôt dessinée qu'une force antagoniste survient, faite de toutes les forces sociales accumulées: à la différence des mobiles individuels, qui tireraient chacun de son côté, cette force aboutirait à un ordre qui ne serait pas sans analogie avec celui des phénomènes naturels. [4] » Et cela est normal. Rappelons-nous que d'après « l'Evolution Créatrice », le courant de vie, entraîné par la matière, a dû se scinder. Il n'a abouti que sur deux points, situés au bout des deux lignes d'évolution qui conduisent respectivement à l'homme et aux arthropodes; puisqu'ici

[1] *Les deux sources...*, p. 1-2.
[2] *Op. cit.*, pp. 5, 290.
[3] *Op. cit.*, p. 5.
[4] *Op. cit.*, p. 6-7.

comme là-bas, nous rencontrons la vie sociale, il est clair que celle-ci était dans les « intentions » de la nature [1]. La seule différence est que dans un cas la nature s'est proposée d'atteindre un résultat au moyen de l'instinct; dans l'autre, elle s'est servie de l'intelligence [2]. On peut donc dire que cette première morale est naturelle [3]. Par là même, elle est impersonnelle [4]; elle est close aussi, car la nature visait pour l'homme, la vie au sein de communautés fort restreintes et sans cesse dressées les unes contre les autres [5]. L'amour de l'humanité est un sentiment inconnu à ce stade de l'évolution sociale; inconnus également, les devoirs envers l'homme en tant qu'homme [6].

Mais de même que sous le moi de surface, cette partie socialisée de nous-mêmes, il y a le moi profond, original et inexprimable, qui parfois réussit à briser la lourde enveloppe qui l'oppresse, ainsi, au-delà de la morale statique, il y en a une autre, *dynamique*, qui jaillit de l'aspiration du moi fondamental traversé par l'élan de vie. A l'origine de cette morale se trouve une émotion neuve, génératrice de pensées [7]. Nous n'avons plus la

---

[1] *Op. cit.*, pp. 53, 114, 121, 125-126, etc.

[2] *Op. cit.*, pp. 21, 52, 95, 110, 121, 218, 267, 287.

[3] *Op. cit.*, pp. 52, 53, 54, 62, 97, 103.

[4] *Op. cit.*, pp. 29, 30, 47, 84, 99, 101.

[5] *Op. cit.*, pp. 28, 33, 49, 61, 287.

[6] *Op. cit.*, pp. 25, 28, 31, 32.

[7] *Op. cit.*, pp. 36, 39, 40, 44, 74. B. se défend expressément de présenter une morale « de sentiment » (p. 44). C'est qu'aussi bien, pour lui, l'« émotion » n'est point ce que les psychologues entendent d'ordinaire par ce mot. Ici encore reparaît la distinction entre les deux « moi »: l'émotion des psychologues n'est qu'une agitation de surface; l'émotion bergsonienne est un soulèvement des profondeurs; essentiellement créatrice, elle est de nature supra-intellectuelle. Ailleurs B. appelait cela: « intuition ». Tout ce qu'il en dit présentement, nous confirme dans l'interprétation que nous avons proposée jadis: pour surprendre le secret de l'intuition bergsonienne, il ne faut s'adresser ni à la métaphysique, ni à la théorie de la connaissance, ni même à la psychologie générale; il faut aller tout droit à la psychologie de la création artistique. Là, et non ailleurs, se trouve le lieu propre de cette fuyante intuition; par le fait même, sa faiblesse métaphysique éclate à tous les yeux non prévenus.

création du corps social, mais celle d'un génie moral: le héros [1]. Toute contrainte disparaît, il n'y a plus que l'attrait, exercé par un exemple sublime, sur les volontés humaines [2]. La poussée est remplacée par l'appel, et le dressage par l'imitation [3]. Loin d'être impersonnelle, cette morale est l'œuvre d'un individu [4]; loin d'être close, elle est ouverte par essence, parce que tout orientée vers le progrès, parce que faite d'universel amour [5]. Le type en est la morale chrétienne [6].

Cependant, malgré leur opposition, l'une et l'autre morale se présentent, en dernière analyse, comme une manifestation de la vie. La morale statique représente l'élan vital et tourbillonant sur place; la morale dynamique c'est ce même élan, mais qui marche en avant [7]. Ce qu'il n'a pu obtenir pour l'ensemble de l'espèce, il le réalise dans un individu d'élite, qui entraînera les autres [8]. De sorte que, et en dépit du titre de l'ouvrage, il n'y a qu'une seule source de la morale: la vie [9].

---

[1] *Op. cit.*, pp. 80, 81, 85, 96, 102.

[2] *Op. cit.*, pp. 46, 99. Un autre moraliste contemporain, Max Scheler, a beaucoup insisté sur le rôle des modèles ou exemplaires, et par conséquent, de l'imitation, en matière morale. Cf. *Der Formalismus in der Ethik u. d. materiale Wertethik*, Halle 1921.

[3] *Op. cit.*, pp. 30, 46, 99, 101.

[4] *Op. cit.*, pp. 78, 96.

[5] *Op. cit.*, pp. 32, 34, 56, 80, 96, 101.

[6] *Op. cit.*, p. 57.

[7] *Op. cit.*, pp. 47-48, 49-50.

[8] *Op. cit.*, pp. 48, 55.

[9] Apparemment, il y a chez B., un certain flottement dans les expressions. Tantôt il affirme une morale, tantôt deux (26, 27, 28, 31, 47, 48, 51, 56); tantôt deux parties ou aspects (16, 52, 54), tantôt double origine (80), d'une seule morale. Mais ces différences d'expression s'expliquent facilement par la différence des points de vue. Dans la réalité concrète, il n'existe qu'*une* morale (85); maintenant, si nous la soumettons à l'analyse, nous constatons qu'elle est le produit hybride ou mixte de deux forces distinctes: la pression et l'aspiration (47, 63, 81, 85, 91, 98), ce sont « les deux sources de *la* morale ». Ayant devant les yeux cette double origine, nous parlons de morale statique, de morale dynamique, comme de deux éléments hétérogènes (52). Il va sans dire que ce sont des limites idéales (84); ni l'une ni l'autre

L'examen détaillé de cette doctrine exigerait de longues pages sinon un volume entier. Contentons-nous de signaler quel point nous paraît particulièrement branlant dans toute la construction. Bergson lui-même nous met sur la voie: « La grosse question, dit-il, est de savoir pourquoi nous sommes obligés dans des cas où il ne suffit nullement de se laisser aller pour faire son devoir »[1]. L'*obligation morale*, voilà donc ce qu'il s'agit, avant tout, d'expliquer et de fonder.

Notre auteur n'a aucune peine à montrer, tellement la chose est évidente, que les très nombreuses éthiques, excogitées par les penseurs modernes, ne réussissent point à rendre compte de l'obligation. Si tel moraliste paraît y parvenir, un examen plus attentif montre qu'en réalité il s'est donné par avance l'obligation qu'il devait expliquer[2]. Tel un alchimiste, croirait découvrir la pierre philosophale alors qu'inconsciemment, il avait mis de l'or au fond de son creuset.

Tout cela est évident, et les thomistes n'ont point attendu Bergson pour dénoncer la carence des systèmes de morale contemporains. Seulement, notre philosophe passe à l'autre extrême. Loin de prendre l'obligation pour accordée, *il la supprime* et la paradoxale originalité de son effort consiste à *prétendre expliquer la morale au moment où il la fait évanouir.*

Nous n'exagérons point, ni ne plaisantons. Nous signalons un des procédés propres à la dialectique bergsonienne.

Plusieurs philosophes discutent un problème. Survient Bergson. Va-t-il montrer en quoi telle ou telle solution est inopérante, pour lui substituer la sienne ? — Sa méthode est plus expéditive. Elle consiste à montrer que tous ces penseurs, sans exception, ne comprennent même pas les questions qu'ils agitent. Leur tort n'est donc pas d'avoir mal raisonné, mais de

---

n'existe à l'état pur (48, 54); toujours nous avons devant nous la résultante de leur interaction, donc *une* morale *complète* (29), mais qui a *deux* composantes (80, 85). Creusant plus profond, nous trouvons à la base de la pression et de l'aspiration, *une* seule force: l'élan vital, mais qui agit différemment (47-48, 98, 102).

[1] *Op. cit.*, p. 85.

[2] *Op. cit.*, pp. 86-92.

s'être acharnés à discuter des problèmes *dépourvus de sens.* D'où il suit que l'histoire de la philosophie est l'histoire des illusions qui ont leurré l'humanité pensante. Dans ces conditions, il ne saurait être évidemment question de résoudre ces pseudo-problèmes, il suffit de les faire évanouir. Aussi sommes-nous bien surpris lorsque Bergson, par une étrange inconséquence, propose tout de même une solution ! Il est juste d'ajouter que celle-ci n'a, en général, rien de commun si ce n'est le nom, avec ce qu'elle prétend remplacer...

Dès l'« Essai sur les données immédates », cette méthode est mise en œuvre. Toutes les ressources d'une dialectique raffinée sont réunies pour montrer que les arguments des déterministes comme ceux de leurs adversaires sont des non-sens. La conclusion normale d'un tel débat serait la suivante: depuis qu'il y a des hommes et qui philosophent, on discute sur le libre arbitre. Or cette discussion n'a aucune raison d'être, car la question ne comporte point de réponse. Il est donc parfaitement vain de se demander si notre volonté est libre ou si elle est déterminée.

Voilà ce que nous attendions, et voici ce que nous lisons: « Nous pouvons maintenant formuler notre conception de la liberté »[1].

Ne jouons pas sur les mots. Déterministes et partisans du libre arbitre sont en désaccord sur tous les points sauf sur un: la conception qu'ils se font de la liberté. Vous nous dites que cette conception ne soutient pas l'examen. Fort bien. Abandonnez les adversaires à leur triste sort, mais de grâce ne venez pas nous proposer, sous le nom de « liberté », quelque chose qui n'a aucun rapport avec ce qu'on entend d'ordinaire par ce mot ! — Un bergsonien nous objectera sans doute, cette phrase du Maître: « On peut donner aux mots le sens qu'on veut pourvu qu'on le définisse d'abord »[2]. A cela nous opposerons, en premier lieu, que violenter ainsi les mots n'est pas le moyen d'apporter la lumière dans un débat déjà suffisamment embrouillé.

---

[1] *Essai...*, p. 167.

[2] *Deux sources...*, p. 235; cf. p. 217.

Ensuite, nous rappellerons une autre phrase du même Maître: « Alléguerez-vous [...] qu'on est libre de donner aux mots qu'on définit le sens qu'on veut ? Je l'admets encore, mais si vous attribuez au mot un sens radicalement différent de celui qu'il a d'ordinaire, c'est à un objet nouveau qu'il s'applique; vos raisonnements ne concerneront plus l'ancien objet; il sera donc entendu que vous nous parlez d'autre chose »[1]. Et c'est précisément d'*autre chose* que parle Bergson lorsqu'il formule sa conception de la liberté !

Même manière de procéder dans la question qui nous occupe. La démonstration que tente Bergson revient à ceci: les moralistes ont été victimes d'une illusion commune[2]; ils ont cru à une obligation *morale* alors qu'en réalité il y a bien une obligation mais qui n'est point morale, du moins primordialement. Qu'est-elle donc ? Elle est le produit de forces qui, de soi, sont amorales: l'élan vital (cause dernière), la communauté (cause prochaine), le dressage (cause immédiate). La nature avait décidé qu'il y aurait des communautés humaines comme il y a des communautés de fourmis ou d'abeilles. Dans ce dernier cas, la chose était fort simple car l'instinct y pourvoyait; l'individu n'a aucune puissance de choix et l'action destinée à maintenir la conservation et la cohésion du groupe s'accomplit nécessairement. Tout est réglé par avance[3]. Mais avec l'homme, la tâche se complique. Grâce à son intelligence, il peut choisir et donc se raidir, aller aux solutions égoïstes. Alors la nature fait intervenir ce qui ressemble le plus à l'instinct: l'habitude[4]. A force de contraindre l'individu, de peser sur sa volonté, la société le dresse, lui fait acquérir l'habitude d'agir dans l'intérêt de l'espèce[5] et comme il n'y a rien de plus tyrannique que l'habitude, l'homme se sentira « *obligé* » à poser de tels actes[6].

---

[1] *Op. cit.*, p. 258.
[2] Cf. p. 92-93.
[3] *Op. cit.*, pp. 93, 110, 126.
[4] *Op. cit.*, pp. 62, 97.
[5] *Op. cit.*, p. 99 et suiv.
[6] *Op. cit.*, pp. 17, 19.

Mais qui ne voit qu'en tout cela il y a autant de morale que dans le « savoir-vivre », les belles manières [1] ! Le devoir ne coïncide tout de même pas avec la coutume, n'en déplaise à certains sociologues.

Prenez un chien bien dressé: il peut certes désobéir encore à son maître et son caprice le porte à le faire, mais il sait ce qui lui en coûte; et s'il faillit, voyez-le revenir, queue et oreilles basses, l'air humble, rampant, attendant la punition. Au sens bergsonien du mot, il se sent « obligé » à obéir. On répondra que le chien ne pense pas, tandis que l'homme raisonne son obligation. Grave erreur ! L'absence de raisonnement, montre au contraire, l'obligation bergsonienne dans son originalité native, car la raison ne fournit qu'une matière à la forme, irréductible à l'intelligence, et toujours présente à notre vie morale [2]. Pour avoir l'obligation à l'état pur, il faut, nous dit-on, penser à l'instinct ou au somnambulisme [3].

Concluons que dans son fond, l'obligation bergsonienne est nécessité [4], tout comme le libre arbitre bergsonien est une forme du déterminisme.

Reste la morale dynamique. De l'aveu même de Bergson, on n'y rencontre point d'obligation proprement dite [5], mais simplement quelque chose qui lui ressemble: une exigence d'action, qui ne rencontre pas de résistance et, par suite, ne contraint pas [6]. Nous posons la question: même cette obligation diminuée et comme exténuée qu'est l'exigence d'action, se révèle-t-elle comme étant d'ordre *moral* ? Au contraire, n'est-elle point simplement une exubérance qui demande à éclater ?

---

[1] Ceci sera contesté par les adorateurs de l'idole « Société ». Mais on aura beau faire. Ce qu'il y a de meilleur en nous prendra toujours parti pour Antigone et la conscience normale se refusera à croire que la perfidie et la cruauté soient, en temps de guerre, des actes moraux.

[2] *Op. cit.*, pp. 16, 18, 19, 62, 83, 92.

[3] *Op. cit.*, pp. 20, 22, 33, 47, 83, 88.

[4] *Op. cit.*, 24, 95.

[5] Parce que l'obligation, comme telle, est sociale, pp. 17, 54, 83.

[6] *Op. cit.*, pp. 35, 52.

Un arbre que traverserait une lueur de conscience, ne sentirait-il pas, sous la poussée de la sève, comme une exigence de feuilles et de fleurs ? Le génie artistique ne connaît d'autre loi que le souffle qui le soulève. Ainsi le « héros », ne se meut-il point « par delà le bien et le mal » ; ou plutôt, tout ce qu'il fait n'est-il pas bon, du moment qu'il le fait ? Le créateur ne saurait être soumis à son œuvre. Objectera-t-on que les hommes « divins », par cela même qu'ils créent la morale dynamique, sont eux-mêmes moraux par essence ? — Nous répliquerons que le Surhomme est alors, un être moral. Seulement Nietzsche se refusait à jouer sur les mots.

Déjà en 1894, J. Wéber déduisait du bergsonisme, le plus radical des amoralismes : « En face de cette morale d'idée, nous esquissons l'amoralisme du fait... La moralité d'un homme n'est que son impuissance à se créer une conduite personnelle... La perfection, c'est d'avoir triomphé, c'est de s'être posé, c'est d'avoir existé... Toute action est bonne parce qu'on l'accomplit... Le fait accompli, voilà la base de toute morale... Le succès, pourvu qu'il soit implacable et farouche, pourvu que le vaincu soit bien vaincu, détruit, aboli sans espoir, le succès justifie tout... Le fait nouveau n'a qu'à s'imposer sans chercher de justification... et vraiment, lorsqu'on y songe, nous avons le droit de tout faire... » [1].

L'extraordinaire grandeur morale qui s'affirme dans le dernier ouvrage du Maître, donne le démenti aux fâcheuses et intempestives déductions du disciple, mais la *doctrine* de Bergson n'accueille-t-elle point ce que son âme repousse ? Un « positivisme », même « nouveau », peut-il enregistrer autre chose que des faits accomplis ? Dans la morale bergsonienne, il ne peut y avoir de maximes.

Il est vrai, on peut considérer comme la plus radicale des réfutations de l'amoralisme, la transformation opérée par Bergson de son élan vital en élan d'amour ; la vie même, dans cette perspective, aurait un caractère moral.

---

[1] Une étude réaliste de l'acte et ses conséquences morales. (Rev. méta. et morale, t. 2, p. 549 et suiv.).

Nous reviendrons sur cette « transformation ». Pour l'instant, contentons-nous de deux remarques. D'abord, c'est une question de savoir si l'on peut (sans violenter encore une fois le sens des mots) affirmer que la vie, telle que la décrit « l'Evolution Créatrice », est d'essence morale. En second lieu, la « transformation » ne nous est donnée que comme hypothétique, et qui plus est, comme une hypothèse non nécessairement liée au bergsonisme [1]. On n'est plus bergsonien si l'on rejette l'élan vital ; on peut le rester, tout en n'acceptant point l'élan d'amour. Ainsi Littré se réclamait à juste titre du positivisme, quoiqu'il n'admît pas la deuxième philosophie de Comte. De même, un surhomme bergsonien, rapporterait son amoralisme à la morale bourgeoise, que l'homme de génie doit bousculer. Quant à la morale dynamique, elle ne serait point chez lui, une éthique de l'universel amour, mais celle du triomphe de la vie, lequel exige bien des écrasements. Et c'est pourquoi, tout compte fait, nous croyons que l'amoraliste le plus radical s'accomoderait fort bien des « deux morales », comme le déterministe le plus farouche ne renie pas le « libre arbitre » bergsonien.

Mais de nouveau se pose la question de tout-à-l'heure : si pression et aspiration se révèlent à nous comme « des forces qui ne sont pas proprement et exclusivement morales » [2], cependant, est-ce que l'entrée en scène de la raison, ne va pas modifier leur caractère ? Ainsi les thomistes disent que les passions, de soi, sont « indifférentes », seul l'ordre qu'y introduit l'intelligence les rend moralement bonnes ou mauvaises. Par malheur, le cas est tout autre ici.

Sans doute, et il n'est que juste de le reconnaître. Bergson insiste beaucoup sur le rôle indispensable de la raison [3] ; mais cela ne change pas essentiellement les choses, car cette intervention de l'intelligence, est *postérieure* à la constitution de ce que notre auteur nomme « moralité », et ne sert qu'à justifier, *après coup*, une certaine manière d'agir. « De ce qu'on aura cons-

---

[1] *Les deux sources...*, p. 275.
[2] *Op. cit.*, p. 97.
[3] *Op. cit.*, pp. 81, 85, 98, etc.

taté le caractère rationnel de la conduite morale, il ne s'ensuivra pas que la morale ait son origine ou même son fondement dans la pure raison. [1]» Une fois l'élan tombé, le frémissement apaisé, ou pourra réduire en maximes ou en recettes les libres créations du génie, tout comme on peut s'appliquer à légitimer la contrainte sociale. Supposons une fourmi qui deviendrait brusquement intelligente, elle construirait immédiatement une apologétique subtile pour donner une apparence raisonnable au rude labeur qu'elle accomplit sous la pression de l'instinct: ainsi paraîtrait fondé en raison ce qui, réellement, est une nécessité imposée par la nature [2]. Un appel tardif à la raison ne changera point la nature des choses et ne fera pas apparaître la morale là où celle-ci est absente. Par conséquent, on est autorisé à dire, que pour Bergson *l'obligation proprement morale n'existe pas.* Ce qui existe c'est: 1° une énorme pression que la société exerce sur la volonté de l'individu et qui finit par lui imposer un certain « savoir-vivre » utile à la communauté; et en ce sens on pourra constituer, non pas une morale, mais une science des *mœurs* humaines, comme on décrit celles des abeilles ou des fourmis; 2° une spontanéité géniale qui est imprévisibilité, mobilité pure et qui, pour autant, échappe à une règle morale: elle s'affirme triomphalement et n'a cure du reste. Aussi bien, Bergson ne se lasse pas de répéter que l'obligation est de nature simplement vitale et que pression et aspiration, en dernière analyse, sont l'une comme l'autre d'essence biologique [3].

La conclusion s'impose: le terme « morale » n'a pas le même sens en bergsonisme et ailleurs; l'on a réuni sous la même rubrique des réalités disparates. Querelle de mots! dira-t-on. Pardon encore une fois. Les philosophes, lorsqu'ils parlent d'obligation morale entendent bien circonscrire une réalité; du moment qu'on nous aura montré que cette prétendue réalité n'est qu'une fiction ou qu'elle n'est pas d'ordre moral mais cosmique, nous sommes en droit de conclure *qu'il n'y a pas de morale*, et toutes les subtilités du monde n'y pourront rien.

[1] *Op. cit.*, p. 85.
[2] Cf. pp. 19, 33, 94.
[3] *Op. cit.*, p. 103.

* * *

Comme le titre même du livre l'indique, l'économie de la religion bergsonienne est symétrique avec celle de la morale; ici encore les deux pôles sont: le statique et le dynamique, le clos et l'ouvert, le social et l'humain. [1]

La religion statique ou naturelle n'est point suspendue à un système d'idées [2]; elle correspond avant tout à une nécessité vitale, étant une *réaction défensive* de la nature contre le danger que comporte l'exercice de l'intelligence. Ce danger est double: social et individuel. Social, car nous l'avons vu, l'intelligence va droit aux solutions égoïstes. Dès qu'on pense, on court risque de ne penser qu'à soi. L'homme « doté d'intelligence, éveillé à la réflexion, se tournera vers lui-même et ne pensera qu'à vivre agréablement. Sans doute un raisonnement en forme, lui démontrerait qu'il est de son intérêt de promouvoir le bonheur d'autrui; mais il faut des siècles de culture pour produire un utilitaire comme Stuart Mill et Stuart Mill n'a pas convaincu tous les philosophes, encore moins le commun des hommes. La vérité est que l'intelligence conseillera d'abord l'égoïsme. C'est de ce côté que l'être intelligent se précipitera, si rien ne l'arrête. Mais la nature veille ». Voici surgir « un dieu protecteur de la cité, lequel défendra, menacera, réprimera » [3]. La religion se présente donc, en premier lieu, comme une force d'inhibition,

---

[1] Quelles sont au juste les relations entre la religion et la morale ? Sur le plan statique toutes deux ont été voulues par la nature pour maintenir la cohésion sociale. Cela ne veut pas dire qu'elles soient solidaires. « L'histoire témoigne du contraire. Pécher a toujours été offenser la divinité; mais il s'en faut que la divinité ait toujours pris offense de l'immoralité ou même du crime: il lui est arrivé de les prescrire » (p. 219). Quant à la morale et à la religion dynamiques, il semble qu'elles coïncident. On ne peut donc pas dire, comme en statique, que la morale s'est précisée à part et la religion a évolué à part; au contraire, la morale dynamique est d'essence religieuse; peut-être même chrétienne (pp. 57, 58). Le saint et le héros moral, c'est tout un.

[2] *Op. cit.*, pp. 187, 254, 290.

[3] *Op. cit.*, p. 126-127.

une résistance opposée au pouvoir dissolvant de l'intelligence qui menace de rompre la cohésion sociale.

Mais qui montera le mécanisme destiné à servir de contrepoids à l'intelligence ? Ce sera la « fonction fabulatrice ». Cette fonction se rattache à ce halo d'instinct qui, en bergsonisme, auréole l'intelligence: « il ne peut agir directement, mais puisque l'intelligence travaille sur des représentations, il en suscitera d'« imaginaires » qui tiendront tête à la représentation du réel et qui réussiront, par l'intermédiaire de l'intelligence même, à contrecarrer le travail intellectuel. « Si d'ailleurs elle joue un rôle social », cette fonction « doit servir aussi l'individu que la société a le plus souvent intérêt à ménager»[1]. Alors elle n'inhibe plus, comme à l'instant, les tendances individualistes, elle les stimule et les dirige; en soutenant l'individu, elle consolide la société[2]. La pensée de la mort et de son inévitalibité, déprimerait facilement l'homme et ralentirait en lui le mouvement de la vie. Heureusement, la religion est là pour opérer le redressement. « A l'idée que la mort est inévitable, elle oppose l'image d'une continuation de la vie après la mort: cette image lancée par elle dans le champ de l'intelligence où vient de s'installer l'idée, remet les choses en ordre; la neutralisation de l'idée par l'image manifeste alors l'équilibre même de la nature, se retenant de glisser.[3] »

Cependant il existe encore un élément de trouble, un facteur de dépression, qui est la rançon de l'activité intellectuelle; c'est la représentation d'un avenir incertain qui éveille à la fois la crainte et l'espérance de l'individu[4]. Il faut donc une assurance contre le risque, c'est-à-dire contre la marge décourageante d'imprévu, entre l'initiative prise et l'effet souhaité: « le sauvage qui lance sa flèche ne sait pas si elle touchera le but; il n'y a pas ici, comme lorsque l'animal se précipite sur sa proie, continuité entre le geste et le résultat; un vide apparaît, ouvert

---

[1] *Op. cit.*, p. 124.
[2] *Op. cit.*, p. 211.
[3] *Op. cit.*, p. 137.
[4] *Op. cit.*, p. 218.

à l'accident, attirant l'imprévu ». Mais de nouveau la nature veille: la fonction fabulatrice fait surgir devant l'intelligence la représentation « de puissances favorables qui se superposeraient ou se substitueraient aux causes naturelles et qui prolongeraient en actions voulues par elles, conformes à nos vœux, la démarche naturellement engagée »[1]. « Franchissez les étapes d'une longue évolution: vous aurez les dieux protecteurs de la cité, qui doivent assurer la victoire aux combattants.[2] »

Il importe de noter que les éléments intellectuels que l'on rencontre dans la religion naturelle, sont dérivés. Loin d'apparaître comme un fruit de la raison (par exemple, comme le produit d'une application spontanée du principe de causalité) elle est, au contraire de nature infra-intellectuelle et dirigée, somme toute, *contre* l'intelligence. En effet la fonction fabulatrice qui fabrique les esprits et les dieux, dresse ses créations fantasmatiques en face de l'inteligence et finit par les lui imposer pour nous défendre contre elle[3].

A cette religion naturelle, Bergson consacre le plus long chapitre de son ouvrage. Il se livre à son sujet à une foule de considérations fort intéressantes, mais qui ressortissent plutôt à l'ethnologie et à la science des religions qu'à la philosophie proprement dite. Signalons simplement la précieuse discussion des idées de Lévy-Bruhl sur la prétendue « mentalité primitive ». Nous possédions déjà les mises au point consciencieuses et savantes de P. Radin, R. Allier, O. Leroy, mais un débat est renouvelé dès qu'il est repris par un homme de génie.

En revanche, l'utilitarisme religieux de Bergson dépasse toutes les bornes permises. On a beau repéter que le primitif n'est pas un philosophe, pourtant il est un usage spéculatif de la raison qui non seulement est compatible avec la possession d'une intelligence si humble soit-elle, mais encore *exigé* par elle. N'a-t-on pas mille et mille fois remarqué le *besoin* qu'éprouvent les enfants, même fort jeunes, de se rendre compte, de savoir

---

[1] *Op. cit.*, p. 146.
[2] *Op. cit.*, p. 148.
[3] *Op. cit.*, pp. 113, 115, 187, 197, 237.

le pourquoi des choses ? Par ailleurs Bergson prétend que notre intelligence est destinée primordialement à la fabrication. Prétention insoutenable sans doute, mais même si on l'admettait, ne faudrait-il pas conclure précisément que du jour où l'homme fabriqua ses premiers outils, il se posa inévitablement, en face des phénomènes naturels, la question de l'existence d'un ou de plusieurs Fabricateurs ? Une application toute spontanée et naïve du principe de causalité, voilà qui ne risquera certes pas d'engendrer chez le plus primitif des primitifs, une méningite cérébro-spinale...[1]

La religion dynamique se distingue tellement de la religion statique, que Bergson a pu se demander si les deux réalités ne différaient pas au point de s'exclure et de ne pouvoir s'appeler du même nom[2]. La religion statique est préfigurée dans la nature, la religion dynamique est un bond hors de la nature[3]. La première est le produit nécessaire et collectif de l'espèce humaine qui tourne en cercle dans des sociétés closes[4], la seconde est la libre création d'individualités privilégiées qui veulent rompre le cercle[5] et pousser l'humanité en avant, parachever la constitution de l'espèce humaine[6], ouvrir nos âmes transfigurées, à l'amour de l'humanité[7]. L'une vit de fictions infra-rationnelles engendrées par la fonction fabulatrice, l'autre atteint l'inaccessible[8] et parvient à la racine même du réel, dans l'in-

---

[1] Précisément, les progrès de l'ethnologie mettent de plus en plus en lumière l'existence — chez les plus primitifs parmi les peuples que nous connaissions — de la croyance à un Ouvrier ou Fabricateur suprême. (Cf. W. SCHMIDT, *Origine et évolution de la religion.* Paris, 1931.) Bergson ne semble pas au courant de ces recherches. Aussi bien, un maître en science des religions nous disait que la documentation de B. en ces matières, n'est plus au point. Elle paraît dater d'il y a vingt cinq ans.

[2] *Op. cit.*, p. 227.

[3] *Op. cit.*, p. 238.

[4] *Op. cit.*, p. 49.

[5] *Op. cit.*, p. 212.

[6] *Op. cit.*, p. 251.

[7] *Op. cit.*, pp. 249, 334, 337.

[8] *Op. cit.*, p. 228.

tuition des mystiques [1]. L'une enfin, est la religion à la fois extérieure et fermée, chargée de haine pour l'étranger, l'autre est la religion intérieure et ouverte, prête à sympathiser avec toute âme vivante [2]; d'un mot, c'est la religion de Jésus [3].

Pour le philosophe chrétien, la théorie du mysticisme est de beaucoup la partie la plus intéressante de l'ouvrage; aussi l'examinerons-nous plus en détail.

Notons d'abord que Bergson fait la part très belle aux mystiques. A cet égard, seul parmi les philosophes incroyants, W. E. Hocking pourrait lui être comparé à l'heure présente. Encore Bergson laisse-t-il loin derrière lui son confrère américain. Par ailleurs, il importe de distinguer soigneusement la sympathie pro-mystique de notre auteur, de celle que l'on rencontre chez un Delacroix ou un Baruzi. Chez ces derniers, la « sympathie » est un artifice de méthode. Quiconque étudie une figure de l'histoire doit, sous peine d'échec, essayer de « coïncider » avec son personnage, celui-ci lui fût-il par ailleurs, parfaitement « antipathique ». Nous n'entendons pas insinuer que Delacroix ou Baruzi aient en haine les mystiques, loin de là; toujours est-il qu'à leur avis cette expérience sublime est, en fin de compte une *illusion*; croyant étreindre Dieu, l'extatique ne touche en réalité que la fécondité de l'esprit; il est un *philosophe manqué.*

Tout autre est l'opinion de Bergson. A son avis, l'intuition mystique est parfaitement authentique; elle atteint son objet, et du même coup nous livre la clé des problèmes derniers [4]. Notre philosophe ne se contente pas de l'affirmer, il s'essaie à le montrer. A vrai dire, si sa psychologie fait élégamment justice des théories vraiment insoutenables d'un Pierre Janet [5], en revanche sa défense philosophique n'entraînera guère la conviction. Les théologiens, cela est certain, se récrieront. Leur opposition ne viendra pas seulement de ce que tout philosophe,

[1] *Op. cit.*, pp. 251, 338.
[2] *Op. cit.*, pp. 49, 55, 189.
[3] *Op. cit.*, pp. 243, 256.
[4] *Op. cit.*, pp. 251, 276, 338.
[5] *Op. cit.*, p. 243-245.

pour meilleures que soient ses intentions, ne sera jamais en fait de mysticisme, qu'un « prosélyte de la porte », puisque l'élément surnaturel qui spécifie la contemplation infuse, échappe nécessairement à une recherche psychologique ou métaphysique. Dans le cas présent il y a davantage: si nous acceptions les positions religieuses du bergsonisme, nous serions plongés dans le *modernisme* le plus radical. Par conséquent, malgré les hommages émouvants que Bergson rend au christianisme en général et au mysticisme chrétien en particulier — le seul pour lui qui soit vrai — le théologien opposera à la théorie une fin de non recevoir. Et il aura mille fois raison. Le simple philosophe lui, ne peut se refuser à une discussion plus détaillée.

D'après Bergson le mysticisme se définit par sa relation à l'élan vital [1]. C'est « une prise de contact, et par conséquent une coïncidence partielle avec l'effort créateur que manifeste la vie » [2]. « Sa direction est celle même de l'élan de vie ; il est cet élan même, communiqué intégralement à des hommes privilégiés qui voudraient l'imprimer alors à l'humanité entière. [3] » S'il en est ainsi qu'elle distinction poser entre le philosophe bergsonien et le mystique ? On ne nous le dit pas explicitement. Il semble pourtant que l'on puisse répondre ceci: le bergsonien comme le mystique cherche, par delà l'intelligence, un contact avec l'acte créateur ; seulement, cet acte apparaît au philosophe comme un élan *vital*, tandis que le mystique le vit comme un élan *d'amour*. Mais pourquoi cette différence entre les deux saisies, pourtant immédiates ? — Elle paraît tenir à une diversité d'*intensité* dans l'acte d'intuition [4]. Philosophe et mystique s'installent dans la frange d'intuition qui nimbe l'intelligence. Tous deux cherchent à la fixer, à l'intensifier. Une première intensification

---

[1] *Op. cit.*, p. 227.

[2] *Op. cit.*, p. 235.

[3] *Op. cit.*, p. 251. Ces privilégiés ont quelque analogie avec les Anges, puisque « chacun d'eux se trouve constituer une espèce composée d'un seul individu », p. 289.

[4] Si notre interprétation est exacte, il est clair que le mysticisme bergsonien est, dans son fond, *naturaliste*. Une différence d'intensité n'est jamais qu'une différence de degré.

aboutirait à la philosophie, qui est surtout *vision*, une deuxième intensification, donnerait le mysticisme, qui est surtout *action*[1]. C'est pourquoi le philosophe pourra s'absorber en Dieu par la pensée et le sentiment, mais sa volonté restera en dehors, sa vie ne sera pas divine, comme l'est celle du mystique[2]. On conçoit dès lors, que l'objet de l'intuition philosophique soit l'élan *vital*, et celui de l'intuition religieuse soit l'élan d'*amour*. Si l'on osait risquer une formule, on dirait que le philosophe *voit* l'élan vital, tandis que le mystique *vit* l'élan d'amour[3].

La transformation de l'élan vital en élan d'amour est une des choses les plus surprenantes que nous ayons vues. Même, dans tout le livre, c'est le seul élément vraiment « imprévisible »; rien dans l'« Evolution Créatrice » ne nous préparait à une telle révélation. Nous y découvrions certes un volontarisme radical, mais qui était une doctrine de la *volonté de triomphe* et non pas de l'effusion d'amour. L'élan vital n'a rien d'altruiste; bien plus, il est essentiellement féroce: une énergie lancée à travers la matière pour la dompter, qui sème à pleines mains les espèces sans nul souci des individus, broyés sans pitié; qui ne pense qu'à aller de l'avant, sans égard pour la souffrance; que rien n'arrête sauf l'obstacle matériel; voilà certes qui ne ressemble guère à une activité dont l'amour est l'essence même et qui tire de soi les créatures, « pour s'adjoindre des êtres dignes de son amour »[4]. Un seul parmi les lecteurs de « l'Evolution Créatrice »,

---

[1] *Op. cit.*, pp. 226, 236, 247 et suiv., 267, 289.

[2] *Op. cit.*, 246, 251.

[3] Dans ces conditions, il est facile de comprendre que l'élément intellectuel joue un rôle fort secondaire dans la religion dynamique. B. accorde que les mystiques paraissent accepter avec une docilité parfaite l'enseignement dogmatique (p. 264), mais il maintient que la doctrine est la cristallisation, « opérée par un refroidissement avant, de ce que le mysticisme vint déposer, brûlant, dans l'âme de l'humanité » (p. 254). La religion chrétienne, telle que nous l'avons sous nos yeux, serait une sorte de religion mixte (statique-dynamique) combinant l'élan mystique, dont elle serait un extrait, avec des éléments tirés d'un peu partout. (*Op. cit.*, pp. 229, 254, 255).

[4] *Op. cit.*, p. 273.

a-t-il eu l'impression que l'univers bergsonien n'était que « l'aspect visible et tangible de l'amour et du besoin d'aimer » [1] ?

Bergson est pleinement conscient de l'écart. Il prend même la peine de l'expliquer. Dans « l'Evolution Créatrice », il a voulu rester aussi près que possible des faits, n'avançant rien qui ne pût être confirmé un jour par la biologie [2]. L'élan *vital*, il y insiste, est une conception qui n'a « rien de commun avec les hypothèses sur lesquelles se construisent les métaphysiques: c'était une condensation de faits, un résumé de résumés » [3]. « L'Evolution Créatrice » décrivait donc le réel tel qu'il est [4]. Seulement, ce livre laissait sans réponse une série de questions: or, ces réponses, les indications des mystiques permettent précisément de les formuler. Bergson a donc, tout naturellement, écouté ces suggestions; mais il note soigneusement que les conclusions auxquelles conduisait sa méthode philosophique, étaient *certaines*, tandis que les vues mystiques ne nous livrent que des *vraisemblances* [5]. Il va même jusqu'à dire que ces vraisemblances ne sont pas *nécessairement* liées à ses travaux précédents. Il est vrai qu'il ajoute: elles les complètent « naturellement » [6]. Et ici nous perdons sa trace. Sans doute n'avons-nous pas l'âme suffisamment « ouverte », mais nous ne parvenons pas à découvrir ce lien « naturel ». Non que nous voulions reprocher une contradiction: l'incohérence, n'est-ce point le charme principal d'une philosophie intuitive ? Si donc Bergson nous avait confié que sa méthode l'avait conduit à un résultat imprévu, hétérogène et discontinu, nous n'aurions élevé aucune protestation. Ce qui nous étonne au contraire, c'est cette aspiration vers une continuité logique, là où l'hiatus est béant...

Mais peut-être serons-nous éclairés, si nous abordons un dernier problème d'où tout le reste découle. Cet être avec lequel le mystique se croit en communication, nous savons que

[1] *Op. cit.*, p. 274.
[2] *Op. cit.*, p. 274.
[3] *Op. cit.*, p. 266.
[4] *Op. cit.*, p. 115.
[5] *Op. cit.*, p. 265 et suiv.
[6] *Op. cit.*, p. 275.

c'est l'élan vital (ou d'amour) ; peut-on dire également que c'est Dieu ? Terrible et troublante question ! On se souvient des controverses qui se déchaînèrent autour du Dieu de « l'Evolution Créatrice ». Comme on avait prononcé le nom de monisme, le Maître intervint pour nier qu'il fût moniste et surtout pour déclarer que le débat était prématuré : le problème de Dieu n'avait pas été réellement abordé dans ce livre ; « je le crois inséparable des problèmes moraux, dans l'étude desquels je suis absorbé depuis plusieurs années »[1]. Maintenant que nous avons sous les yeux le résultat de ces études, il nous faut bien constater que notre curiosité est loin d'être satisfaite et que les controverses continueront de plus belle. Seuls, quelques points de détail sont éclaircis. Ainsi Bergson rejette, on ne peut plus énergiquement, les preuves rationnelles de l'existence de Dieu, comme impliquant une illusion fondamentale[2] ; il est fort dur, pour le Dieu des philosophes « intellectualistes », qu'il oppose violemment au Dieu des fidèles[3]. Il n'y a en tout cela, rien qui nous surprenne. On pouvait être sûr à l'avance que seule une saisie expérimentale, donc mystique, de Dieu aurait chance de trouver grâce aux yeux de Bergson, et que celui-ci s'acharnerait à bannir de la théodicée toute trace d'« intellectualisme ».

Par conséquent, ceux qui rejettent la critique bergsonienne de l'intelligence, rejetteront, par le fait même sa doctrine de Dieu. Inutile d'entrer en de laborieuses discussions : ce n'est pas en cet endroit que se noue le débat, mais au seuil de la philosophie. Ici nous sommes en plein dans la section des corollaires.

Ce qui importe, en ce moment, c'est de pénétrer la nature de la nouvelle divinité. Malheureusement les ténèbres l'enveloppent. Non pas les ténèbres du mystère, mais les ténèbres de la confusion et de l'incohérence. Si nous voyons clairement ce

---

[1] *Lettre à Höffding.* Cf. la 2me lettre au P. de Tonquédec. Malgré son aversion pour le Kantisme, Bergson accepte de lier Dieu à la morale, au lieu de le placer au sommet de la métaphysique.

[2] *Les deux sources...*, p. 257 et suiv.

[3] *Op. cit.*, p. 260 et suiv.

que Bergson rejette, nous avons peine à distinguer ce qu'il admet.

La première question qui se pose, est évidemment de savoir si le Dieu bergsonien est, oui ou non, distinct de l'élan vital (élan d'amour nouveau style). Mais si la question surgit spontanément, la réponse est lente à venir. On pourrait épiloguer à l'infini sur les textes et nul doute que les exégètes du bergsonisme ne se délectent à ce jeu stérile ; certains passages paraissent affirmer une distinction que d'autres paraissent nier [1].

S'il est permis de risquer en toute modestie une opinion personnelle, nous dirons que sur cette question, Bergson lui-même ne sait rien de précis et que du reste elle ne l'intéresse pas ; sans doute est-ce là un de ces « problèmes insolubles, qui ne se posent, que si l'on envisage Dieu du point de vue aristotélique » [2]. De fait, le seul être qui pourrait nous renseigner, c'est le mystique, puisque lui seul a fait l'expérience du divin [3]. Or les mystiques (d'après Bergson et ne je sais à quelles enseignes) ne s'embarrassent pas de tant de complications [4] ; ils « s'ouvrent simplement au flot qui les envahit » [5] ; leur âme ne se demande « même pas, si le principe avec lequel elle se tient maintenant en contact, est la cause transcendante de toutes choses, ou si ce n'en est que la délégation terrestre » [6]. Par suite on conçoit que le philosophe, recueillant le témoignage des mystiques, laisse la question en suspens : « cet effort est de Dieu si ce n'est pas Dieu lui-même » [7].

---

[1] Dans « l'Evolution créatrice » une certaine distinction apparaissait : les « fusées d'un énorme bouquet » se distinguent de leur « centre de jaillissement », mais l'*espèce* de distinction n'était pas précisée. Question capitale pourtant, quand il s'agit de Dieu et du monde. Une quelconque séparation ne suffit pas, il la faut *essentielle*. Du reste, ce serait une solution par trop « intellectualiste » que de dire : Dieu est source de l'élan vital (ou d'amour) donc il s'en distingue comme la cause de l'effet. N'oublions pas la critique bergsonienne de la causalité !

[2] *Les deux sources...*, p. 261.

[3] *Op. cit.*, p. 281.

[4] *Op. cit.*, p. 269.

[5] *Op. cit.*, p. 101.

[6] *Op. cit.*, p. 226.

[7] *Op. cit.*, p. 235.

Ajoutons que tout le poids de la doctrine nous entraîne à les *identifier*, comme on identifie des indiscernables. Aussi bien Dieu et l'élan, ont-ils une même essence: l'amour[1], et Bergson nous dit que Dieu est l'énergie créatrice même[2]; tantôt il affirme que le mystique se replace dans l'élan vital, tantôt qu'il retrouve Dieu[3].

Sommes-nous donc dans un panthéisme dynamique, un émanatisme à coloration mystique ?

L'élan vital (ou d'amour), s'il n'avait rencontré des obstacles qu'il a dû se contenter de tourner, plutôt que de vaincre, et des difficultés avec lesquelles il a dû composer, aurait abouti à créer une humanité divine. N'ayant pu réussir dans cette étonnante entreprise, il se rattrape, si l'on ose dire, en créant (à défaut de l'espèce) quelques individus divins[4]. Maintenant, cette « humanité divine », rêve de l'élan vital (ou d'amour) et cette poignée d'« hommes divins », sa réalisation effective, comment se les représenter ? J'entends bien que « divin » signifie participant à l'essence divine[5], mais cette participation, faut-il la comprendre d'une sorte de fragmentation de la divinité en individus distincts, ou bien, au sens métaphysique et théologique d'une participation analogique; auquel sens nous disons des âmes régénérées, qu'elles participent à la nature divine et des saints, qu'ils sont des dieux ?

Ici notre philosophe est plus explicite; aussi bien, le vrai mysticisme est pour lui le mysticisme chrétien, lequel, malgré quelques écarts individuels, est foncièrement anti-panthéiste. Bergson enregistre scrupuleusement ces témoignages: l'âme mystique sent « qu'elle se laisse pénétrer, sans que sa personnalité s'y absorbe, par un être qui peut immensément plus qu'elle, comme le fer par le feu qui le rougit »[6]. « Des êtres ont été appelés à l'existence qui étaient destinés à aimer et à être aimés,

---

[1] *Op. cit.*, pp. 34, 97, 226, 270, 275, 276.
[2] *Op. cit.*, p. 276.
[3] *L. c.* et p. 295.
[4] *Op. cit.*, pp. 55, 66, 97, 102, 143, 251, 256, 276, 289, 295, 343.
[5] *Op. cit.*, p. 283.
[6] *Op. cit.*, p. 226.

l'énergie créatrice devant se définir par l'amour. Distincts de Dieu, qui est cette énergie même, ils ne pouvaient surgir que dans un univers, et c'est pourquoi l'univers a surgi »[1]. Les textes sont formels. Et cependant, ici encore, le lecteur se demandera avec une inquiétude fondée, si cette distinction atteint l'essence, ou si elle n'est pas plutôt, purement graduelle. Mais selon toute probabilité, Bergson nous répondrait que c'est là encore, un de ces nombreux (trop nombreux !) « faux problèmes »[2] dont l'intuition délivre ceux qu'elle favorise. Bienheureux les intuitifs !

Faux problèmes de même, « illusions d'optique interne dues à la structure de l'intelligence humaine », que toutes « les difficultés accumulées par la philosophie autour des attributs « métaphysiques » de la divinité ». La nature de Dieu, « le philosophe aurait vite fait de la définir, s'il voulait mettre le mysticisme en formule. Dieu est amour, et il est objet d'amour: tout l'apport du mysticisme est là [...]. A cette indication s'attachera le philosophe qui tient Dieu pour une personne et qui ne veut pourtant pas donner dans un grossier anthropomorphisme »[3].

Dieu est personne ! Encore une fois, et le plus clairement possible, voilà le panthéisme écarté. — Au risque de paraître de parti-pris, nous ne conclurons pas dans ce sens. C'est que nous nous souvenons de « l'Introduction à la métaphysique » et de la doctrine de la personnalité qui y est exposée. Rien d'ontologique; une réalité de nature essentiellement psychologique; par simple intensification, on passe de la durée humaine à la durée divine. Et ici même, l'explication qui nous est donnée de la personnalité de ce dieu-amour, ou de cet amour personnel qui serait dieu, vient donner dans le plus grossier anthropomorphisme ![4]

---

[1] *Op. cit.*, p. 276.

[2] *Op. cit.*, p. 268.

[3] *Op. cit.*, p. 269 et suiv.; cf. p. 281.

[4] Pour avoir une idée de l'amour qui est dieu, il faut penser « à l'enthousiasme qui peut embraser une âme », à l'émotion de l'artiste, etc. (l. c.). De même, pour se représenter la création divine, il faut analyser notre état d'âme quand nous écrivons (l. c.). Sans doute, saint Thomas use de comparaisons, mais qu'il

Plus étrange encore, la puissance de ce dieu. De nouveau une pseudo-idée s'évanouit, celle de la « toute-puissance » au sens usuel du mot, et de nouveau on fait appel aux mystiques: « Il est évident qu'ils entendent par là une énergie sans bornes assignables, une puissance de créer et d'aimer, qui passe toute imagination »[1]. Mais franchement, un être dont l'effort créateur aboutit constamment à des impasses, qui a besoin d'individualités privilégiées pour parfaire son œuvre — peut-on dire qu'il a une puissance qui « passe toute imagination » ?

En vérité, le dieu bergsonien a quelques points de ressemblance avec ce gélatineux « divin » qu'affectionnent beaucoup de philosophes anglo-saxons: indéterminé, toujours en devenir et que l'homme doit aider à se réaliser.

Jugeant le Dieu aristotélique, Bergson s'étonne que l'on consente « à appeler de ce nom un être que les hommes n'ont jamais songé à invoquer »[2]. Pense-t-il que le croyant reconnaisse dans la divinité qu'on lui présente, Celui qu'il adore et qu'il prie ?[3] L'athée s'accommodera du théisme bergsonien, comme l'amoraliste, des « deux morales ».

* * *

redresse par sa méthode d'analogie; ici, l'analogie, si elle existe, ne dépasse pas l'ordre de l'*analogia inaequalitatis*. C'est ce qui explique pourquoi, parlant de la création divine, B. a pu dire que « nous l'expérimentons en nous, dès que nous agissons librement ». Evol. Créat. p. 270.

[1] *Op. cit.*, p. 281.

[2] *Op. cit.*, p. 261.

[3] On dira que nous sommes injuste. — Entendons-nous. On trouvera sans peine, chez Bergson, une série de « formules » parfaitement orthodoxes et chrétiennes; mais quand on va plus loin que les mots, on s'aperçoit que le *sens* de ces formules est complètement changé, dénaturé, et le christianisme évanoui: nous sommes en plein modernisme. C'est ce qu'oublient certains écrivains catholiques qui, s'arrêtant à la surface des choses, couvrent Bergson de fleurs, sans s'apercevoir qu'en réalité ce philosophe ruine la religion qu'il prétend sauver.

Si nous ne nous abusons, le dernier ouvrage de Bergson, n'ajoutera guère à sa renommée de philosophe. Et cependant il y a dans ce livre, une grandeur, à certains égards, unique. Pour l'apercevoir, il faut oublier la doctrine pour considérer l'œuvre littéraire et le document humain.

Œuvre littéraire, ce volume contient de nombreuses pages d'une indicible beauté. Ce n'est plus le splendide jaillissement de « l'Evolution créatrice », mais précisément ce style flamboyant faisait par trop songer à un poëme épique. Maintenant c'est un grand apaisement, une simplicité voulue, qui est le comble de l'art. Bergson aime à s'opposer à Platon. Il y met même une certaine coquetterie; mais littérairement, ces deux génies sont tout près l'un de l'autre : deux fronts prédestinés aux lauriers.

Et il n'y a pas que de la littérature dans ce livre. On y trouve encore consigné le témoignage d'un Sage, parvenu au terme de sa carrière.

Le Sage qui nous raconte quelques souvenirs charmants. Comme nous lui en savons gré ! Bergson enfant chez le dentiste; le jeune Bergson, sur un cheval emballé, voilà certes qui nous change de la pompe prétentieuse de tant de docteurs en Sorbonne ! Mais il y a surtout le Sage qui recueille le résultat d'une longue vie de réflexions et d'expériences et nous le confie, dans un dernier chapitre, avec une modestie et parfois une candeur mêlée d'utopie [1] qui désarment; avec une grandeur d'âme aussi, qui nous va au cœur [2]. Comme notre christianisme a imbibé même les âmes qui ne lui appartiennent pas visiblement !

---

[1] Bergson s'imagine que lorsque la science aura prouvé que l'on « s'empoisonne spécifiquement, lentement, à manger de la viande » (p. 325), l'humanité deviendra végétarienne; et il compte beaucoup sur ces démonstrations scientifiques pour nous faire « retourner à la vie simple ». Outre que cette confiance est étrange chez un philosophe qui se défie tellement de la valeur moralisatrice de l'idée, B. oublie-t-il que la science a prouvé que l'on s'empoisonne spécifiquement, lentement, à boire de l'alcool ? Or, le fléau ne semble pas en voie de disparaître; même, notre époque a vu l'éclosion de l'alcoolisme « mondain »...

[2] Sur un seul point nous avons à faire des réserves: B. est un partisan décidé de la limitation des naissances. Il voudrait

Et si parfois, trop souvent à notre gré, le Sage fait fausse route, eh bien, ses erreurs mêmes rendent son témoignage d'autant plus tragique.

Fribourg, avril 1932.

M. T.-L. PENIDO.

---

même que l'Etat, dans certains pays surpeuplés, intervienne en ce sens ! (p. 313). Encore une preuve, s'il en fallait, de la nécessité pour l'Eglise de « contrôler » les philosophes. Sans elle, même les plus généreux d'entre eux, sont exposés à tomber dans d'étranges erreurs.

ENQUÊTE EN ESPAGNE

On juge habituellement les événements d'Espagne avec une très grande indulgence. En effet, comment se défier d'une révolution si peu sanglante, si bourgeoise ?

Un voyage d'études, fait dernièrement en Espagne avec une douzaine d'étudiants en médecine de Genève, m'a permis d'effectuer des recherches personnelles sur les tendances actuelles du gouvernement, tendances essentiellement caractérisées par la haine du christianisme.

Le caractère scientifique de notre délégation a grandement facilité mon enquête, car nous fûmes reçus officiellement par le gouvernement de Catalogne, par la faculté de médecine et par les étudiants, et j'ai pu causer ainsi avec un grand nombre de personnes, sans éveiller aucune méfiance. La qualité d'étudiant de Genève inspire là-bas une grande sympathie: libéralisme, internationalisme, désarmement.

Je diviserai mon travail en trois parties: la genèse de la révolution; les résultats du changement de régime; et je terminerai en essayant de dresser un tableau de l'état actuel du catholicisme espagnol.

I. Historique de la révolution : les causes.

Le roi mérite la première place. Il gouverne au lieu de régner, comme les autres rois constitutionnels. Il est perfide. Il use ses ministres et les sacrifie à l'opinion publique, remplaçant facilement un cabinet monarchiste par un ministère de républicains.

On l'accuse de porter trop allègrement les soucis de la couronne, d'être un « roi collégien ». Il aurait provoqué, par une intervention personnelle, le désastre d'Annoual (Maroc).

Michel de Unamuno affirme que « le mouvement est antimonarchiste, plus encore que républicain. C'est au roi qu'on en veut ».

L'armée provoque aussi des critiques. Elle dévore un quart du budget total de l'Etat et comporte plus d'officiers que l'Allemagne pendant la grande guerre. Neuf cents généraux.

Voici une autre citation de Unamuno: « On parle du danger de l'Eglise ? Le vrai danger, c'est l'armée; on exagère l'influence du clergé. J'aime mieux un chanoine qu'un lieutenant-colonel, un archevêque est un moindre mal qu'un capitaine-général ».

L'armée trouble continuellement la paix publique par des rébellions de toute couleur, de tendance carliste, alphonsiste, républicaine, séparatiste.

L'Eglise a contribué largement à la réussite de la révolution. Non pas, comme on le croit souvent, à cause de sa richesse et de son influence politique excessives, ou du manque de sainteté de ses membres qui paraît indiscutable dans certains cas, mais au contraire parce que le bas clergé et les foules catholiques ont voté avec entrain pour la république.

L'anticléricalisme en effet s'est dissimulé soigneusement jusqu'au lendemain des votations.

« La révolution n'a aucun caractère antireligieux, elle a même pour elle la sympathie de presque tout le bas clergé. Seuls les évêques sont encore monarchistes. » Commandant Franco.

Les ouvriers et les campagnards pauvres, 70 % de la population totale, vivent dans une misère inexprimable par suite du régime des latifundia.

Mais avant tout, c'est la dictature qui a précipité les événements. Ce « ministère Polignac » a amassé des haines singulièrement tenaces. Illégalité — Censure — Abolition de la Constitution.

« Lorsque Primo de Rivera prit le pouvoir, il n'y avait presque plus de républicains en Espagne, et maintenant (en 1930) il y en a beaucoup. » (Comte de Romanones). C'est la dictature qui a créé le problème de la monarchie.

Et pourtant Primo fut un honnête homme, qui n'a jamais profité pour lui-même de son pouvoir. Il fut le premier à oser s'attaquer à la question ouvrière, et pendant les six années de son régime les socialistes ont collaboré avec le gouvernement. Après sa mort, on vit défiler devant son cercueil un grand nombre d'ouvriers et de petites gens reconnaissants.

Il eut aussi le grand mérite d'avoir pacifié le Maroc.

L'on peut se demander pourquoi toutes ces causes: roi, armée, Eglise, misère, n'ont provoqué aucune réaction jusqu'à l'avènement de Primo, bien qu'existant certainement depuis quarante années, et pourquoi le républicanisme a commencé au moment même où enfin quelqu'un prenait à cœur l'intérêt des humbles, le pacificateur du Maroc ?

Une seule explication: la Franc-maçonnerie. Si l'on étudie à fond les révolutions d'Espagne au XIXme siècle, on trouve partout et toujours les maçons: perte de l'Amérique latine, révolution de Cuba et des Philippines.

Après cette dernière, il y eut une réaction anti-maçonnique. Crises dans les loges, défections, scissions. En 1883, l'Espagne possède encore 362 loges. En 1922, avant la dictature, 33 loges seulement subsistent.

Voilà ce qui explique l'inexistence de troubles révolutionnaires à ce moment.

Pendant la dictature, la maçonnerie se ressaisit. Les loges éclosent partout comme des champignons vénéneux. Elles passent, pour toute l'Espagne, de 33 à 108 unités, en huit ans! En Catalogne, la province la plus républicaine, elles quintuplent: 10 loges au début, 52 à la fin de la dictature.

Entrent dans les loges tous les politiciens ambitieux, les militaires mécontents et les intellectuels. Ils envahissent les meilleures places au gouvernement, dans la justice, dans l'armée, dans la marine, à l'université où ils préparent une élite anticléricale, à la tête des partis libéraux et de gauche.

Dans toutes les séditions militaires, ils sont compromis. L'affaire de Jacca en est un exemple: tous les officiers d'artillerie de cette garnison sont affiliés aux loges. Ils travaillent avec de l'argent judéo-américain. Leurs complices s'engagent à provoquer simultanément des troubles estudiantins à Barcelone, tandis que les frères socialistes préparent des grèves ouvrières.

Les révolutionnaires de Jacca avaient élaboré un gouvernement provisoire. Il comportait huit maçons et trois républicains indépendants: Indalecio Prieto, Alejandro Lerroux, Fernando de los Rios, Manuel Azana, Alvaro de Albornoz, Largo Caballero, Martinez Barrios, tous maçons militants et Alcala Zamora, Maura, Casares et Nicolau d'Olwer.

En 1927 déjà, le Conseil Suprême Maçonnique annonce que les maçons ont conquis les positions qui rendent la révolution possible.

Vinrent les élections d'avril 1931. Par une propagande très habile, où l'anticléricalisme des principaux chefs est soigneusement dissimulé, on gagne les masses catholiques. On propose à leurs suffrages Alcala Zamora, « qui est le contraire d'un clérical, mais un esprit très religieux, un catholique convaincu » (Commandant Franco).

La combinaison réussit à merceille. Les curés jettent des bulletins républicains dépliés dans les urnes en verre pour influencer plus sûrement leurs ouailles. Les jésuites fondent un parti républicain catholique!

La république est le résultat de cette collaboration d'une immense majorité catholique et d'intellectuels et de chefs, dont la plupart sont maçons, à l'exception de quelques rares républicains de droite, tels que Maura.

II. La république anticléricale.

Le résultat électoral une fois atteint, brusquement les chefs montrent leur véritable visage, l'anticléricalisme radical.

Les loges proclament des « salutations à la république », elles saluent « le nouvel état, enfant des immortels principes qui resplendissent à l'Orient ».

« La république est notre patrimoine. Elle est fondée sur les trois grands et inaltérables principes qui sont à la base de toute organisation politique humaine: liberté, égalité, fraternité. La république naît libre de tout péché et avec l'énorme force de toutes les vertus civiques. Nous pouvons dire qu'elle est l'image parfaite, modelée avec amour, de nos doctrines et principes. » (Bulletin du Suprême Conseil du 33me degré).

Voici ces doctrines et principes, tels que les avait définis le Suprême Conseil de 1868:

Liberté des cultes.

Suppression des ordres religieux et des associations de charité qui en dépendent.

Sécularisation des cimetières.

Sécularisation de toutes les richesses artistiques des églises, que l'on conservera dans les musées. Ne restent dans les églises que les objets absolument nécessaires au culte, qui, après inventaire, sont prêtés au clergé dépositaire responsable.

Mariage et registre civil.

Réduction du nombre des églises à un nombre déterminé de cathédrales et d'églises paroissiales, les autres devenant la propriété de l'Etat.

Abolition du célibat ecclésiastique, etc. etc.

Ces décisions, vieilles de 64 ans, vont enfin être mises en pratique:

Constitution: Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Loi du divorce.

Expropriation et expulsion des Jésuites.

Suppression de l'Enseignement chrétien.

Laïcisation progressive des hôpitaux, des prisons et des cimetières.

L'enseignement, qui permet de former pour l'avenir une élite antichrétienne, jouit de l'attention particulièrement bienveillante du gouvernement. Pour remplacer un professeur chré-

tien, il suffit d'être socialiste, communiste, anarchiste, juif ou maçon.

Je pourrais en fournir beaucoup d'exemples: le communiste Maurin, auteur d'un violent ouvrage sur la révolution, est professeur d'économie politique à Barcelone. La fille du sinistre incendiaire Ferrer, lequel pendant la semaine tragique de Barcelone avait fait brûler 80 églises, devient professeur de français.

Un jour, nous fûmes reçus par le ministre de l'Instruction publique de Barcelone. Il nous fit l'éloge des institutions genevoises, Société des Nations, Bureau International du Travail, Ecole Rousseau, Société Rousseau, Désarmement, Faculté des sciences économiques et sociales. Il nous parla aussi de l'école laïque, unique, obligatoire et gratuite. Des formules comme «ouvrir une école pour fermer une prison» qui chez nous ont un peu perdu de leur virginité, resplendissent là-bas de tout l'éclat de la nouveauté.

Le résultat d'une instruction, qui pour remplacer le christianisme accueille toutes les idéologies, est déjà assez lamentable.

A Barcelone, où les maçons ont envahi l'Université depuis la dictature, il n'y a plus que le 30 % des étudiants qui professent le catholicisme, 70 % d'indifférents et d'anticléricaux.

J'avait posé la question suivante à un étudiant en médecine: « Ne vous semble-t-il pas que pour garantir la stabilité de la république dans un pays aussi catholique que le vôtre, il faudrait un parti républicain catholique, qui seul serait capable de résiter à la fois aux sollicitations de la droite royaliste et de l'extrême gauche » ?

Voici ce qu'il me répondit: « Il y a en Espagne d'excellents républicains catholiques, par exemple Alcalà Zamora. Mais, en général, les catholiques sont des républicains peu convaincus. Les toxines du catholicisme sont trop puissantes. D'ailleurs il n'y a pas de danger du côté des communistes, tout le péril réside à droite ».

Cela est très grave. Les républicains purs, anticléricaux, se méfient de la loyauté civique des chrétiens. De là à les écarter du gouvernement, à les considérer comme ennemis de la Patrie, il n'y a qu'une nuance.

D'ailleurs Alcalà Zamora, exemple d'un républicain excellent catholique, ne me satisfait que médiocrement. Le président de la république, descendant d'ancêtres israélites par son père et sa mère, trouve une admirable éloquence quand il s'agit d'accorder des privilèges aux juifs, tout en restant singulièrement peu explicite quand il faut défendre les droits de l'Eglise.

Un grand nombre d'auteurs, généralement bien documentés, l'accusent d'ailleurs d'être affilié aux loges. Ce qui est indiscutable, c'est que par tout ce qu'il fait et surtout par ce qu'il laisse faire, il se comporte comme un ennemi du catholicisme.

La débauche est un autre domaine où s'exerce la déchristianisation de ce noble peuple.

On m'objectera que c'est une question de climat et de tempérament. En partie peut-être, mais il s'y ajoute très certainement un élément de dépravation systématique. Je ne puis m'empêcher de penser à ces Protocols, dont on peut nier l'authenticité historique, mais non pas la vérité psychologique et la valeur prophétique: Favorisez la pornographie, prêchez le libéralisme !

Ainsi, dans la rue où nous habitions, il y avait quatre magasins qui vendaient exclusivement des préservatifs et anticonceptionnels, et dont les vitrines ne contenaient que ces marchandises.

Affiches obscènes sur la façade des maisons et jusque dans l'arène des taureaux.

Un fait qui se passa à Valence, dans un casino m'a été rapporté. Le jour de la proclamation de la république, toutes les femmes y parurent absolument nues, pour fêter la révolution comme une victoire sur la morale chrétienne.

On écarte les religieux des prisons, et Victoria Kent, directrice générale, y introduit la prostitution.

Chacun de ces faits, pris séparément, peut paraître accidentel; par leur ensemble ils donnent une impression nettement diabolique.

Mais c'est par le livre et le journal qu'on déchristianise le plus facilement un peuple. Dans les librairies, fort nombreuses en Espagne, on trouve exposées les obscénités les plus audacieuses avoisinant les œuvres des pontifes de la libre-pensée. Les livres les plus appréciés, du genre roman de cuisinière, traitent des horreurs de l'inquisition, des secrets du confessionnal, de nonnes et de moines paillards. Le tout richement illustré. Voltaire et les encyclopédistes y sont présentés dans des éditions de grand luxe, sur beau papier, par des œuvres qu'on ne connaît plus chez nous, mais qui jouissent en Espagne d'une grande vogue.

Boccace et les contes de la Fontaine, les ténébreux penseurs de l'Allemagne, des révolutionnaires: Danton, Trotski, Marx, Lénine. On imprime et lit absolument tout, à condition que ce soit antichrétien.

Un autre genre de lecture est très répandu: le livre et le journal pseudoscientifiques. Il faut déniaiser un peuple qui

pendant si longtemps a souffert de l'intolérable rigueur de la morale chrétienne. Il existe, dans tous les kiosques et dans toutes les devantures de librairies, un grand nombre d'initiations au mariage, illustrées avec goût; et ce qui est plus significatif, des traités de la vie sexuelle en dehors du mariage. La Science Moderne, dont tout primaire espagnol parle avec prédilection, démontre les dangers de la continence avant le mariage. Elle provoque l'inaptitude au travail, la mélancolie, le suicide !

Un jeune médecin catalan, auquel j'ai montré un bouquin de ce genre chez un libraire, m'a répondu: « Qu'est-ce que vous voulez, c'est pour le peuple, il faut bien qu'il se désintoxique de tant de siècles de catholicisme ».

Le nudisme germanique fait de grands ravages dans ce pays ouvert à toutes les utopies, et possède de belles publications; il est souvent compliqué de théosophie.

L'avortement, thérapeutique d'abord, puis social, commence à s'implanter dans les facultés et l'on joue des pièces de théâtre faisant de la propagande pour le suicide.

La nouvelle loi sur le divorce est commentée et mise à la portée du peuple dans des brochures largement diffusées. Je les ai rencontrées une trentaine de fois en me promenant un soir à Barcelone. On dirait que le gouvernement a un intérêt considérable à voir les divorces se multiplier le plus possible.

En considérant l'ensemble de ces faits, l'impression d'une dépravation du peuple systématique et voulue s'impose invinciblement.

Et le gouvernement, loin de réagir, tolère tout cela, si ce n'est avec une sympathie ouverte, du moins, avec une coupable indulgence. Comme preuve je ne citerai que l'incendie des couvents de Madrid, en me basant sur les déclarations de Miguel Maura, un des rares républicains de droite, pur de tout attache avec les loges.

Maura, à cette époque ministre de l'intérieur, s'aperçoit le 10 mai 1931, d'une grande agitation dans les rues. Troubles à la sortie d'un cercle monarchique, assaut de l'A.B.C., manifestation à la Puerta del Sol. Au palais du gouvernement, il trouve la garde civile en armes, à la disposition du cabinet. Maura essaye d'obtenir de ses collègues la permission de rétablir l'ordre par la force armée. On lui répond que ce n'est pas le moment d'intervenir, que « c'est le bon peuple républicain qui manifeste ».

Le peuple manifeste toute la nuit. Le lendemain, grève générale, premiers incendies de couvents. Le gouvernement s'assemble: on discute. Maura exige de nouveau l'intervention ar-

mée. Un ministre répond: « Tous les couvents d'Espagne ne valent pas la vie d'un seul républicain. Si la garde civile sort, je démissionne ».

On n'intervient que deux jours plus tard, poussé en grande partie par la mauvaise impression produite dans les journaux étrangers. La plèbe avait brûlé, avec leurs richesses artistiques, plus de cent églises et couvents par toute l'Espagne.

Pour l'incendie des Jésuites, la responsabilité du gouvernement fut si manifeste, que les compagnies d'assurance étrangères en exigèrent une forte indemnité.

La maçonnerie occupe toutes les places importantes aux ministères, plus de septante places au Cortes. A Barcelone, par exemple, l'izquierda (gauche) toute entière, une bonne partie de l'Université et le président lui-même, ce colonel Macia pourtant si sympathique, sont inféodés au grand Orient.

Voici l'histoire de Macia, qui mérite d'être méditée, telle que la raconte M. Tusquets, prêtre espagnol qui se fait fort de démontrer devant les tribunaux d'Espagne ses assertions.

Ce personnage, héros national de Catalogne, ne craignit pas d'être près de six mois l'hôte du gouvernement de Moscou, qu'il essaya, en 1926, de gagner à la cause de la minorité catalane et dont il toucha de fortes sommes. Rentré en France, où il conspirait avec un grand nombre d'autres chefs catalans contre le roi, il dut essuyer de violentes persécutions de la part de Quinonès de Léon, ambassadeur à Paris. Un seul moyen de sauver le mouvement: Macia et ses amis entrent dans des loges françaises, et immédiatement Quinonès suspend les hostilités.

Il est fâcheux que Macia, patriote ardent et par ce fait digne de toute notre estime, se soit servi de moyens aussi injustifiables que l'argent bolchéviste et l'appui des loges. Ces faits expliquent pourquoi ce militaire, réactionnaire de tempérament, ne s'oppose pas ou si peu à l'envahissement des gauches, à l'empoisonnement idéologique de la jeunesse universitaire.

Les juifs commencent à jouer un rôle important en Espagne. Expulsés de la péninsule en 1492 par Isabelle la Catholique, qui les accusait d'usure et de multiples trahisons lors des guerres contre les Maures, ils ne rentrèrent en Espagne, que sous le marquis de Véga, il y a peu d'années.

La république va plus loin. On a parlé de lune de miel pour caractériser les rapports du jeune état avec la Juiverie internationale. L'image n'est pas trop forte. « Pour réparer cette injustice historique » le gouvernement promulgue solennellement une loi expiatrice qui accorde les droits civiques à tout

juif espagnol qui consent à rentrer en Espagne. Les consuls à l'étranger reçoivent des instructions précises pour faciliter leur rapatriement, et trois semaines après la révolution, on ouvre la première synagogue à Madrid. En ce moment, on prépare avec une splendeur inouïe le premier congrès chafardita mondial (Juifs espagnols à l'étranger), auquel le gouvernement accorde toutes sortes de facilités spéciales, à l'heure même, où d'authentiques Espagnols, les Jésuites, partent pour l'exil.

Autre détail savoureux: on a sécularisé tous les camposantos catholiques, mais on accorde gratuitement aux juifs des cimetières exclusivement hébreux !

La catholique Espagne est en train de devenir un fief indiscuté d'Israël. Les journaux et livres juifs se multiplient, et l'on y traite la trop hospitalière république en pays conquis:

« Nous brûlerons les temples chrétiens pour venger l'injustice des Rois Catholiques. » Menace pas entièrement vaine.

« La vile Castille aura à penser, à écrire et à chanter en hébreux, la langue du châtiment. C'est elle qui fera l'unité de la Patrie, et nous sculpterons un I.N.R.I. définitif au-dessus de la croix de Castille. » (Diego Ruiz: Le crime des Rois Catholiques.)

Un autre israélite, Georges Pioch, parle de « cette Ibérie romaine, intimement liée à l'obscène sédition de Jésus-Christ ».

III. Le catholicisme espagnol.

Maintenant, après avoir passé en revue toutes ces forces antichrétiennes, essayons de nous rendre compte quelles sont les forces catholiques à opposer à cette course à l'abîme.

On a l'habitude de déprécier chez nous le christianisme espagnol: beaucoup de tradition vide de véritable sincérité, amour de la pompe théâtrale. J'ai pu me convaincre de l'inexactitude de ces impressions.

Dans toutes les villes où j'ai passé, les messes basses du matin étaient toujours bien fréquentées, par une foule d'une ferveur indiscutable. En semaine, dans chacune des cent églises de Barcelone par exemple, j'ai constaté chaque fois de cent à cent cinquante personnes, beaucoup de communions et une forte prédominance d'hommes. La Cathédrale de Majorque ne désemplit jamais le matin, et certaines églises de Valence, comme Notre-Dame des Désemparés, sont animées toute la journée d'une affluence étonnante.

La ferveur de la foule n'est donc pas encore entamée par l'exemple de l'« Elite intellectuelle ». Ou peut-être est-ce déjà

le signe d'une réaction ? Avec Mauriac, je pense qu'un Dieu triomphant est moins aimé qu'un Dieu délaissé

Ce qui manque le plus, ce sont les vrais chefs catholiques. Et c'est d'ailleurs pour prévenir toute velléité de résistance qu'on a chassé ces admirables organisateurs que sont les Jésuites, et le cardinal Segura si calomnié, dont le seul crime fut d'avoir prévu le danger de la république maçonnique et d'avoir dénoncé les menées des Rotariens et des Théosophes.

En ce moment, c'est donc une immense majorité chrétienne, mais inconsciente et apathique, qui se laisse mener au communisme par une poignée de Francs-maçons et de Juifs installés aux points stratégiques du gouvernement. Entre leurs mains, l'enseignement devient une arme perfide de démoralisation de l'enfance et de la jeunesse par la diffusion du livre, du journal et de la publicité.

Contre ces manœuvres révolutionnaires, une réaction se dessine, faible encore, mais parfois assez caractérisée, ainsi qu'en témoigne le fait suivant, arrivé au mois de mars dernier à Séville, une des villes les plus persécutées.

Il y meurt, en odeur de sainteté, une humble carmélite, sœur Angèle de la Croix, qui s'était beaucoup occupée du sort des prisonniers. Une foule de 70 000 personnes défile devant son corps, et exige, au nom de la souveraineté du peuple, l'inhumation de la religieuse à l'intérieur du Carmel — ce qui est contraire à la loi du cimetière laïque et obligatoire — et l'attribution de son nom à l'une des rues de Séville.

A Almonte, en Andalousie, le gouvernement socialiste fait enlever une Sainte Vierge qui ornait une salle de l'hôtel de ville. C'était un jour de marché. Les paysans et leurs femmes, qui ont le droit de vote et qui par conséquent constituent le peuple souverain, s'emparent de la statue et la rapportent processionnellement à son ancien emplacement !

Ces simples faits, malheureusement trop peu nombreux, permettent encore d'espérer un sursaut vigoureux du catholicisme espagnol, afin d'opposer aux puissances destructrices de sa foi et de sa morale, de toute foi et de toute morale d'ailleurs, les exigences légitimes de la conscience chrétienne.

CH.-HENRI OPPIKOFER.

LE PETIT FRÈRE

LAC DE BRIENZ

Dans le village où se dressent les sapins pointus, gardiens des chalets et du lac vert, venait au monde, le 4 septembre 1905, le petit frère.

Je rendrai grâce à Dieu qu'il n'ait pas été difforme, hydrocéphale, paralytique, sourd-muet, épileptique, tuberculeux. La campagne vivait ses dernières couleurs, les marronniers prenaient des teintes sombres, la montagne projetait son ombre sur les dernières tentatives du soleil. Les coqs remerciaient Dieu, les poissons filaient comme des sous-marins, et la sage-femme se montrait satisfaite de ce nouvel arrivage. Un télégramme du docteur fêtait sa bienvenue. Les voitures des étrangers arrivaient de la gare et se dirigeaient vers un hôtel ou vers une pension de familles. Des psaumes protestants s'élevaient languissants d'un de ces établissements de repos; des touristes équipés jusqu'aux dents partaient pour escalader les pics se succédant dans le lointain; ils revenaient le soir avec d'autres figures. De rares bateaux à rames naviguaient jusqu'à la tombée de la nuit, porteurs de lumières vénitiennes, et faisaient retentir ces cris sauvages dont les Suisses allemands ont la particularité et le goût.

Sur les quais encore dépourvus de barrières, quelques bancs de bois à la disposition des étrangers avaient été mis là, numérotés et peints à neuf. Greteli, la sœur du nouveau-né, une demoiselle de quatre ans, réveillait les pensionnaires. Un gros ruban rouge dans les cheveux, elle sautait de débarcadère en débarcadère pour arrêter les voyageurs et leur annoncer la nouvelle; ses petites chaussettes blanches tombaient sur ses souliers, mais elle les remontait sans décourager ses élastiques. Le lendemain, le docteur, arrivait en voiture par la route d'Interlaken, pour examiner le descendant de sa race, il ne fut pas satisfait de cette vilaine petite figure, mais un docteur ne s'étonne

pas d'une chose si naturelle, il repartit le jour même à ses consultations urgentes.

La mère s'était déjà levée, et cachée dans un grand châle rouge, elle promenait son nouveau-né au bord du lac où les vagues régulières et violentes venaient frapper la rive et mouiller la route jusqu'aux cerisiers qui la bordaient. La maison qu'ils habitaient portait le nom de « Nénuphar », et elle s'ouvrait en effet près des eaux vertes comme une merveilleuse corolle, entourée des plus épaisses verdures.

Cette naissance n'était que le fruit d'une réconciliation, et ainsi, d'une étincelle, Dieu sait tirer ce qu'il voulait du désordre même des hommes.

Un berceau fait de joncs où repose l'enfant sous la vigne vierge est balancé par la mère au châle noir; les cuisiniers aux toques blanches, de derrière l'armée des cassis et des framboises, sourient à ce spectacle. Et pourtant dans le cœur de la mère, une secrète colère ne parvient pas à se calmer; le docteur ne s'est pas attardé, il est reparti où ? à sa clinique où des infirmières blanches sauvent les névropathes des tentations du suicide. Il n'y aurait rien à dire, si l'une d'elle, blonde et suédoise, n'entourait pas le docteur d'une affection inhabituelle. Cette idée creuse le cœur de la mère et des larmes tombent parmi les langes.

L'enfant ne saura rien de tout cela, il ne se réveillera de son demi-sommeil qu'à l'âge de trois ans, où la parole vient enfin révéler les premières pensées des autres; où l'étonnement stupide fait place à l'esprit d'investigation. Mais pendant cette longue période, les événements se sont précipités, il ne se réveillera plus dans les bras de cette mère, il ne sera plus au « Nénuphar », il ne verra plus sa mère aux cheveux noirs.

A la nostalgie qu'ont tous les hommes, éloignés du paradis, s'ajoutera cette nostalgie d'avoir perdu sa mère.

TOUR DE PEILZ

Dans la villa cachée sous les arbres, il fallait bien se recomposer une mère avec cette grande personne blonde qui cousait sur la véranda. L'incompréhensible se dressait entre cette forme indifférente et lui. Des murmures concernant des jouets jetés à la cave, se rapportaient au mystère; il fallut 10 ans pour apprendre que ces jouets avaient été envoyés par la première mère, invisible, et arrêtés avant d'arriver à leur destination par la seconde mère, visible. La charité qui s'arrange toujours à se placer où l'amour manque, figurait dans cette villa, en voile de religieuse: la bonne soeur Saint-Jean veillait

de son cœur admirable. Le père venait avec sa barbe rousse et sa redingote rarement à la villa, et cependant très jovial; il conseillait des bains de soleil, parmi les géraniums, sans oublier le grand chapeau de paille. A Noël, il faisait apporter un arbre qui touchait au plafond, il dansait et riait aux éclats. Un cadeau, ce fut un chien loup dans une corbeille, il grandit et devint effrayant.

Quand le printemps revenait, l'esprit de l'enfant s'ouvrait peu à peu comme une fleur, il découvrait çà et là des objets de sa connaissance; il les nommait, s'en servait, cherchait une issue à son activité. Il courait après les fils du jardinier, de grands garçons qui s'amusaient avec sa sœur et la portaient dans une brouette au milieu des choux et des betteraves. Il les regardait grimper aux arbres, il s'aventurait sur la balançoire et il laissa tout cela pour rejoindre la sœur Saint-Jean qui lisait son bréviaire dans le jardin. Elle le conduisit vers une broussaille faisant frontière entre sa propriété et les voisins. « Ce sont des voleurs, dit-elle, en montrant une maison blanche entièrement close, mettons des épines », et tous les enfants firent augmenter cette broussaille par des branches couvertes d'épines noires. Une après-midi, les volets de la maison blanche s'ouvrirent et une tête surmontée d'un turban se montra quelques secondes; depuis ce moment on ne revit pas les voleurs.

Les murs lézardés séparent les vignes les unes des autres, et on peut se promener sur ces murs en voyant le grand paysage du lac bleu jusqu'aux montagnes de la Savoie.

Une route descend en faisant un contour et par cette route la sœur s'en va chaque matin, son sac au dos, à l'école. Où c'est l'école ? Où c'est ? Le désobéissant veut savoir, il s'échappe en cachette par le petit portail vert, il se glisse le long d'un grand mur, pour ne pas se faire écraser, il voit passer à fond de train une diligence à quatre chevaux, et devant une maison il s'arrête, se retourne et se dépêche de rebrousser chemin, parce qu'une femme à la fenêtre lui a adressé la parole. Personne n'a jamais rien su de cette escapade. L'école, où est l'école ? La sœur revient avec son col empesé, elle est sage et étudie bien, elle s'appelle Marguerite, on lui dit Margot. Les fleurs aussi s'appellent Marguerite, il en fait des bouquets pour sa sœur Marguerite, mais elle dit que ce ne sont pas des fleurs rares.

Le locataire du premier fait des bonshommes avec le jeu de pâtes en couleurs, il fait même des voitures et des ânes.

C'est encore plus intéressant d'arracher l'écorce des arbres et de les rendre blancs comme de la peau, frais, lisses et

beaucoup plus jolis. Pendant ce temps un cortège immense de chenilles traverse le sentier.

Un hiver, ce fut l'attente, longue, sur l'escalier de la villa, le soir tombait, la bonne était absente, les parents en voyage, et le frère et la sœur comprirent qu'ils étaient seuls. Un grand cri dans la véranda.

24, RUE DU PRIEURÉ

Le lendemain on fait les bagages, on arrive au « Prieuré », deux maisons vertes, un chien, un portail, la grand'mère au lit, le bureau, un chêne, le cheval à l'écurie. La grand'mère fait des chapeaux de gendarme avec du papier journal, puis elle va mieux, se lève et au dessert donne dans une cuillère d'argent des fraises, du sucre fin. On ne sait rien, on ne voit rien, on n'est plus à la Villa Maria, on est à la Chambre bleue. Andréanne est là aussi. Elle couche dans la chambre bleue, elle ferme la porte vitrée, elle a fermé les volets, elle a peur des voleurs, le portail n'est pas fermé. Un globe bleu, une tapisserie avec des fleurs qui sont comme des figures, on voit des nez, des oreilles, des chars, des hirondelles. On entendra toujours ce piano mécanique et les chants des Italiens, en s'endormant, en faisant sa prière, en réfléchissant à ce monde perdu, on ne sait où. Le grand cri dans la véranda, c'est que le père est mort, le dimanche on le reverra au cimetière, on connaît bientôt le chemin de la tombe: il y a un vase en marbre, il est dedans, tandis que grand'mère est sous la pierre; ils sont tous dans ce petit espace, on ne sait pas comment cela a pu se faire, ils ne sont plus là, ils ne seront plus dans leur lit le matin, plus à table.

Sur la vie en marche s'accumulent les souvenirs. De Vevey, de la villa Maria, il ne reste que sœur Saint-Jean et le chien loup. La dame blonde n'est plus là, les acteurs du premier acte sont invisibles. Et pourtant, il faut retouver une mère, on l'annonce depuis trois mois, elle viendra, elle viendra, on le lui dit, on lui dit: « Ta mère viendra » et il pense à la dame blonde, on ne précise pas, on lui dit: « Ta mère est là, au vestibule ». Il va devant le lavabo, une dame brune aux pommettes rouges est là, ce n'est pas sa mère, il va pleurer. « Comment, tu n'embrasses pas ta mère »! la dame brune verse des larmes, pourquoi les larmes de cette étrangère ? Il faut essayer de l'embrasser, elle n'a pas un air méchant, il faut s'habituer. Andréanne, Grand-Père, sont là, c'est eux qui disent: « Embrasse ta mère », il faut leur obéir, ils ont peut-être raison, c'est un miracle, il faut accepter la substitution, croire à la vérité. La famille est composée, elle durera

quatorze ans: Andréanne, Grand-Père, Maman, Marguerite, la table ronde, les cuillères, les assiettes aux petites fleurs bleues, les gobelets d'argent, les lustres de perles. Et les années qui vont faire leur jeu de tous ces ustensiles, de ces personnages qui pousseront ou flétriront comme des fleurs, car il est juste de dire que la vie est un printemps, un automne, un hiver, dont Dieu est le soleil.

Casquette rouge, soldat français; la prise de photographies dans la cour, au soleil; la pelle, les géraniums et l'arrosoir. Mademoiselle Rapin, sans bras, comme un buste de Vénus, entre accompagnée de sa bonne et termine, avec le pied, le portrait du père, grandeur nature, sa grande barbe, sa redingote, ses mains, son alliance, son cigare; le portrait est suspendu au salon; il y a aussi une collection de photographies; celle de la grand'mère, ornée d'un beau bouquet de fleurs, on ne la voit pas, c'est le mystère de la morte. Le secrétaire d'acajou ne s'ouvre pas, il glisse et reluit, les tiroirs d'en bas cachent des albums de cartes postales et de photographies.

Parmi les souvenirs, les souvenirs renaissent et le futur se déroule comme un passé qui revient.

La sœur est au piano; la musique ouvre les portes et dans un théâtre intérieur, ce sont d'anciens voyages, l'hôtel au bord du lac Majeur, les biches, l'obscurité interminable dans le tunnel du Simplon.

Vacances. Premières vacances. Deux mois de campagne. Dix minutes de chemin de fer. Une ferme, l'arche de Noé, où tous les animaux demeurent. Les poules parallèles avant l'orage, hypnotisées. Les vaches laitières, lourdes, elles passent et bavent. Les chevaux vont dans le lac et nagent. Les hirondelles, partout les hirondelles, points noirs sur les fils téléphoniques, vols planés, très haut lorsqu'il fait beau, très bas lorsqu'on se hâte de rentrer les tricotages, les chaises rouges, les chaises pliantes, et que des petites mèches flottent au vent, parmi les aiguilles des tricoteuses et les journaux qui vont à la pluie.

Le baromètre est au beau fixe, pour les dimanches de visite; à deux heures de l'après-midi, on descend à la gare, et voici que la locomotive arrive en soufflant, c'est un train-tram, les gens descendent avec des paniers, on ne voit pas tout de suite celle qu'on attend; on parlera, on parlera, on s'embrassera, on ira jusqu'à la pierre à Penny, un bloc erratique, avec des trous comme les marques de pieds mystérieux, une gorge au milieu, où l'on s'enfonce dans la mousse.

Le soir, départ, tristesse, larmes refoulées, regret de n'avoir pas assez dit qu'on l'aimait, qu'on l'aimait beaucoup. Est-ce

que je l'ai assez embrassée ? Le train est reparti et les barrières noires et blanches se sont soulevées. On retourne à la pension, parmi les étrangers qui dans l'obscurité feront du spiritisme et accepteront les mains des enfants pour augmenter le fluide.

Automne, septembre, 4 septembre, gâteau, jouets, photographie. C'est de nouveau le Prieuré. La sonnette du portail sonne rarement, elle est vernie, étouffée. Sur le mur du bureau, des réclames de liqueur en verre vert incrusté d'or. Ce n'est plus Vevey et la clinique, les sœurs et l'abbé, la chapelle souterraine, les odeurs de cuisine d'hôtel, le sel sur la table d'hôte, le coup sur la main de l'enfant qui se sert, les larmes, le départ précipité. C'est de nouveau le Prieuré, le corridor noir, le calorifère, le lave-mains, le téléphone ; c'est le linoleum, les soirées d'hiver à l'électricité, le ronron du chat, les caresses près du calorifère. C'est le tablier propre pour aller à l'école. On apprend à écrire à l'école, pourtant on ne distribue pas de crayons le premier jour, est-ce que l'école serait une tromperie, est-ce qu'on n'apprendrait pas à écrire à l'école ? on distribue des petits morceaux de bois, des boutons de couleur ; comme c'est triste ces récréations dans le gravier, mouillé par l'eau de la fontaine, les chutes sur les genoux, le sang, le retour en se gardant des bicyclettes, l'accident du grand Christen qui boitera toute sa vie. Comme c'est triste cette odeur de café torréfié, cette fontaine où un Amour tient le col d'un cygne.

La grande Julia retient l'enfant par la taille, il sait pourtant traverser tout seul, il se débat, et voilà qu'il est le front contre la terre dure, étourdi, et qu'un grand cri, un grand oiseau passe sur lui, s'affale à dix mètres plus bas ; voilà que tout le monde l'entoure, qu'on le ramasse, qu'il pleure ; pendant ce temps l'oiseau péniblement se soulève, boite, s'essuie le front, reconstitue sa bicyclette. Une bosse, une pièce dessus, un mensonge. Celui qui a eu le plus de mal, c'est le cycliste, il a fait le saut de la mort. C'est de nouveau le Prieuré, le gros Hector, le chien de Saint-Bernard.

Quand le soir est là, que les dames ont fait la vaisselle, que grand-père lit la « Tribune », les enfants vont au lit. Au milieu des bibelots de la gouvernante, sous le globe bleu de la chambre bleue, pendant qu'on entend des pas dans la cour, se blottir dans ses draps, écouter des histoires pour supporter les piqûres de la glycérine, poser des questions, dire sa prière.

Lumière éteinte. Apparition de l'ange aux pieds de métal, le lourd frappement de sa démarche gigantesque dans le corridor. Des hiboux en fer blanc volent dans les rideaux de tulle, une pluie de feu s'abat sur le drap, on frappe à la porte,

on frappe à la porte, on frappe à la porte, *ouvrez*, l'horreur pénètre en habit de pourriture et vient s'asseoir au pied du lit. Elle est là, haletante, hideuse, attentive, elle ment, elle est présente comme un marbre, une puissance, un cercueil, elle est la fatalité sans forme, le géant des angoisses, la seule réalité, obscure, obscurément obscure.

L'horloge bat, le cœur bat, on marche au-dessus, on marche dans le corridor, ce sont des pas d'homme, il a mis l'ange de métal en fuite, tout est calme, tout est ordinaire et calme, tout est respiration douce dans la nuit protectrice, tout est maternel est doux comme un soupir, tout est familier, on entend les voix des grandes personnes, Andréanne entre dans la chambre, ouvre l'électricité. On ferme les yeux, on met devant les yeux ses mains, on se tourne, on s'endort.

LIQUORISTE

La cour du roi: la cour du grand-père qui traverse à grands pas; la cour ornée de lauriers, les bancs et les chaises d'osier, la table réclame en verre vert incrusté d'or : *Biller Dennler, Interlaken*. Le garçon au tablier de cuir, mouillé comme un chien, lave la voiture, lave les jambes du cheval, lave les bouteilles, lave les tonneaux, les ustensiles. La voix du patron dans le laboratoire, comme un tonnerre qui roule et va se perdre dans le bouteiller. La porte du bureau sonne quand on entre et sonne quand on sort, c'est comme la sonnerie du sort. Des avocats, des notaires, des cafetiers, entrent et sortent; et le chien aboie, la porte sonne, les réclames de *Biller* brillent, les géraniums embaument, le sirop de cassis embaume, l'écurie embaume, le ciel montre un carré de bleu entre les maisons, les hautes maisons locatives, couvertes de trous, de stores baissés, de linges blancs, de cages d'oiseaux, de balcons suspendus aux barrières contournées, ornées, spiralées, brodées. Des femmes, des chevelures de femmes, des chignons noirs de couturières, les rideaux rouges de la cuisine, les rideaux blancs de la chambre à coucher, les rideaux et les arrière-rideaux, les machines à coudre et les planches à repasser, les plantations de haricots, les stores de bois comme des instruments de musique sous le souffle du vent automnal, les pots de fleurs, les pots de fard, les pots de lait, les pots, les chapeaux, les drapeaux.

Le printemps pénètre avec peine dans cette cour et cette basse-cour, il envoie quelques hirondelles sur les fils téléphoniques, elles repartent; les moineaux se logent dans les glycines, et quand on ouvre les volets, ils s'ensauvent avec mille cris,


VINO

dix mille cris, bataille d'anges sur les toits tuilés, sur les toits huilés, sur les toits de pluie: couvée de la ville, enfants malheureux du quartier des écoles, des usines, des entrepôts. Sur le petit balcon, le poste d'observation, la lunette d'approche: lire les numéros des maisons et les noms de rues, relancer les balles égarées, les poupées, les guignols tombés des étages. La petite chaise d'osier bleue, la petite table au tiroir, le petit tabouret sur le petit balcon. Les feuilles de papier, les cahiers d'école s'envolent dans la rue, les buvards dans la boue, l'encrier sur le tablier. L'amie aux cheveux rouges et aux sabots de fer, est très laide, mais elle est tendre et ses yeux sont décolorés, elle vient aussi sur le petit balcon, elle a des taches de rousseur, elle joue comme un garçon aux soldats, à la marraine, elle devient tendre et bonne, elle sanglote, il faut l'embrasser et la reconduire chez elle; elle ne reviendra pas, elle a des croûtes.

Soirée familiale, les enfants sont au lit, la coqueluche a chanté trois fois, il fait beau d'être sous les couvertures quand la fièvre est tombée. La porte vitrée de la chambre bleue laisse passer comme des ombres chinoises les ombres des grandes personnes. Voici l'oncle et voici la tante, avec un haut chignon comme un bonnet à poil de grenadier, voici Mademoiselle Rapin, sans bras, sa pèlerine de soie sur les épaules; voici la grande forme droite du grand-père, voici les plats, les bouteilles, les carafes qui passent. Les dames ne savent où poser leur manteau de fourrure, elles entrent dans la chambre bleue, allument l'électricité, se poudrent devant la glace, se frisent, la tante surtout, elle se met du rouge aux lèvres, elle rit regarde ses dents, ajuste le bandeau qui lui barre le front, et repart sur ses hauts talons, une pochette brodée à la main, un binocle. La solitude est meilleure que les lustres étincelants, elle est meilleure que les conversations, les verres de champagne, les serviettes, il n'y aura pas besoin de réciter la « Chèvre de Monsieur Seguin », ce soir la place est au sommeil, une grande place aux paysages de la nuit, aux vérandas où le Christ entre en cachette. Il est venu dans le sommeil et il est reparti.

HEURS ET MALHEURS

La période du saut à la corde, les filles se la passent, elles tournent tournent tournent, et la corde frappe à terre, arrache la poussière. Marguerite entre dans ce tournoiement, on ne la voit plus, elle est dans une sphère. Soudain tout s'arrête, l'enivrement est fini, la voilà debout, les pieds entortillés dans la corde. La période de saute-mouton, les dos ronds dans le préau

de l'école comme des dromadaires à l'abreuvoir, les jambes s'écartent, et la colonne se déplace. La période des « mapis », c'est le règne de l'avarice, on porte ses richesses dans des sacs de toile, on les compte et recompte, on ne s'occupe même plus de leurs belles couleurs, rouges, vertes, bleues, ni de la beauté des agates aux fils intérieurs et des cornalines brunes et veinées. C'est de la monnaie, un moyen d'en gagner plus encore

Les voilà qui arrivent comme des voyageurs entre les jambes de François, sans jamais toucher l'agathe mise en jeu: que le ciel soit béni, la moisson est bonne; tout à coup, crac l'agate part, elle est touchée, il faut céder sa place et rendre sa fortune en tirant sur soi-même. Personne ne comprend l'héroïsme qu'il faut pour supporter une pareille épreuve. Bientôt il faudra se diriger, l'angoisse au cœur, chez la marchande de tabac, lui en racheter une dizaine, tenter encore la chance, regagner la partie, ravoir cette agate magique, et cela finira par la sagesse d'avoir tout perdu et d'oublier que les « mapis » existent. On jouera aux voleurs, dans les caves du quartier, les allées traversantes.

Apprendre l'écriture, suivre au tableau noir, revenir dans ces limites de l'existence si bien faites pour garantir du grand ennui. Partir, en suivant les rails du tram, pour l'école enfantine, s'arrêter sous les arbres pour ramasser des hannetons, les mettre dans sa poche, en classe leur arracher leurs ailes métalliques, les mettre sur le dos pour que leurs pattes s'agitent. Odette est blonde, Rosalie est brune, elles sont toutes les deux les plus jolies de la classe. Rosalie m'a donné des souris blanches. Au préau, il faut tracer des chemins dans le gravier blanc, il faut que des gares soient organisées, que les wagons s'accrochent. On voit Marguerite dans le préau des grands, on la voit et elle ne nous voit pas, il faut la regarder à travers les barreaux. Quand il pleut, tout le monde est dans la salle de jeux, puis en file on se rend dans la classe; le vestibule où tous les chapeaux se rassemblent, où les crochets sont vides devant les classes vides, est plus vide que le vide quand on va aux toilettes. Une porte pour les filles, une porte pour les garçons. Des lavabos blancs, de l'eau qui n'est pas fraîche, des odeurs de goudron et des bruits d'eau. La sonnerie, la loge du concierge au tablier vert attaché par une chaînette de laiton, il est toujours bourru, et descend les escaliers avec une pelle à poussière, et une collection de balais, comme Winkelried tenant les hallebardes.

Chaque soir c'est le retour à la chambre bleue, et de nouveau il faudra manquer l'école, la rougeole avec ses plaques rouges, toute sa combinaison de fièvres, et le décor que le doc-

teur monte, metteur en scène et auteur dramatique ; les papiers rouges aux interstices des volets. Le matin, les yeux collent, il n'y a plus qu'à jouer à l'aveugle, à tâtonner pour prendre sa tasse, à supporter les compresses tièdes. La convalescence douce voit arriver des visiteuses, deux sœurs du Mont-Pèlerin, sous leurs voiles qui les cachent, sans enlever à leurs yeux l'éclat spirituel ; leurs mains blanches laissent tomber sur le drap leur chapelet noir, elles parlent à voix basse. Andréanne les accompagne au portail. Grand-père est très poli avec les religieuses, il leur a offert une petite liqueur, il leur donne beaucoup de salutations pour Madame De Merle, la directrice. Pâques est venu, un vieillard apporte à l'enfant un œuf en nougat, il parle de la mort, bénit la maison et ne reviendra jamais. La balançoire promise pendant la fièvre, où est-elle ? elle n'est pas dans la cour, elle n'est pas dans la remise, elle est oubliée. Vacances, descendre et monter, se promener sur les toits, faire une luge sur les escaliers avec les enfants du locataire, fabriquer un aéroplane, ranger des bataillons de soldats allemands et de soldats français, tout bouleverser avec ce sens des calamités apocalyptiques.

Au Prieuré, les esprits rôdent, on a frappé un soir, il n'y avait personne derrière la porte, ce n'est pas la première fois, mauvais signe. Un colporteur a été mordu par Hector, il a prononcé des malédictions. Et surtout Andréanne se plaint ; elle sent la destinée qui pèse sur ce toit et sur ses habitants ; elle-même, elle a souffert et souffrira, et la nuit, elle geint comme une bête blessée ; rien ne peut exprimer la terreur et le désespoir de ces lamentations, dans la chambre bleue, quand tous les objets, les bibelots de porcelaine, les gravures anglaises, la « Mise au Tombeau », le lavabo, les flacons d'eau de Cologne, sont plongés dans l'obscurité, qu'il n'y a rien pour se distraire de ces appels du purgatoire. Au matin, la tasse de chocolat, la venue du laitier qui annonce le grand beau temps en posant le pot sur la fenêtre de la cuisine, cela reforme la scène de l'illusion, où chaque jour nous recommençons à marcher, à dire des phrases, à rire, à nous mettre au pas.

ANDREANNE

La gouvernante grave et bonne aux yeux noirs, avait eu beaucoup de malheurs. Son mari aimait la chasse, il l'aimait trop, il en mourut. Un coup de froid, les tisanes, les cataplasmes, la mort, les parents du mort, le cercueil et les cierges, car Andréanne vient de la Savoie, elle est catholique, elle a des pa-

rentes au couvent, elle croit que tous ses chagrins sont une punition. Elle a pris son mari sans le consentement de ses parents. C'est un châtiment qui la poursuivra jusqu'à la fin de ses jours. Elle a une fille et un fils. Voilà dix ans qu'elle n'a pas de nouvelles de sa fille. Elle doit être à Paris. Elle a divorcé d'avec son mari qui tient une auberge au-dessus de Monnetier, le restaurant de la Croix. Une grande croix de pierre, au bord de l'abîme, le drapeau français au bout d'une perche, un contour dangereux pour les lugeurs en hiver. Des taillis et des raccourcis, une écurie à ânes, un cordonnier ermite dans les broussailles; en bas, l'église, les hôtels, le loueur d'ânes, le tennis et le bruit, le ronron du funiculaire. La fille de la fille de la gouvernante est là-haut. Elle s'appelle Jeanne. Elle est chez son autre grand' mère, une sorcière aux dents gâtées, aux cheveux blancs. Elle descend à l'école tous les matins, elle a deux heures de marche pour remonter, elle prend le lait, les sœurs de l'école lui apprennent des prières, elle les récite en gravissant le sentier qui conduit à la Croix. Pourquoi les promeneurs ont-ils mis leur signature sur la croix ?

Andréanne a un fils matelassier, et une belle-fille. Elle aime son Robert par dessus tout, il vient souvent la voir et lui a même acheté une petite maison, pour y passer ses vieux jours. En attendant elle loue sa petite maison, elle l'a confiée à un régisseur, ce sont des blanchisseuses qui la louent, elles endommagent tout, elles font sécher le linge dans les chambres, les tapisseries sont méconnaissables, les plafonds s'effritent, dans la chambre à lessive l'eau ne vient plus, il faut s'adresser au Service des Eaux, après au Service du Gaz et de l'Electricité, des réparations et des réparations. Quand viendront les beaux jours de la petite maison à soi, où l'on cultive ses fleurs et où l'on n'a rien besoin de demander à personne. Il faut mettre son chapeau, se rendre chez le régisseur, faire des déclarations d'impôts, menacer les locataires et voir les murs se fendre, les volets se briser, le gravier s'enfoncer, et les grandes maisons locatives qui se construisent tout autour.

1914.

Et puis voilà, au mois d'août, la guerre est venue. Robert est parti. Tout le monde était en vacances, le soir de la déclaration on est allé à pieds jusqu'à Versoix pour faire des provisions dans les épiceries. Après on a vu chez le coiffeur une image où les flammes entouraient un château, un soldat suisse, fusil en mains, son képi et son pompon, boule noire, veillait

à la frontière, c'était cela la guerre, les flammes partout, l'enfer partout, sauf sur ce petit terrain, grand comme un timbre poste sur la carte d'Europe. La croix blanche et la croix rouge flottaient sur ce château. A la cuisine on avait épinglé la carte postale du général Joffre, sa grosse moustache blanche, refuge de la bonté, contredisait les pointes piquantes de la moustache de Guillaume II. Des cartes de géographie peuplées de petits drapeaux, français, anglais, belges, et de l'autre côté, rouges, blancs, noirs, ces lugubres couleurs surmontées d'un aigle épouvantable, couvraient les murs de tous les vestibules. Les communiqués relatant le nombre des morts se vendaient dans les magasins de tabac. Andréanne parcourait avec angoisse la liste des morts, elle la lisait en cachette, et personne ne parlait. Autrement, il fallait toujours faire la vaisselle, briller les jaunes, préparer les confitures. Mais il n'y avait plus de gaîté, tout allait au ralenti. Et voilà qu'un jour il se passa quelque chose. Il n'y avait rien de changé, et pourtant un nuage assombrissait la salle à manger, le vestibule et jusqu'à la cuisine. Tout se passait au café du coin, chez Rigotti, une terrasse verte cachait les consommateurs. Andréanne se dirigea sur cette terrasse, elle était sans chapeau, on était venu la chercher, elle ne pouvait pas savoir ce qu'on lui voulait, elle n'avait pas eu le temps d'enlever son tablier de bureau. Elle revint une demi-heure après, elle se taisait, elle ne disait pas ce qu'elle avait été faire dans ce café, elle essayait d'être naturelle ; mais elle avait un air drôle, des plis à sa figure, par moment, quand elle tournait la tête, s'en allait avec un plat, croyait ne plus être vue.

Andréanne avait un lumbago, elle souffrait et se plaignait, une bouteille d'alcool camphré sur sa table de nuit. Le lendemain un homme était à son chevet, et après sa venue ce n'était plus que des sanglots, et de ces sanglots on entendait le nom de Robert, Robert, mon pauvre Robert. On ne savait pas comment la consoler.

LES TRAVAUX ET LES JOURS

La paroi des jours se rompt en petits morceaux, et rien n'avance ; il faut se hâter de dresser un château en Espagne avant de ne pouvoir plus redresser sa tête, morte, appuyée sur son oreiller. L'enfant a cette impatience des grandes personnes, le dégoût de ce qu'il fait avant que de l'avoir commencé. Vite, un cinéma, 10 centimes d'entrée, le vieux gramophone, dans l'ancienne écurie du cheval qu'on a conduit à l'abattoir. Vite

des invitations. Des jeux payants. Des tombolas. Et c'est fini les gifles pleuvent, les camarades ont filé honteux par le portail, c'est de nouveau la solitude, la gloire est remise à meilleur destin. Un théâtre à Guignol apparaît bientôt entre de vieux sommiers, les décors sont là, ce sont des voûtes, et des porches et des tours. On jouera des pièces improvisées. On fabriquera des distributeurs automatiques pour les entractes. Puis cela tombe comme un grand rideau. Il n'y a rien, plus rien, après quelques après-midis. Chimie, farces, tétéphones, guerres, gymnastiques, commerce du vieux fer et du laiton. La grande poésie des marchands de vieilleries, les poussières des livres et des bouteilles, des fourneaux et des orgues de barbarie. Se traîner là-dedans, apporter sa marchandise respectueusement, voir sa fortune augmenter. Et soudain cela devient odieux, puant, lâche et misérable. La lumière, où est la lumière, où est la grande source où l'on peut boire ? Où est le sentier des pas et de l'amour, où l'on avance sans jamais se rasseoir, où les arbres sont beaux, où le gai refrain des oiseaux n'est pas stupide, où le chat ne flaire pas sa proie dans les lilas. Où est la porte qui ne se referme pas sur une armoire vide, où est l'entrée de cet endroit où les châteaux ne s'écroulent plus, où est ce pays où les gens sont beaux comme des statues. Il faut pour cela s'endormir, il faut s'endormir et se placer entre deux draps attendre un peu ce qui nous vient du ciel, attendre et voir cette échelle de Jacob, où les anges montent et descendent, du haut de cette lumière incandescente, de cette vision lumineuse et inexplicable, de ce parfum de la chambre nuptiale. Voici la maladie qui enseigne mieux la religion que le Temple protestant. Les docteurs sont là, inquiets autour de la table d'opération, le chloroforme, la voix de l'infirmière qui traverse les couches du sommeil. Il faut oublier son corps sur la terre, pour avoir droit aux visites surnaturelles, il faut fermer la porte du monde derrière soi, boucher ses oreilles, pour entendre la voix des anges qui rôdent autour des enfants, qui attendraient leur âme, si les docteurs, avec leurs instruments, ne la liaient au corps...

La maison du liquoriste avait l'aspect d'un cloître et s'appelait le «Prieuré»; elle était ornée de glycines et de lilas qui cachaient les tonneaux roulant jusqu'à la cave, sur une pente qui se terminait par quelques marches d'escalier. Les bouteilles vides s'entassaient sous le petit-balcon, elles dégringolaient parfois, sans raison. Les gamins venaient se cacher au milieu de ces parois de verre; bientôt ils changeaient de jeu et montaient sur de vieilles bicyclettes, debout sur les pédales, se contorsion-

nant comme des héros sur la barre noire. Puis ils escaladaient le portail vert, pénétraient à pas de loup dans la cour, se cachant derrière les lauriers, et repartaient comme un vol de pigeons, lorsque la porte du bureau sonnait. D'autres fois, ils grimpaient sur le toit et se blottissaient derrière les cheminées, passant par les lucarnes. Les mères effrayées, des maisons locatives, faisaient des gestes de protestation, les draps suspendus à leur fenêtre laissaient sortir leurs bras rougis par la lessive. Alors on redescendait dans les soupentes, fouiller dans les vieux livres, les décorations d'arbres de Noël et les costumes de l'Escalade.

Dans la chambre de la mère, des photographies de soldats français sont sur la table; ce sont des internés, elle a fait leur connaissance près d'Interlaken, elle s'est lugée avec. L'un d'eux est partout, il est épinglé sur le lit. Elle reçoit des lettres qui sont dans la corbeille à papier, qu'est-ce que cela veut dire ? Il cherche dans la corbeille et retire des pages couvertes d'une grosse écriture et de fautes d'orthographe. Il la déchire en tout petits morceaux et l'enfonce rageusement. Cela se passe dans la solitude, le miroir est son seul témoin. Il regarde de nouveau cette photographie et sort en frappant la porte. La grande photographie de la noce de son père et de sa mère, où elle est au milieu d'hommes en noirs, portant à son front une couronne blanche, penchée au bras de son époux, n'est plus accrochée à la paroi. On lui cache quelque chose. Andréanne un soir lui a demandé: « Tu n'aimerais pas avoir un père ? » « Je ne veux pas que maman se remarie ». Alors la question ne fut pas renouvelée.

L'armoire où s'empilent les livres de médecine dans le grenier à étendage, permet de nombreuses recherches, ils traitent la plupart de la Neurasthénie, de la Psychasthénie, de la Psychothérapie, et parfois des brochures bleues, au titre de privat-docent, des Résumés d'Histoire Universelle, des Psautiers, des livres d'Hypnotisme.

Les visites à la rue de la Dôle, avaient un charme qui provenait des vitraux, des rayons bleus et rouges qui tombaient sur les jambes, baignaient les pieds, les sandales. Il fallait monter trois marches pour se trouver dans un étroit jardin, couvert de gros gravier, de plantes qui grimpaient au mur, de jouets oubliés, des brouettes, des pelles, des arrosoirs. Une villa où tous les locataires semblaient propriétaires, où les vieilles dames restaient longtemps près des fenêtres. et où l'on aurait entendu voler une mouche, tout bruit dans l'escalier étant formellement interdit, comme le colportage et la mendicité. Tante Jeanne avait l'habitude des enfants, elle gardait des jouets en réser-

ve, des costumes d'Escalade absolument de luxe. Elle faisait toujours des confitures aux oranges, et cette couleur jaune complétait l'arc-en-ciel des vitraux. Le goûter avait lieu dans des tasses et des sous-tasses parsemées de petits bouquets de bluets; la confiture était meilleure et le thé plus doux chez la tante Jeanne. Elle posait des questions très détaillées sur tout, elle était comme un bureau de renseignements et se servait de son savoir pour donner de bons et d'excellents conseils. Pas une démarche ne se faisait sans son approbation. Fallait-il ou ne fallait-il pas envoyer Marguerite au pensionnat ? Dans un pensionnat catholique ou dans un institut neutre ? A Bâle ou à Lucerne ?

PRESSENTIMENTS

Une maison qui tombe en ruine connaît son destin comme un malade averti; son toit fronce les sourcils, ses murs ne se laissent pas repeindre avec complaisance, ils acceptent cela comme un fard, ils connaissent la réalité et la soufflent aux habitants qui se bouchent les oreilles. Le chien meurt, il est transporté dans une caisse au clos d'équarrissage; le garçon lave la place où il a saigné, la niche est bientôt mise en pièces pour chauffer les sirops. Il ne restera que cette chaîne, elle traînera partout, servant parfois aux jeux, mais à vrai dire encombrante, de mauvaise augure. La jument ne veut plus avancer, elle est poussive, le vétérinaire ne donne aucun remède contre cette maladie; il faut abattre cette pauvre jument et pour cela l'envoyer jusqu'à Berne; elle ne pourra même pas mourir chez elle. Après, les enfants continueront à se servir de l'écurie, c'est là qu'ils ont fait le cinéma, et c'est pour cela que le grand-père s'est terriblement fâché, il a chassé les gosses, comme les vendeurs du temple, en leur appliquant des paires de gifles, et eux ne parvenaient pas à comprendre le sacrilège.

Le râtelier de la jument restait vide, et ses barreaux ressemblaient à ceux d'une prison d'où le prisonnier se serait échappé, les pavés de l'écurie n'étaient plus frappés par les sabots bien cirés de la bête, et le maréchal ferrant ne venait plus faire sentir ses odeurs d'ossements grillés, dans une opération non dépourvue de tragique.

Sa belle crinière ne sera plus brossée, sa belle queue ne chassera plus les mouches avec ce mouvement d'une élégance suprême, le garçon n'aura plus besoin de l'étriller, la bittereuse ne servira plus à rien, ni le camion, ni le break, qui conduisait toute la famille dans un café des environs, le dimanche,

et qui pouvait transporter jusqu'à huit personnes sur ses bancs d'étoffe bleue, le fouet jaune terminé par un mouchet placé à sa droite, et le frein comme la manivelle d'un moulin à café. A vrai dire, la bittereuse et le break n'étaient qu'une seule et même voiture, qui les jours de semaine portait une grande cage noire couverte de réclames en lettres dorées et le dimanche se mettait en dimanche comme les paroissiennes, enlevait son wagon noir qui restait suspendu à un système de chaînes dans la remise et se chargeait de beaux bancs bleus, bien proprement brossés.

Le commis vient de temps en temps montrer sa tête à la fenêtre de la cuisine, il s'accoude à côté des pots de lait et des pots de fleurs, il paraît soucieux, il recommande l'économie, mais il a aussi un sourire qui fait qu'on ne le croit pas. Il apporte régulièrement l'argent dont on a besoin, et c'est une sorte de manie qu'il a de prêcher les économies. Voilà deux ans qu'il se répète. De temps en temps, il part au service militaire, alors il vient aussi se montrer à la fenêtre de la cuisine. Son képi bleu, avec la lanière de toile cirée qui lui passe sous le menton, lui va bien. Il a un énorme sac, où des souliers à clous dépassent. Il part blanc, gras. Il revient brun, maigre. Monsieur René reprend alors sa plume, se met sur son haut tabouret, fait tourner le moulinet aux tampons, prend les « *Acquillé* », « *Pour Acomple* », « *Recommandé* », ouvre le coffre-fort, où les livres de comptabilité s'entassent, et les livres à copier aux feuilles surfines. Une autre petite armoire s'ouvre pour la presse à copier: on tourne cela comme pour mettre à la torture, puis on ne s'en occupe plus, la souffrance copie en silence. Monsieur René reprend sa plume, qu'il avait mise à l'oreille, et relève des factures. Lorsque le patron entre dans ce petit bureau, il jette un regard sévère à l'employé, et passe à son bureau particulier, où les affiches de liqueur décorent les murs, couvertes de médailles, énumérant les prix, les expositions internationales. On voit des bouteilles, des tonneaux, des chars fleuris. Quelques photographies avec le char du Bitter Dennler, des couronnes de fleurs sur les tonneaux tirés par des boeufs, des Bernoises assises alentour, et à côté, le patron quand il était jeune, on le reconnaît à ses fortes moustaches et à ses cheveux en brosse.

Les fenêtres du bureau donnent sur le petit jardin, sur les géraniums; on voit les piques de la barrière; au fond une rocaille où s'agrippent des plantes grasses. Madame Albeisen, se met souvent à la fenêtre, au premier en face, elle est veuve et aimerait se remarier. Voici ce que racontait Gilberte à la mort de

Monsieur Albeisen qui habitait au-dessus de chez elle: « Au milieu de la nuit, il m'a semblé voir une figure comme une photographie dans ma chambre, et c'était la figure de Monsieur Albeisen, et le matin, j'ai appris qu'il était mort ».

LA RUE

Les gamins de rue en tablier se tiennent sur les trottoirs, le facteur traverse la rue, l'épaule luxée par sa sacoche; il y avait encore au coin de la rue un réverbère à gaz, la bise soufflait à ce coin de rue, le coin de l'épicerie, où l'épicier descend par une trappe obscure tirer son vin de dernière qualité.

Un peu plus loin le magasin de tabac, étalage des romans à quatre sous, des pipes d'écume, des cartes crépusculaires, portant de Victor Hugo les vers; la marchande de tabac est très maigre, et le magasin se remplit de bouts d'hommes et de bouts de cigares.

En face, un marbrier en monuments funéraires, sur une haute terrasse, anciennement la galerie d'une brasserie à la mode; des fresques de rois d'Angleterre et de bacchanales demeurent au fond, et derrière cela, des caves frigorifiques où se fabrique la glace, dont les grands chars bleus, font le bonheur des assoiffés, quand sur leur planche ouverte, un morceau qu'il est permis de prendre n'est pas fondu. Sur un sac de toile ordinaire, les déménageurs d'Icebergs, entrent dans les restaurants, leur morceau quadrangulaire sur l'épaule.

Le croisement des lignes de tram, devant les villas aux escaliers de trois marches, annonce un arrêt fixe. Les promotions des écoles enfantines, peuplées de drapeaux. Les convois funèbres des réfugiés belges, auxquels on apporte des tartines de confitures, des vêtements et des adresses pour qu'ils n'oublient pas de remercier.

Et là-bas, c'est la gare, la ville, le pays étranger, l'endroit où grand-père rencontre les cafetiers, où les catholiques du quartier partent les dimanches avec d'étranges livres noirs dorés sur tranche. Parfois ce sont les communiantes, aux robes qui leur tombent sur les pieds, et les garçons aux brassards.

Deux garçons du troisième étage sont catholiques, ils croient à la Sainte Vierge, comme ils sont en retard.

Gilberte Conti, Albert Chauffat, Rossi, Germaine Recoud, les Bouchet, dont le père est parti à la guerre, sont aussi catholiques. Les Colomb, nos locataires du premier sont très catholiques, surtout madame. Le vendredi, ça sent le poisson dans toute la montée.

Autrefois, la campagne du Baron Blanc occupait tout l'espace qui borde le lac, jusqu'au-dessus de la gare; elle était garnie d'arbres et de prairies, dont il ne reste que des parcelles comme d'une assiette brisée. Sur l'une on a construit des maisons neuves, sur l'autre une usine se dresse et fume, sur une troisième on a fait un terrain de football, la plus verte est celle des gymnastes. En maillots blancs, ils tournent sur les barres, sautent dans le ciel, font aller en avant et en arrière leurs jambes sur un cheval de cuir, frappent du pied sur un tremplin pour le saut en longueur, et les colonnes de pupilles se cassent en rangs de quatre, tournent comme des compas sur le centre immobile, repartent en frappant le pas. Il faut retourner dans les deux maisons vertes après avoir vu le spectacle de ce cirque en plein air. Il faut entrer dans ce vestibule, essayer de sortir du linoléum une distraction, et caresser le chat sous le téléphone.

INTERIEUR

L'armoire à glace dans la chambre de grand-père reflète le portrait photographique de grand'mère, et les gens qui passent dans la cour, car la fenêtre est ouverte, on aperçoit le commis, il entre au bureau, il en ressort et retourne au laboratoire. Les bijoux de grand'mère sont dans l'armoire à glace. L'ouvrir est une cérémonie, personne n'y assiste, mais on entend des bruits de chaînes; à certaines occasions un collier sort de là, il viendra orner le cou d'une belle-fille.

Grand-père est grand, il marche en serrant le poing, car il est autoritaire, il gronde les employés, tout le monde en a une grande peur, mais il n'est pas méchant, il ne bat pas, il frappe du poing sur la table quand il lit que les Allemands avancent, il dit même des injures à leur adresse, puis il reconnaît qu'ils sont forts, cela lui a valu une très grave histoire dans un café, on l'a traité de « boche », il a perdu des clients.

Dans un petit carnet, il marque chaque soir ses dépenses, avec une écriture minuscule, puis il frotte ses grosses moustaches, et gratte sa mouche.

A table chacun a son gobelet d'argent. La carafe de vin dont le niveau baisse, est le seul point de contrôle, on ne sait pas combien de verres on boit.

Grand-père boit silencieusement, il met rarement le gobelet aux lèvres.

Mais il le garde assez longtemps, et après il reprend la carafe.

Un soir, grand-père était allé à une assemblée d'actionnaires, il ne rentrait pas, on avait soupé sans lui, les enfants furent

mis au lit, la chambre bleue était obscure, mais à travers la porte vitrée on voyait les ombres. Depuis que les voleurs se multipliaient, depuis que grand-père avait lu dans la « Tribune » que des villas avaient été cambriolées, on ne fermait pas seulement les volets le soir, mais le portail, à double tour. Ceux qui venaient plus tard faisaient sonner la cloche vernie, elle sonnait drôlement, étouffée, et il fallait la branler fortement pour qu'un maigre son en sortît. Onze heures du soir. On ne peut pas s'endormir, Andréanne s'est mise sous ses draps sans se déshabiller. Tout à coup la cloche du portail est fortement agitée. Elle se lève, entrouvre le volet, et dit qu'elle va venir avec les clés. Elle enfile ses souliers et disparaît. On entend des bruits de conversation, on voit passer un employé de chemin de fer, un groupe noir qui traîne un fardeau. Andréanne revient se mettre au lit, on éteint la lumière. Grand-père avait été trouvé dans un fourgon des C.F.F. On ne lui a pas pris son portefeuille.

LE DOCTEUR

Les visites à la clinique du Mont-Pèlerin se faisaient comme un pèlerinage, cette maison de repos fut fondée par le docteur dont on ne connaît pas encore la fin. Le docteur jouissait d'un grand renom de thaumaturge. Il parvenait en effet à remettre sur pieds des mourants ou des paralytiques, il cherchait la cause profonde du mal, et soignait l'âme, pour rétablir l'harmonie dans les fonctions corporelles. Il se méfiait des traitements médicamenteux. Ses malades, pour la plupart, souffraient d'un empoisonnement par les remèdes, il les soignait d'abord de cela, puis les interrogeait avec sympathie sur les causes probables du mal. Il traitait ces désespérés, qu'on pousse encore plus dans le désespoir de la façon ordinaire dont on les traite. Pourtant il lui arrivait d'être déçu, de recevoir en pleine figure un pot de fleurs que lui envoyait une malade. Cela n'était rien ; le pire, toutes ces confidences qu'il fallait endosser. Le prêtre est secouru par l'Esprit de Dieu, il se soigne lui-même, autant qu'il soigne les autres, il n'oublie pas son âme, mais il la travaille à chaque minute. Etre confident des péchés des hommes, sans pouvoir leur donner d'absolution, ne possédant pour toute force de guérison que ses réserves de bonté naturelle, voilà qui est bien téméraire, serait-ce pour le plus vaillant des hommes. Certes, il peut être d'une grande utilité de guider les « représentations mentales », de remplacer telle scène pénible et qui porte au désespoir, par une scène souriante. A vrai dire, cela est éphémère, le vrai conflit n'est pas un seul conflit psycho-

logique, il faut dénouer l'angoisse métaphysique. Le docteur parvient à dénouer ce nœud ; il semble du moins, qu'en faisant appel à des notions de beauté et de bonté qui sont toujours transcendantales, il réveille l'espoir. Un religieux dominicain faisait partie de la société des malades ; aucune rectification philosophique n'était de mise. Le repos seul pouvait lui être utile, la tâche se simplifiait.

Mais tous ces malades qui buvaient à cette source naturelle, ne pensaient pas qu'ils volaient un bien précaire. Les « vertus » tirées du docteur n'étaient pas dans un réservoir infini, comme pour le Christ, qui Lui s'apercevait au toucher de son manteau qu'une vertu venait de sortir.

Que peuvent les « vertus » d'un homme, lorsqu'elles ne lui sont pas renouvelées...

MONT-PÈLERIN

On arrivait à la maison de repos, qui portait le nom de Mon Repos, par un funiculaire. Il s'élevait comme un escargot à travers les vignes, abandonnait sur de petits paliers quelques voyageurs ; de plus en plus, on voyait la nappe bleue du lac, et les montagnes s'abaisser, comme pour laisser voir derrière elles, les plats de crème fouettée, les chaînes accidentées des cartes de géographie ; et le plaisir des Anglais, qui sont curieux des noms, des altitudes, augmentait proportionnellement. On passe sous un pont, que le bruit de la crémaillère ébranle, puis on stoppe au perron de pierre, dont l'horizontalité s'affirme.

On passe un chemin de gravier, d'où la claire étendue d'un ciel bleu qui ne finit pas, vous enveloppe comme un linge éponge après le bain. Vous apercevez déjà les chaises-longues des neurasthéniques, et les pavillons bleus et blancs. Sur la pente, des bancs s'alignent, ils sont réservés aux étrangers, On sonne. La porte de la véranda s'ouvre, une religieuse invite à pénétrer par signes, et sur les tapis épais des vestibules, vous êtes conduits au parloir de Madame la Directrice.

L'abbé passe en robe noire, il disparaît dans les escaliers. Un bas-relief sous l'horloge représente encore le profil du docteur.

Un portier en tablier vert, traverse le couloir, et va se débarrasser de sa pelle et de ses balais.

Nous sommes traités comme des « fondateurs », on nous fait visiter la clinique. L'ascenseur nous soulève ou s'enfonce avec nous. Les tables particulières sont chargées de serviettes

pointues, les menus comme des cartons de prières sont appuyés sur les carafes, les fleurs ornent les salons. Les petites sœurs femmes de chambre brossent les tapis avec zèle et résignation, elles sont comme des chats angoras qui joueraient à l'homme. Les passe-plats servent de téléphone entre les étages. Les malades sont invisibles, un silence absolu règne dans la maison, au sous-sol, on entend l'harmonium, c'est dans la cave que les religieuses ont leur chapelle, les malades n'assistent pas aux offices, ils confondent l'office et les offices, et les laissent aux « bonnes ».

On dit pourtant que sous ces voiles de religieuses se cachent des aristocrates.

LE MAL DU DOCTEUR

Le docteur se trouvait à la tête de cette importante entreprise, il figurait dans les statuts comme fondateur de la Société.

Il partait en voyage, remettre ses esprits, respirer la mer.

On ne le voyait qu'en tilbury, porteur d'une redingote et d'un haut de forme.

Sa barbe blonde, ses yeux bleus et ses bonnes paroles soignaient ses malades.

Sa religion, le déterminisme moral, l'accompagnait partout. Elle l'avait forcé au divorce, remis dans les bras d'une autre, arraché à cette dernière, transporté dans ceux d'une dactylographe, déchiré en quatre par la jalousie, enfoui dans le désespoir.

Sœur Saint-Jean recevait ses confidences, il pleurait sur ses genoux comme un enfant.

Les prières de cette bonne sœur ne suffisaient plus à combler les abîmes de l'erreur; ce qu'il fallait savoir, c'est qu'elle seule, tout ignorante qu'elle était, possédait la vérité.

Le déterminisme conduisait une âme au terme.

Il n'aurait fallu qu'un éclair pour redécouvrir la liberté. Cet ensemble de causes n'était pas si serré qu'il semblait. Les interstices sont nombreux, pour que la lumière y passe. Il fallait savoir pourquoi cette existence est une vallée de larmes, accepter les « représentations mentales déprimantes » comme celle de la Croix du Christ, infiniment douloureux. Il fallait utiliser le don des larmes, pour Lui. L'étoile brisée de l'hérésie ne conduit plus les bergers. La croix seule est un poteau indicateur. Tout homme peut y accrocher ses deux mains dans la détresse, elle est la souffrance pour le péché, elle possède une géométrie, elle est l'angle droit de la certitude.

C'est pourquoi le docteur de la grande clinique, oublia ses dons exceptionnels, sa clientèle nombreuse, sa gloire, ses deux enfants qui auraient pleuré sur ses genoux. Sa mère, la seule consolatrice sur laquelle il comptait, venait de trépasser. Le mensonge l'entourait de tous ses pièges. La colère et la jalousie rôdaient autour de sa villa. Il fallait trouver une solution, rompre la chaîne des envoûtements, sortir de ce sentier d'épines, rencontrer la paix où qu'elle soit, frapper à la dernière réalité, s'enfoncer dans la mort, y sangloter. Le docteur s'en fut chez un confrère, il fallait éviter le scandale. Les choses se passèrent naturellement. Après le repas, on le conduisit à sa chambre. Les gens dormirent sans trouble. Le petit déjeûner attendait l'invité. Il fallut frapper à sa porte. Elle ne s'ouvrait pas, on passe la consigne, la porte n'est pas fermée à clef. Il fallut immédiatement télégraphier à son père que le docteur était mort. On vint porter la nouvelle à sa seconde femme, elle poussa un cri dans la véranda. On fit les bagages des orphelins, et ils vinrent habiter chez leur grand-père.

LA MORT DU GRAND-PÈRE

Grand-père voyageait, de sa chambre au bureau, en passant par le laboratoire. Il donnait des ordres. Il était toujours correct et ordonnait qu'on lui brossât son pardessus ou ses revers de pantalon, avant de partir en « tournées ». Pendant son absence, la liberté régnait. Après avoir en vain essayé du théâtre, de la guerre, du commerce, de la chimie, du téléphone, il fallait revenir à la nature. Posséder un jardin, y cultiver des radis, de l'herbette. Le toit plat du Bureau servira de terrasse, des sacs de terre seront patiemment transportés par l'escalier branlant, la trappe soulevée, et le jardin entouré de pierres blanches. Le petit cimetière céleste. Grand-père marche à pas lourds dans le vestibule, il avance un doigt en l'air: « Où est *maman* » dit-il en poussant la porte de la chambre bleue. « *Maman est au bureau* ». « *Non, pas la mère, maman* ». Il était évident que grand-père voulait dire « *Andréanne* », il s'exprimait mal. « *Andréanne est à la cuisine* ». « *Non, pas elle, maman, ma femme* ». Que veut cet homme, avec ce doigt levé, que veut-il? grand-père demande où est sa femme et il y a dix ans qu'elle est morte. Perdre pied, ne plus avoir la notion du réel, c'est répandre autour de soi la terreur, on se demande qui a raison. A table c'était terrible, il penchait comme une tour. Puis il y eut un moment où la cuillère ne parvenait pas à sa bouche. Il se penchait et ne parvenait plus à l'atteindre. Ensuite, il appelait les gens par

le nom de ses frères morts. Il vivait chez les morts. Il demandait à une veuve des nouvelles de son mari. Il remplaçait le présent par le passé, et s'accommodait de ce changement. Il marchait comme une colonne transportée sur des roulettes, il cherchait dans les rues le domicile qu'il n'habitait plus depuis 20 ans. Il portait de beaux yeux bleus, clairs comme le ciel, l'innocence lui semblait redonnée ; il écoutait le chant des oiseaux, il saluait les dames, puis il partait, sans chapeau, pour des voyages aventureux, on l'apercevait traversant les places, raide comme un homme de bois, il marchait, marchait, à pas rapides et courts, affairé, inquiet. C'était un mannequin désobéissant. Il filait par le portail. On ne savait plus où se grand homme se cachait. Incapable de gravir seul un trottoir, soudain on le retrouvait au troisième étage. L'enfant le poussait sur la petite pente de la cour, comme une planche qui risquait de l'écraser, il fallait le conduire à son fauteuil et lui lire des poèmes, pour le bercer. Jamais durant sa vie, il n'avait eu le goût des lettres. Secouer le portail pendant des heures, comme un lion en cage, c'était sa distraction.

Si la santé le rendait redoutable, la maladie le faisait aimer. Chacun s'attachait à lui comme à un enfant. Il fallait bien cela pour soigner ses infirmités avec patience. Puis, les printemps, les étés, les hivers se succédant, il fallut trouver une solution. Le fils s'associa au père. L'oncle arrivait en chapeau melon au bureau chaque matin. Grand-père signait de sa main paralysée.

Le commis souriait et menaçait de suspendre les vivres. On ne le croyait pas. Enfin il fallut transporter l'homme de bois en automobile à l'asile des alcooliques. Là-bas, les idiots de naissance sautaient mécaniquement autour des visiteurs, les gagas levaient le doigt et disaient des choses incompréhensibles, les gardiens conduisaient les crétins par l'oreille, ils se réunissaient tous dans le jardin de l'hôpital et se racontaient des histoires. Et de nouveau sur la terrasse l'idiot sautait comme une mécanique en faisant des grimaces, un dégénéré aux grandes oreilles baillait, un autre pleurnichait. Des dos nus au soleil sur les lits de la véranda. Les infirmiers se promènent avec des trousseaux de clés, il faut une carte pour entrer dans la prison des gémissantes épaves. La folie de la persécution maudit la franc-maçonnerie. La folie religieuse se signe éperdûment. Les gagas sont paisibles, ils lèvent le doigt, ils bavent.

Grand-père ne voyageait plus. Il était enchaîné sur son lit. Les menottes aux mains, il n'essayait plus de déchirer ses draps. Dans sa robe de chambre, il se levait le dimanche pour recevoir

ses visites. Il regardait tristement ses parents, il les reconnaissait, il fallait caresser ses mains et lui donner un peu d'amour. Ses poignets portaient la marque rouge des gants garnis de serrure. Dans le lit voisin un vieillard divaguait. La cafetière, une jolie personne qui s'était affectionnée à ce grand enfant, venait lui apporter des mandarines. Il souriait encore, bien faiblement, bien tristement; c'était à pleurer cette chambre de gagas, ces figures suppliantes, ces intelligences épuisées, ces manies tenaces, ces souvenirs d'êtres humains.

C'était à rendre fou cet idiot qui sautait toujours, cette galerie sur le jardin des sourds-muets, ces grandes oreilles de ce jeune syphilitique, ce piano qui jouait toujours la même gamme, extrêmement rapide, d'une virtuosité saccagée, remuant encore, moitié de ver qui se tord en vain.

L'affreuse après-midi d'orage dans cet asile d'aliénés, l'heure du départ, et de nouveau les gants, les serrures, la petite clé de l'infirmier, l'adieu, les larmes de ce grand condamné.

Dans le salon du grand portrait grandeur nature et du portrait photographique de grand'mère en chapeau noir et blanc, caché derrière un pot de fleurs, voilà grand-père étendu dans son cercueil posé sur deux chevalets. Les quelques pots de fleurs embaument le salon froid, le piano fermé avec ses deux porte-lampes en laiton assiste silencieux à cette dernière symphonie. On entre, on sort, on jette un coup d'œil sur ce visage terriblement pâle, ces vêtements qui se chiffonnent comme ceux d'un mannequin, ces deux mains jointes sur la poitrine, cette alliance fixée à la mort. Enfin, des pas de chevaux devant le portail, des hommes en tube, armés d'un attirail de cordes, de draps noirs. La porte vitrée est ouverte, les deux battants s'aplatissent contre la paroi pour laisser passer le maître qui ne reviendra pas.

Cette promenade en ville, ces salutations de tout le monde qui salue ce qu'il sera demain, ces paroles distraites sur des détails extérieurs, sur des nécessités qui viennent à propos offrir un sujet de conversation.

Hors de ville, un parc de marbres, des allées de gravier. Un bâtiment marqué de petites cases, de noms en lettres d'or, de fleurs qui veulent encore s'accrocher: c'est le Four crématoire.

Des fragments de théologie se brisent dans la voiture; le cousin Jules dit qu'on n'est pas grand'chose, cependant ne va-t-il pas au temple, est-ce là toute sa consolation ?

Pendant qu'un déclic conduit le mort en ascenseur dans les flammes trop figuratives de l'Enfer, méditons les vérités contraires, celles qui font enterrer les morts, comme un grain de blé qui réapparaîtra.

Pendant ce temps, comme un tronc, le grand homme de bois brûle sous les pieds des parents qui tirent leur chaîne de montre.

AU CHALET DU LAC DE BRIENZ

La vie ferme une porte et rouvre une fenêtre. La mort laisse une traînée derrière elle, une sorte de poudre de charbon s'attache aux âmes effrayées. Le spectacle des vivants ressemble à une danse macabre. Après tant et tant d'années vous Henri, vous Marguerite, et vous Adrienne, et vous aussi Charles, si sûr de vous-même, vous serez cadavres.

Partir en vacances pour respirer l'air des alpes et des funiculaires. Le train claque au bord du lac, il abat les poteaux, et les vergers tournent lentement. Les gardes-barrières agitent leur mouchoir de sang, leur petite trompette jaune braquée sur le soleil. La maison de la gare, son domicile dont la jouissance est le seul salaire de sa vigilance, se cache sous un feuillage qu'elle arrose d'un train à l'autre. La fontaine change de gamme lorsqu'on lui met l'arrosoir dessous, et que ce dernier boit goulûment cette eau de source minérale. Et voilà, on connaît toutes les stations de l'omnibus et toutes celles des bourgades où les trains-trams s'arrêtent. Capucines jaunes, capucines safran, capucines aux pétales de velours, aux feuilles plates pour la pluie, vous percez entre les barres de la barrière, sur les plates-bandes de la garde-barrière, et jusque sur les fenêtres qui ont de petits balcons de bois exprès pour vous.

Ce sont des chèvres, là-bas, avec leur barbiche. On vient de passer devant un château, tu n'as rien vu, tu étais tourné vers le lac. Le soleil plonge dans le lac, il produit un incendie, une fournaise, un rayonnement dans tous les sens, un aveuglement; on ne voit plus les montagnes, sauf une vague forme du chapeau de Napoléon, c'est le Mont-Blanc, il semble fumer, ce sont de légers nuages. C'est bientôt fini, ces vignes d'un côté, ces morceaux de bois et ces morceaux de bois, sur la colline, et de l'autre côté cette eau qui baigne les roues du chemin de fer. Les maillots rouges des baigneurs, les maillots bleus des baigneuses, volent en éclat, tournoient, ou s'immobilisent sur la grève. Des linges sont suspendus aux arbres. Enfin, il n'y aura plus rien à voir que des pâturages, quelques vaches qui par leurs couleurs indiquent dans quel canton le train pénètre. Les brunes, c'est le Valais, les noires et blanches, c'est Fribourg, les rousses tachetées, c'est Berne. O toutes ces couleurs sur tous ces pâturages, ces cascades, ces forêts, c'est beau vu en chemin

de fer, une collection de cartes postales, alors qu'on est bien installé sur les banquettes brun-clair des C.F.F. L'employé est propre, les billets sont en carton dur, un trou bien rond est fait par son perforateur brillant, qui pend à sa sacoche lorsqu'il traverse le compartiment, et que les voyageurs n'osent plus mettre les pieds sur la banquette d'en face, à moins d'y avoir glissé un journal. Tristesse des souterrains de gare et des changements de wagons. Noir, fatigué, avec cette croix que l'on porte à la main, une valise, et cet embarras des Perron I et Perron II, et Perron III, des directions, des via Lausanne, des via Berne, des horloges qui ne bougent pas, parce qu'elles indiquent l'heure immobile du départ des trains. Le seul, l'unique et seul réconfort des gares, réside dans les distributeurs automatiques; les petites pastilles de menthe rouges et blanches, vont se répandre dans tout le wagon, en glissant quelques fois dans la bouche, où les dents les détruiront. Les balances intéressent les grandes personnes, les convalescents; d'ailleurs elles sont fausses et remplissent tous les espoirs. L'employé en blouse bleue passe avec son falot, il frappe sur les essieux, c'est le concert des roues qui se prépare, avant d'attaquer la grande symphonie des rails. Après quatorze ans de Prieuré, prendre le chemin du retour, retrouver le hameau natal, en apportant ce halo de mort qui viendra se mettre autour des sapins, sur les rampes tragiques des montagnes qui se dressent comme des parois au-dessus du petit village anéanti de peur, entre le lac vert et les rochers. Les poissons auront continué à s'éventer de leurs nageoires pectorales et à dilater leurs ouïes. Le train silencieusement roule jusqu'au bord de l'eau, quelques voyageurs chargés de valises jaunes les transportent dans le bateau à vapeur, modèle réduit qui souffle, ébranle le port, siffle, hurle et part, produisant un bouillonnement plus gros que lui. Le chalet Nénuphar toujours caché sous un chêne centenaire, oublié dans son jardin bien ratissé, avec un petit carré d'herbe plus verte que les bancs très verts; l'oncle et la tante, immobiles silencieux, le visage tourné vers le bateau à vapeur qui agite derrière lui une folle chevelure blanche. Le cerceau du petit cousin repose contre l'arbre, une galerie fournie de vigne vierge conduit à la porte d'entrée précédée d'une grille, pour se décrotter les souliers, et d'un paillasson pour se les essuyer. Arrive-t-on, après un vestibule de pierre, à l'intérieur, que le plancher récuré, est si propre que les marques des pas sacrilèges s'y font; il faut retourner à la grille, gratter en arrachant presque les clous de ses souliers, bien frotter sur le paillasson, à droite, à gauche, comme si on patinait sur place, et ensuite se lancer sur la patinoire, le parquet de la chambre à manger, qui ne s'ouvre qu'aux grandes occasions.

Comme tout est calme et propre, comme ces gravures de Napoléon sont neuves entre ces murs de bois, comme la véranda du premier, qui a quelques petits carrés bleus, au travers desquels les arbres, les maisons, le ciel, tout est mauve, est froide, inhabitée. Les paroles sont brèves, un peu forcées, utilitaires. Il va falloir comprendre cette langue qui ne s'apprend pas avec les grammaires, elle ne ressemble pas du tout à ce qu'on croyait savoir, tout est différent, tout est à refaire, l'oreille ne saisit rien, sauf cette mélodie de cascade roulant avec des bouteilles dans un gouffre rocailleux, un glouglou guttural d'où sortent des cris d'oiseaux, des pépiements en vrille, le frottement de gants de crins, un rire figé qui se perçoit à l'extrémité de toute vague déferlante, des terminaisons qui s'engloutissent, des chutes entre deux abîmes, des arrêts subis, une épaisseur de montagnes mouvantes. Enfin, pour se reposer, des îles drôlement françaises, où les mots bien connus ont pris un nouveau costume. Cette langue est faite de coquilles qu'il faut briser, on trouve dedans les vocables allemands appris dans les grammaires, lorsqu'on ne trouve pas du pur français ou de vrais monstres.

Ce ne sont plus les nappes d'eau ensoleillées, bordées de lignes onduleuses, c'est une flaque verte, entourée de blocs noirs, de crêtes de fer, de triangles sombres. Lorsque le vent traverse une gorge et souffle là-dessus, le bouleversement des eaux prend des proportions d'une furie inconnue aux océans, le pêcheur se crispe à ses rames et regarde anxieusement le port, la promenade, où des amoureux indifférents s'asseyent sur les bancs de la pension évangélique. Le vent chaud souffle sur les chalets, allume des incendies qui éclairent la vallée; et les cascades éternellement bouleversées de ce qui se passe, brillent de leurs mille diamants nocturnes, sur les sentiers aux escaliers tortueux qui conduisent, par de nombreux écriteaux, au Restaurant.

De là, des promenades nombreuses par le bateau blanc par le tram bleu, par les funiculaires, vont ramifier ces vacances géographiques, de leurs stations sur les belvédères, de leurs observations au petit trou blanc des télescopes: des alpinistes encordés, des caravanes en chapelet, vers de terre, qui se déplacent sans mouvement visible à l'œil nu sur les pentes de neige. Les anglaises au foulard de soie qui flotte dans le paysage s'appuient sur leur canne neuve, et tirent des photographies, en les accompagnant d'apostrophes anglicanes mêlées de mots français délicieusement déformés. Les autos reluisantes se postent près des précipices, les unes après les autres, comme une série de canons préparés pour le bombardement des hôtels. Les petites promenades bien arrangées dans la forêt, avec des bancs

à tous les étages et des fleurs inconnues dans les buissons, sont parsemées de groupes distingués, qui se taisent lorsqu'ils se rapprochent les uns des autres, mais s'exclament en chœur, au sommet de la butte, lorsqu'au delà du crêpe des sapins, l'écharpe du ciel se voit sur le panorama, et les minuscules cases humaines au carrefour des lacets blancs.

LE GRAND-PÈRE DE THOUNE

En descendant, il faudra rendre visite au grand-père. Un grand-père, c'est la moitié d'un père, c'est pourquoi il y en a deux, le paternel et le maternel. Le premier est mort, le second vivant. Invisible dans son magasin de sculptures sur bois; on voit un chiffon courir sur les objets, une patte à poussière dans la vitrine au milieu des Guillaume Tell, des horloges surmontées de gypaëtes, de boîtes à musique et à surprise provenant de l'Exposition de 1896. Les porte-parapluies vernis à la gomme laque sont de véritables monuments où toute une oisellerie picore le tronc artificiellement vermoulu. Des casse-noisettes en forme de têtes célèbres, un Général Joffre et un Bismark, des canifs historiques, des baromètres légendaires, des cannes en cornes de chamois. Le bas-relief du Serment du Grütli, sculpté par grand-père, car tout est sculpté par grand-père pour les acheteurs admiratifs, et la gloire lui revient entière même de petits objets fournis par les sculpteurs de l'Oberland. Les plus naïfs pensent qu'il a fabriqué les baromètres et inventé les boîtes à musique; voilà ce qui permet au vendeur génial de laisser parler son magasin avant que surgisse sa tête italienne entourée des balanciers irréguliers et des pives de bronze des coucous diaboliques. Grand-père (c'est drôle de lui dire grand-père alors qu'on ne l'a jamais vu, c'est drôle de dire oncle au frère de maman) fait sa promenade dans la jolie ville de Thoune, et marche droit et fier sur les trottoirs exhaussés qui bordent les magasins, terrasses-jardins qui embellissent cette cité coloriée au bout d'un lac, aussi riant que celui de Brienz est dramatique.

—Tu ne te marieras pas de bonne heure, comme ton père, c'est une bêtise, une grosse bêtise.

Des vitrines de tableaux exposent avec un prix marqué les beautés de la nature: des rocs chaudron et des couchers de soleil sanguins sur des vagues verdâtres, essayent de traduire la langue de la nature. Archi-faux! la montagne au nom célèbre de Vierge n'est plus qu'un plat sucré qui dégoûte de l'extase, les pâturages et leurs vaches bariolées n'expriment plus que la banale impression d'un grimpeur exténué et ne s'élèvent pas au-dessus des timbres de publicité.

—Il faut être pratique, tu as raison de te faire catholique, moi je vais de temps en temps à la messe, le curé me salue en passant, ça fait toujours de la réclame.

Voici la caserne, où les officiers font de l'équitation, le hangar d'aviation, et qu'on tourne à droite ou à gauche, toujours ce manoir jaune dans le ciel bleu sur la pente verte d'un rocher abrupt.

—Allons prendre un sirop, la bière n'est pas bonne, et nous serons bien pour causer.

Les chaises du jardin sont couvertes de fleurs de tilleul, la sommelière au tablier empesé les balaie d'un coup de linge, et la commande se fait dans cette langue du pays, qui le traduit dans un art auquel n'ont pas atteint les plus grands artistes.

— Oui, ta mère s'en est bien vue.

— Je sais.

— Non, tu ne sais pas tout. Il est temps que tu sois mis au courant, pour que tu ne suives pas la même route, que tu ne te maries pas si tôt, c'est une bêtise.

La paille jaune du sirop de cassis plonge et invite à l'opération qui ressemble à une expérience de laboratoire, et fait descendre le niveau noir à la façon du miracle de saint Janvier.

— Tu ne sais pas de quoi ton père est mort.

— Oui, c'est à dire ... pas très bien.

— Eh bien, je vais te le dire. Tu es assez grand pour cela. Ton père s'est pendu. C'est bien malheureux avec toutes les facultés qu'il avait, il aurait gagné de l'argent, tu serais dans une bonne position, ta sœur et toi. Et ton grand-père aussi était trop orgueilleux; çà été une rude punition pour lui, et encore cette faillite, qui l'aurait dit quand il ne voulait pas de la fille d'un sculpteur sur bois pour son fils docteur. Viens rentrons.

Les pavés des petites rues tournoient, les voitures attendent à la gare, les chevaux piaffent sous leur couverture, on arrive près du magasin de broderies qui appartient à la seconde femme de grand-père. Les robes de mariées sont suspendues parmi les couronnes, les mouchoirs de batiste forment des séries de triangles les uns dans les autres, aux bordures raffinées, ciselées comme un jubé. Ce pays de dentelle appartient aux anges, tout est silencieux et vol de papillon; le mètre de cuir seul est terrestre, avec la paire de ciseaux pour couper les coupons. D'ailleurs la belle-mère de maman est sourde, le silence de ses broderies est pour elle absolu, elle vit dans cette atmosphère de première communion, de porte du ciel où s'ébattent les bienheureux, de cimetière des innocents, de morgue où l'odeur de sainteté s'épand, de cage de colombes, ouvre et ferme ses ti-

roirs comme les portes d'un sanctuaire, et enfin baisse prudemment les stores lorsque le soleil vient troubler la paix de ses voiles immaculés.

Pour entendre le chant des oiseaux la belle grand'mère sort son appareil de caoutchouc durci et se téléphone à elle-même.

Les deux magasins, broderie sur bois et sculpture sur étoffe, sont d'ailleurs contigus. En fermant leurs stores, ils ont lié amitié, le veuf de la sculpture et la célibataire des boîtes bleu-ciel pour pochettes roses. Entre deux clients, les anneaux de fiançailles se sont échangés, et après avoir fait un contrat de séparation de biens par devant notaire, ils se sont mariés à la mairie et au temple.

Les escaliers de bois qui conduisent à l'appartement brillent et donnent de l'insécurité. Il faut se tenir à la barrière de bois. Les pièces sont closes. Elles ne s'ouvrent que par nécessité et après que des pantoufles ont pris la place des souliers, rassemblés dans l'armoire, au milieu de leurs filaments et de leurs entrecroisements, auprès des lunes noires des boîtes de cirage et de leurs brosses à dents, pour la toilette du matin: le fard, l'astiquage, sur le genou de la bonne. Entre-bâiller la porte du salon, c'est tout ce qui sera possible ce soir, les fourres n'ont pas été enlevées, les fauteuils sont habillés d'étoffe mauve, comme le crucifix et la statue de la Vierge en temps de carême.

Grand'mère tient à ses meubles, à son piano, aux cierges qu'elle allume dans les grandes occasions, pour honorer une photographie qu'elle vient de recevoir et qu'elle a placée dans un cadre.

Voici la chambre à coucher, étrangère. S'étendre entre ces draps froids, penser à cette terrible révélation, ne pas pouvoir ôter ce spectacle douloureux du grand homme à barbe blonde et au cigare du portrait grandeur nature, voir cet homme assis se lever, marcher, aller à ses consultations, à sa clinique, traverser la ville en voiture, son tube cérémonial, son cigare et son alliance. Et ce malheur dans une chambre étrangère, cette strangulation. D'où viennent ces sanglots? d'une région où le désespoir est absolu. Appel d'une âme, dernier refuge, explication, hérédité, noirceur d'un corbillard qui roule sur le pavé, de nouveau cette poudre de charbon qui remplit l'existence comme les tuyaux d'un vieux poêle.

Les larmes dans une bourgade étrangère sont plus désolantes, car il s'y joint le sentiment inexorable de notre exil. Le rôle affreux que chacun doit jouer dans une solitude extrême,

se montre à nos yeux sous un aspect effrayant. Les plus humbles objets, une poignée de porte, un miaulement de chat, deviennent des compagnons, car les choses et les animaux sont moins indifférentes à l'homme que l'homme, leur innocence est un réconfort, leur soumission et leur patience, leur absence de réflexion. Ils viennent de Dieu sans avoir passé par la désobéissance. Notre sort est inconciliable avec le contentement de soi-même, il faut s'anéantir ou réclamer la lumière. Quels gouffres ouvre la première solution ! Quelle peste se cache derrière cette apparente tranquillité de la mort ! Jésus-Christ seul est capable de combler le cœur de l'homme. Il lui dit: «Supporte et j'ouvrirai la porte, ne regarde plus rien que ma croix et plus rien que mon sacrifice et plus rien que mon calvaire et la troupe de mes saints et la myriade de mes chérubins. Redis, ta vie entière, les quelques paroles que je t'avais apprises, accepte la pauvreté, ne sois pas de ces hommes orgueilleux, incrédules, ne les regarde pas, que leur nom soit célèbre ou non, Moi seul connais le vrai de degré de gloire, tout est faux sur cette planète, la charité est la mesure du monde».

La nuit ferme le jour, cette armoire pleine de serpents. La nuit ouvre les lucarnes du ciel, et les paroles qui en descendent ne ressemblent plus à celles de la terre.

Des échelles sont suspendues sur les lits des hommes malheureux, des anges s'occupent activement de leur état, pansent une plaie ici, remontent une couverture là, s'empressent de placer de bonnes idées pour le matin, éteignent les animosités, bouchent les trous des habits, vont et viennent avec des baquets d'eau, lavent les cœurs, soignent les malades et se sauvent quand le réveil-matin se met à braire.

Le laitier remplace les anges, le facteur n'essaye pas d'être le messager, c'est un fonctionnaire, il est régulier comme une pendule. Le déjeûner est prêt.

INDUSTRIE HOTELIÈRE...

Par le tram bleu qui traverse des rochers, on se retrouvera bientôt au « Nénuphar », gardant sur les yeux la trace de la robe blanche de la Vierge, ce masque pur intraduisible qui se venge des montagnards sacrilèges en les précipitant parmi ses avalanches. Au village de Lauterbrunnen les équippes de secours partent en pleine nuit, porteurs de lampes et de réconfortants, et neuf fois sur dix ne rapportent que des corps glacés, qui prendront place dans des fourgons funèbres s'en allant vers l'Allemagne ou l'Angleterre, où ils arriveront conservés

comme des momies, après avoir subi l'embaumement du Sphinx. Là, l'ombre de la montage tourne et les parois sont noires. Les sapins perpendiculaires s'accrochent aux moindres parcelles de terre. Plus loin, le passage qui conduit sur un autre versant, a remplacé toutes les places vertes, par des ensembles de rocs granitiques, offrant à l'âme, leur douloureuse nudité. On verrait dans cette région, des moines de béton et des couvents de fer, le renoncement total d'une torture effrayante, des caveaux où les ermites s'étendraient nus sur des pointes aigues. Un lac de temps en temps, rafraîchit ce désert, et les rivières presque désséchées ressemblent à ceux qui n'ont plus de larmes pour leur douleur.

Les hommes assis regardent à l'extrémité du lac, ils savent qu'en remontant à la source de la rivière, le désert aride les attend. Aux barrières des hôtels, les étrangers qui poussent sur le gravier, dirigent leurs jumelles sur les belvédères ; et, des belvédères, les télescopes les télescopent. Ils meurent sur les vérandas.

Le jour des morts, ces protestants qui ne respirent plus, reviennent à la surface. Ils vont au petit cimetière porter des pots de fleurs, marchent trois quarts d'heures avant d'atteindre l'arcade aux portes fermées du temple de la mort. On ne s'agenouille pas ici, on reste droit, le visage dur, tourné vers la montagne, on dépose son offrande rapidement, on range la terre, on récite intérieurement la seule prière permise, le Vater Unser, on ne l'a dit qu'une fois pour ne pas ressembler aux idolâtres, on s'enfuit morne et délivré de son devoir.

L'oncle à son retour des sous-sols d'hôtel, où sa toque blanche le distingue de la cohorte des cuisiniers, rentre dans le civil et se met à planter des légumes, derrière la maison. La tante est revenue du cimetière avec quelques nouveaux scandales qu'elle a glanés dans sa traversée du village. Frau Widmer a ramassé son mari ivre mort dans la rigole. Frau Seiler se remarie avec le patron de l'Hôtel de la Gare, qui est président de la chorale mixte et maître d'école. La fanfare a remporté une médaille au concours de Berne, on annonce son retour triomphant par le train de quatre heures. La Société de gymnastique prépare une pyramide pour le premier août. L'employé des Postes a puisé dans la caisse, il n'a pas pu rembourser à temps, il est allé jouer à Interlaken, çà donnera un jugement. On vient de ramasser un corps de femme dans la Lutschine, elle est déposée à la lisière du bois, on voit ses souliers pointus, ses hauts talons, son visage est recouvert d'un mouchoir ; elle s'est jetée du haut d'un pont, son fiancé ne voulait plus d'elle et en plus de cela elle était poitrinaire. Ces événements tristes et journaliers, sont

parfois surmontés par une grande vague noire, un cataclysme. Un crime. Plus mystérieux que ceux des villes, les criminels demeurent à jamais introuvables. On ne sait quel vagabond a passé près de ce chalet, en a assassiné les propriétaires, mari et femme, qu'on retrouvera quelques jours après, la demeure étant à l'écart, dans le désordre des placards ouverts. Les criminels aussi bien que les noyés disparaissent sans laisser de trace. Les premiers sont engloutis par le lac, les seconds par la montagne.

AFFRONTS

Marguerite vient en visite. La tante agrandit immédiatement son menton. Ça ne va plus. Marguerite n'aide pas à faire la vaisselle, elle fait la grande dame. Ça se gâte. La tante n'apparaît pas au goûter. Elle agrandit son menton toute seule dans sa chambre. Marguerite refait ses valises et part par le prochain train. Le lac lui dit adieu avec ses petites vagues.

Il ne reste plus qu'à rouler à bicyclette, en prenant garde de ne pas entrer dans le lac. Traverser un col pour tomber sur le lac des Quatre-Cantons, sur Lucerne et son lion. La cause de cette course réside dans une bêtise, le pot de verni sur l'étagère a laissé tomber une tache sur le linge blanc dans la corbeille entreposée dans l'atelier. Cette tache aura l'air de s'être faite toute seule, alors que le cycliste visitait Lucerne. Toute responsabilité éludée. Ainsi d'une tache sort une promenade à bicyclette. Au retour, le menton de la tante avait repris ses dimensions normales. Quelle joie, il semble que celui qui efface les taches du monde n'est pas absent de ce miracle. La tache ne réapparaît pas, elle est engloutie ; quelques jours encore et toute angoisse peut se reporter sur un autre objet. C'est la seconde fois qu'un miracle pareil se produit. La première avait rapport à une tache-trou provoquée par l'acide sulfurique sur une nappe blanche. La nappe roulée avec son trou fut jetée aux chiffons, sans un mot, la miséricorde jouant parfois où on s'y attendrait le moins. Ces premières expériences d'électricité vous procurent, il est vrai, une certaine considération. Les parents voient en vous un futur Edison. Les fioles sentent mauvais. Le liquide des bocaux se cristallise. Les étiquettes deviennent illisibles, les cornues suintent. Des pétarades retentissent, vos expériences en sont au fulmicoton. Votre tête forge des projets de révolution, la dynamite fera sauter les banques, pour le renouveau de la terre. Alchimiste en miniature, vous tenez des colloques avec le diable. Sur vos parois s'alignent de mauvaises gravures

représentant les célébrités les plus hétéroclites, accompagnées d'une courte monographie.

L'heure a sonné du transport des bagages, des pastilles de menthe et du retour vers l'autre lac. Le train fume dans les vignes, il entre dans la montagne, et en ressort.

LE MARIAGE DE MARGUERITE

L'existence est une succession de démarches, creusées par un enterrement ou un mariage, signes de la grande horloge. Marguerite est restée longtemps à sa fenêtre ; fiancée au locataire de Madame Albeisen, elle lui faisait des signaux : sa haute stature apparaissait au coin du rideau. Ils stationnèrent sur le trottoir. Le soir, la chambre s'illuminait. Lorsque maman était en vacances, Marguerite ne rentrait pas. Onze heures sonnaient. La chambre illuminée. De la lucarne, le petit frère se glissait dans la gouttière, pour essayer de mettre fin à son inquiétude. Les cheminées dressaient leur ombre. Un chat trottait de tuile en tuile. Les grandes maisons locatives éteignaient une à une leurs bougies. Leur bloc de marbre noir pesait sur le ciel étoilé. Une chute profonde dans ce puits paraissait inévitable. A quoi cela tenait-il que le toit, les cheminées, les chats, les gens, les magasins, les réverbères, ne se précipitassent pas dans la nuit ? La chambre s'éteignait. Marguerite ne montait pas dans sa chambre. Le bruit du portail ne se faisait pas entendre. Cela devait finir par une couronne de mariée. Un repas splendide. Des invités en noir. Des commencements de fiançailles dans les voitures. Quelques piétinements de fox-trot autour d'un gramophone. Un tour en auto. L'arrêt dans une auberge. Une photographie. Au temple, le cousin incrédule, se pouffait de rire. Tout le monde a pouffé de rire. On pouffait de rire. On pouffait de pouffer de rire. Le pasteur agitait ses grandes manches, posait ses deux mains sur les Saintes Ecritures, baissait les yeux. Les voitures attendaient hors du temple, dans ce quartier d'écoles et de commissariat de police. Plus haut la gare. Plus bas le monument du Duc de Brunswick, plat de dentelles, empesées par des millions. Dans les préaux des écoles enfantines, les petits garçons faisaient le train dans le gravier. Les petites filles jouaient à la maman avec un morceau de bois comme poupée. Les grandes maîtresses aux chapeaux de paille, tricotaient près de la porte de chêne. Une sonnerie et les voilà tous dans le vestibule, où les crochets sont comme des hirondelles sur un fil téléphonique ; bientôt les petits chapeaux, les petites pèlerines, s'alignent dans le vestibule silencieux. Des voix d'enfants épellent.

Ils chantent, ce sont des mélodies comme des eaux de source. Pourtant Marguerite avait pleuré avant de sortir dans son habit de mariée. Elle avait dû mettre de la poudre, pour que ses yeux rouges, ne se détachassent pas trop sur le blanc de son voile. Pourquoi avait-elle pleuré ? Ce n'est pas la première fois qu'elle avait pleuré depuis ses fiançailles. Il était technicien. Beau visage. Grand, carré. Elle revenait parfois en sanglot de la chambre illuminée. Quand elle faisait beaucoup de signes, il n'en faisait pas beaucoup derrière son rideau, mais seulement une espèce de sourire. Elle l'aimait pour ses grands yeux, à la fois verts et bleus. Elle l'aimait parce qu'il avait un joli chapeau de paille. Des souliers bas, des chaussettes vertes, des pantalons bien repassés, des épaules droites, des cols mous bien arrangés, des cravates modernes. Il jouait du piano comme personne dans la rue, faisant retentir les fox-trots entre les maisons locatives, d'une façon qui l'intrigua. Pourquoi pleurait-elle, pourquoi avait-elle dit qu'il la ferait souffrir, qu'elle le savait bien, mais que ce serait tant pis pour elle! Oncle Edmond le savait. Il eut une grande discussion avec le fiancé. Au salon, devant le portrait du docteur. Il le menaça de l'abattre à coup de revolver, s'il ne rendait pas sa nièce heureuse. Le fiancé ne doit pas avoir compris, il est Suisse allemand, les mots d'« abattre » et de « revolver » devaient lui être inconnus. Il est demeuré calme et les fiançailles officielles avaient eu lieu. Du moment que c'était officiel, le frère perdit de ses premières inquiétudes, il porta les billets. Il fit un poème pour le jour de ce mariage, il apprit un monologue. Les jeunes filles s'échappent de la maison. Le pensionnat les séquestre deux ans, elles apprennent l'allemand pour marier un Suisse allemand, mais le Suisse allemand ne parle pas l'allemand, il parle le suisse allemand, c'est pourquoi il y aura toujours un petit écart difficile à combler.

L'enterrement du grand-père et le mariage de Marguerite, sont les événements qui ont précédé le départ du Prieuré. Les rues se transforment selon le rythme de ces cérémonies, les appartements sont à louer, de nouvelles têtes se montrent aux fenêtres. A la fin de chaque mois, Marguerite pleure à chaudes larmes. Son mari gagne bien, elle a tout ce qui lui faut, mais elle pleure, lorsqu'on va la trouver près de la fin du mois. C'est qu'elle n'ose pas demander à son mari ce qui lui manque pour faire le tour. Il estime qu'il faut apprendre l'économie, il croit que plus une femme a de la religion, plus elle est inintelligente. Chez lui tout est rationnel.

ET LE PETIT FRÈRE ?

Chaque matin à l'angle d'un bazar, l'abbé florentin, passe en relevant la tête. Est-ce drôle, un abbé. Ils ont des pans de jaquettes noires et des cols durs mis à l'envers. Ils habitent dans une sacristie. Frapper à la porte de cet appartement où les fenêtres gothiques ne laissent entrer que l'arc-en-ciel. Voici l'abbé florentin, en soutane. « Je viens de la part d'Edouard. Je veux me convertir, comment faut-il faire» ? L'abbé fait monter l'enfant dans sa chambre-bibliothèque, où des statutes de Vierges, des Crucifix, se mêlent à des bouteilles et des boîtes de cigares. Pour se convertir il faut commencer par accepter un cigare, puis il faut se mettre dans un grand fauteuil, et écouter ces vérités merveilleuses, complètement ignorées, hier habitant des nébuleuses, aujourd'hui se teintant de réalité. Ça correspond toujours avec les Evangiles. Chaque parole est importante, ça n'est pas dit au hasard, cette parole n'est plus un récit, c'est une nourriture. C'est très difficile de comprendre le Sacrement de l'Eucharistie, et de ramener le symbole au dernier plan. Le corps est paralysé ; une nouvelle machine est construite, elle est comme un avion qu'on prépare pour un départ, elle prend ses précautions pour la vie éternelle. C'est tout autrement, extraordinaire ; la laideur de la morale ne se voit plus, mais sa beauté ; la médiocrité sentimentale et humanitaire s'éclipse, une explication est donnée à tous ces gestes, la religion devient exacte comme une mathématique, le salut précis comme un drapeau, l'enfer comme un précipice, le paradis comme un jardin, le purgatoire irréductible, les chemins sont construits et la voix dit marche, et l'âme répond qu'elle n'a rien à elle, pas même une parcelle de vérité, qu'elle était nue de toute vérité, qu'elle ne discernait plus la vérité du mensonge, qu'elle se croyait prise au plus affreux piège, qu'elle ne voyait pas le moyen d'en sortir. Des gens qui parlent si bien seraient-ils des « *arriérés* » ? ils connaissent très bien le protestantisme, ça ne les épate pas, ils citent des auteurs incroyants, ils les connaissent mieux que les gens du monde, ça ne les tourmente pas. Il y a vraiment quelque chose d'incompréhensible, là-dedans. Chaque semaine reprendre place dans ce grand fauteuil, parmi les statuettes, les encriers, les livres et les crucifix. L'abbé reprend le sujet, le complète, passe d'une conclusion à l'autre, offre un cigare, et demeure discret. Ils ne vous frappent pas trop sur l'épaule, ils ne vous interrogent pas, ils sont impersonnels, et leur amour dépasse la bonhommie. Rien ne les étonne. Vous iriez leur dire

que vous venez de commettre un crime, qu'ils vous offriraient un cigare. Derrière eux on voit la forme du Christ, ils sont des porte-paroles, et vous expose celle qui est vraie, celle à laquelle il faut croire parce qu'elle est vraie, et vous êtes à l'abri des opinions personnelles, des fantaisies, des goûts, des antipathies et des sympathies. La vérité n'accepte pas la flatterie, elle ne permet pas qu'on la fabrique, qu'on la bouleverse au gré des coutumes et des temps. Elle est patiente et regarde avec anxiété le retour des âmes, elle ne s'impose pas, il faut la chercher, elle, mais il ne faut pas se chercher soi-même.

Voilà ce qui est extrêmement compliqué. Il va falloir que l'à-côté s'écroule, et garder l'essence. Se méfier de soi, de la fausse mystique, de la poésie, du scrupule, du calcul, de la présomption, du désespoir, enfin marcher avec des œillères pour ne pas retomber dans les nombreux gouffres qui bordent le sentier. Ne pas s'étioler, regagner ce qu'on croyait perdu, s'arracher une seconde nature, se vêtir et marcher.

Evidemment cela est inexplicable sans les anges. D'un faux pas, ils vous mettent sur la bonne route. Vous pensiez fuir l'ennemi, il est en face de vous. Vous pensiez à la victoire définitive, des armées nouvelles surgissent. Hier au sommet, demain au fond de l'abîme. L'âme est un crapaud sur un cerf-volant. Au moindre assaut, elle pend. Des hirondelles viennent la soutenir.

L'abbé descend à la sacristie, il sort des ciboires et des ostensoirs, des burettes et des soucoupes, le purificatoire ! C'est une leçon de choses sacrées. Les hosties non consacrées serviront au néophyte, il faut apprendre à les avaler. Le signe de croix, l'agenouillement, les règles de la pénitence, tout cela permet de partir.

Le voyage sera long. Déjà l'abbé florentin est dans la plaine, on ne voit plus qu'un point noir. Il faut se souvenir de ses recommandations, de peur de faire naufrage. Lorsqu'on est à la mer, il faut nager avec l'aide de la foi, revenir au port, se traîner sur les genoux à la guérite du confessionnal, demander du pain et du poisson, frapper plusieurs fois pour qu'il vous soit ouvert. Fréquenter les cryptes, s'agenouiller dans le deuil pour les prières des morts, faire pénitence et s'accrocher à la barrière pour ne pas être dévoré par le requin.

Il faut accourir vers la théologie lorsque l'esprit s'inquiète, lorsque le démon essaye de démolir la foi, et aussi lorsque le cœur a besoin d'une présence plus visible du Christ, lorsqu'on a soif de charité.

Un Parthénon dresse ses colonnes entre les arbres. Le sacristain guigne par une fenêtre grillée, il écoute les oiseaux. Au premier étage, le hall au gramophone légendaire, conduit à la chambre de l'abbé. Il vous reçoit à la lumière de la lampe électrique.

L'escalier tourne et tombe dans la rue, au milieu des colonnes ioniennes et dans le vacarme des carrousels et des balançoires bleues qui vont déjà au ciel. Le bénitier attend à la porte la main qui chasse le diable. Devant l'Eglise tournent les carrousels, les baraques sont ornées comme de vieux théâtres, les femmes aux mèches qui flottent tiennent des carabines et d'une voix caverneuse appellent les passants, le monde des roulottes forme des ruelles entre les bois bleus, les bois blancs et rouges, cinq marches conduisent au salon-cuisine, les ménagères ambulantes font la lessive et leurs gamins sont assis par terre. De petits rideaux aux petites fenêtres. Le grand ciel bleu couvre cette cité, des nuages marchent lentement, des clochers et des montagnes apparaissent à l'horizon. On monte un théâtre à guignols, dix bancs sont alignés, le rideau imite le velours et les pommeaux d'or qui le retiennent. Une troupe d'enfants a pris place, le spectacle commence par un roulement de tambours. Guignol n'a pas de voix, les gosiers de bois sont enroués, la petite queue de Guignol s'agite, Gnafron parle sous son nez rouge, et pendant que Guignol discute en croisant et décroisans ses bras comme des palettes, il baisse la tête et fonce sur lui. Guignol disparaît verticalement et guigne à droite. Il tient un gros bâton et se prépare à l'attaque. Il frappe dur, la tête de Gnafron tombe sur le rebord, elle se soulève en soubresauts, Guignol l'achève. Les gamins ouvrent des yeux tragiques, ils crient, ils frappent des mains, ils se mêlent de la conversation, ils répondent à Guignol. Plus loin, la famille des saltimbanques souffle dans des trombones, roulement de tambour, morçeau d'harmonica. La chenille noire s'étire et se rétracte. Une acrobate de 6 ans fait des pirouettes, les bras et les jambes formant étoile de mer. La voilà sur ses pieds, elle sourit et salue, sa main droite se déroule.

L'harmonica reprend et les acrobaties. Les deux fils jumeaux d'Auguste, font avec toute la famille une pyramide. Ils hochent la tête pour saluer. La pyramide est démolie. Les pieds rebondissent sur l'estrade. Le plus petit de la bande montre son nez à la fenêtre de la roulotte, le futur acrobate tête encore. Dans le public des bonnes suisses allemandes se tirent par le bras quand on passe avec l'assiette, mais elles ne se détourneront pas, la quêteuse les asseoit.

Les sœurs catholiques traversent la place, elles sont transportées par leurs ailes blanches.

Il faut se rendre chez Marguerite. Elle habite dans une maison neuve. L'ascenseur conduit toute la famille dans le paradis du chauffage central. Le petit frère vient se tremper dans la baignoire. Il repart modernisé dans un appartement aux cheminées décoratives auquel on accède par une allée en petits pavés. Ses fenêtres sont à guillotine ; il élève une chatte blanche, il l'appelle Biscotine, son œil droit est bleu et le gauche vert, elle guette le poisson rouge dans l'aquarium.

HENRI FERRARE.

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

ARTICLES RELIGIEUX :-: LIVRES DE PIÉTÉ

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

Téléphone 41.793 Chèques postaux I. 1607

NOUVELLE COLLECTION :

LES QUESTIONS DISPUTÉES

sous la direction
de M. l'Abbé Ch. Journet
et M. Jacques Maritain

a paru :

J. MARITAIN : *Religion et Culture.*

CH. JOURNET : *La Juridiction de l'Eglise sur la Cité.*

SOMME THÉOLOGIQUE de Saint Thomas d'Aquin

en cours de publication
texte latin et traduction française

(Cette édition comprendra 30 volumes environ, format élégant, 10 × 17, chaque traité est présenté par un spécialiste, avec le texte latin et la traduction française, accompagnés de notes et appendices.

(20 volumes parus)
vente en francs français.

Mgr M. BESSON

Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg

LA « ROUTE APLANIE »
9me mille
le volume fr. 2.50

LES INDULGENCES
petit traité fr. 1.50

L'Eglise catholique et la Bible
nouvelle édition fr. 3.75

Chant Grégorien EDITIONS RYTHMIQUES DE L'ABBAYE DE SOLESMES

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES JEUNES

Editions SPES
PARIS

Editions de la vie spirituelle
St-Maximin

Abbaye de St-André
Lophem-Lez-Bruges

Apostolat de la prière
Toulouse

Librairie DE L'ART CATHOLIQUE, Paris

EDITIONS LITURGIQUES : MAME - PUSTET - DESSAIN - DESCLÉE & Cie.

SERVICE DE COMMISSION

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques. - Ouverture de comptes en francs français.*

ABONNEMENTS A « NOVA ET VETERA » SANS FRAIS
ET A TOUTES REVUES CATHOLIQUES